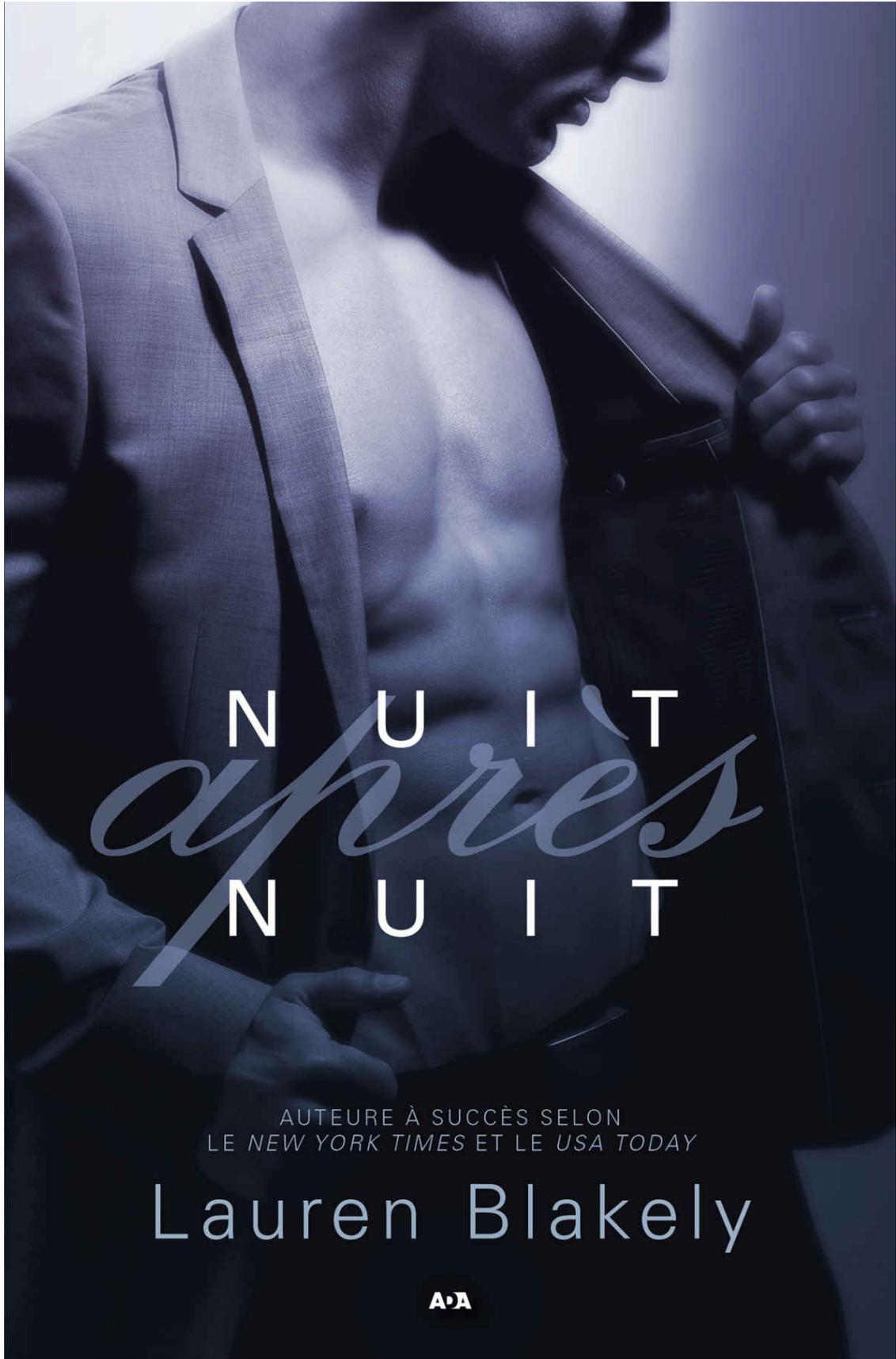


NUIT
après
NUIT

AUTEURE À SUCCÈS SELON
LE *NEW YORK TIMES* ET LE *USA TODAY*

Lauren Blakely

AJA



NUIT
après
NUIT

AUTEURE À SUCCÈS SELON
LE NEW YORK TIMES ET LE USA TODAY

Lauren Blakely

A·A

N U I T
après
N U I T

Lauren Blakely

Traduit de l'anglais par
Guy Rivest

AJA
éditions

Copyright © 2014 Lauren Blakely

Titre original anglais : Seductive Night series : Night after night

Copyright © 2017 Éditions AdA Inc. pour la traduction française

Cette publication est publiée en accord avec Wolfson Literary Agency and Bookcase Literary Agency

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet

Traduction : Guy Rivest

Révision linguistique : Féminin pluriel

Correction d'épreuves : Nancy Coulombe, Féminin Pluriel

Conception de la couverture : Mathieu C. Dandurand

Photo de la couverture : © Thinkstock

Mise en pages : Kina Baril-Bergeron

ISBN papier 978-2-89767-832-6

ISBN PDF numérique 978-2-89767-833-3

ISBN ePub 978-2-89767-834-0

Première impression : 2017

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Éditions AdA Inc.

1385, boul. Lionel-Boulet

Varenes (Québec) J3X 1P7, Canada

Téléphone : 450 929-0296

Télécopieur : 450 929-0220

www.ada-inc.com

info@ada-inc.com

Diffusion

Canada : Éditions AdA Inc.

France : D.G. Diffusion

Z.I. des Bogues

31750 Escalquens — France

Téléphone : 05.61.00.09.99

Suisse : Transat — 23.42.77.40

Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99

Imprimé au Canada

Participation de la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Financé par le
gouvernement
du Canada | **Canada**

Québec 
Crédit d'impôt
livres  Gestion
SODEC

Conversion au format ePub par:

LAB ||| URBAIN

www.laburbain.com

À PROPOS DE *NUIT APRÈS NUIT*

Leur univers en était un de sexe, d'amour et de mensonges.

Il l'enivrait. La dominait. La dévorait.

Avec son esprit dépravé et ses propos qui le sont tout autant, Clay Nichols représente tout ce que Julia Bell n'avait jamais su qu'elle désirait et exactement ce qu'elle ne peut avoir. Une nuit, il est entré dans sa vie et lui a fait connaître des plaisirs qu'elle n'aurait pu imaginer de toute sa vie. Il a pris possession de son corps et occupé chacune de ses pensées, ce qui le rend beaucoup trop dangereux pour que Julia lui accorde son amour, alors que sa propre tête a été mise à prix. Après une semaine époustouflante avec lui, elle s'est enfuie, mais maintenant, il est revenu et il est bien résolu à la faire sienne.

Peu importe ce qu'il peut en coûter.

Elle est à ses yeux une drogue sexuelle. Sauvage, inoubliable, sans cesse désirable. Julia constitue un mystère, et Clay ne va pas la laisser partir sans combattre. Mais elle possède de sombres secrets qui menacent d'anéantir toute possibilité de bonheur. C'est une femme recherchée : les enjeux sont énormes, le danger la guette chaque minute, et pourtant, ils ne peuvent nier l'attirance qu'ils ont l'un pour l'autre. Deux personnes consumées par l'amour peuvent-elles avoir confiance quand le désir et la passion sont confrontés à des dangers incessants ?

Un roman d'amour sensuel rempli d'émotions que nous offre Lauren Blakely, auteure à succès selon le *New York Times* et le *USA Today*.

NOTE DE L'AUTEURE

Chers lecteurs et lectrices, je suis tellement ravie de partager avec vous l'histoire d'amour de Clay et Julia. C'est une histoire que vous avez réclamée ! Au départ, ils figuraient dans une courte nouvelle que j'ai publiée à la fin décembre, et d'innombrables lecteurs et lectrices m'ont écrit pour que j'en fasse un roman. Alors, c'est ce que j'ai fait ! En fait, j'ai écrit deux romans et allongé la nouvelle. Si vous avez lu la version originale de « Première nuit », je vous suggère fortement de la relire dans sa version allongée. Je l'ai jointe à ce livre, et vous la trouverez aussi gratuitement chez tous les détaillants. Si vous avez lu la nouvelle version de « Première nuit », passez tout de suite à *Nuit après nuit*, pour savoir ce qui se passe ensuite !

À PROPOS DE *PREMIÈRE NUIT*

Ça ne devait être qu'une nuit...

Quand le bel Adonis entre dans son bar à San Francisco, Julia souhaite simplement s'évader des problèmes qui la hantent. Cette évasion se présente sous la forme de Clay Nichols, un homme séduisant, sûr de lui et dominant qui la fascine ET la rend folle de plaisir. Leur attirance mutuelle est électrisante, et ils passent ensemble une nuit torride, mais ils découvrent qu'il y a entre eux plus que des affinités particulières ; leur attachement est profond. En retournant à New York, Clay n'a jamais songé qu'il aurait encore cette femme à l'esprit. Mais il ne peut pas se débarrasser de son image et il a besoin de la revoir... Il veut davantage qu'une simple première nuit.

CHAPITRE 1

Vingt centimètres.

Julia rêvait de vingt centimètres.

Ou en réalité, de vingt centimètres et d'un cerveau.

Était-ce trop demander pour une femme ?

Certains jours, elle en avait l'impression. Julia n'avait toujours pas rencontré un homme qui pouvait se montrer à la hauteur à tous points de vue et, en se fondant sur les défilés de gars qui semblaient penser qu'il était aussi facile de s'insinuer dans la petite culotte d'une barmaid que de commander un verre, elle n'était pas certaine que sa chance puisse bientôt tourner.

Comme ce gars. Celui qui n'arrêtait pas de déblatérer en la reluquant pendant qu'elle mélangeait son troisième Purple Snow Globe.

— Voilà, dit-elle tandis qu'elle faisait glisser le verre de martini devant le jeune homme branché vêtu d'un pantalon trop serré, d'une chemise à carreaux et arborant une barbiche qui aurait besoin d'être rasée.

Il agita les sourcils et oscilla sur sa chaise.

— Et peut-être avec un numéro de téléphone, aussi ?

Elle lui adressa son meilleur sourire signifiant « même pas dans tes rêves, Ducon ».

— J'ai le numéro de téléphone d'un taxi et je me ferai un plaisir de te le donner bientôt.

Croyait-il vraiment que son baratin allait fonctionner ? Elle se dirigea vers l'autre extrémité du bar pour prendre les commandes de deux blondes décolletées en espérant qu'elles seraient moins susceptibles d'essayer de la draguer. Toutefois, c'était San Francisco, alors on ne savait jamais. Mais elle y était tout de même habituée. Les propositions venaient avec le métier, et Julia Bell les laissait chaque soir glisser sur elle comme l'eau sur le dos d'un canard. La plupart du temps, elle ne les remarquait même pas — elles devenaient le bruit ambiant, avec celui des bières qu'on versait, des verres

qu'on lavait, de la musique que diffusaient les haut-parleurs au bar dont elle était copropriétaire.

Certains jours, toutefois, elle aimait être courtisée par un homme avec un cerveau, au verbe spirituel et qui avait le genre de corps auquel elle aimerait être ligotée toute une nuit.

Ou qu'elle aimerait ligoter. Elle était pratiquement certaine qu'avec l'homme qui convenait, elle pourrait se laisser aller à du bondage égalitaire. Mais il devrait afficher vingt centimètres. C'était un minimum incontournable. Bien qu'à la vérité, elle avait bien peu de place en ce moment dans sa vie pour vingt centimètres ou une histoire d'amour. Pas après l'accumulation de problèmes que son ex lui avait laissés. Une énorme masse de problèmes, pour être précis.

Elle était allée chercher des pailles, quand son téléphone sonna. Elle faillit sursauter en voyant le nom de McKenna apparaître brièvement sur l'écran. Elle attendait de grandes nouvelles de la part de sa sœur, ce soir. Après tout, elle avait aidé le petit ami de McKenna à choisir l'anneau.

Elle croisa les doigts, mais elle était absolument certaine que sa sœur n'allait pas dire autre chose qu'un oui retentissant.

— Dis-moi tout, fit-elle dans le téléphone.

— C'était renversant ! Il m'a fait sa demande juste avant que commence la pièce de théâtre dans laquelle sa sœur jouait.

Julia laissa échapper un grand cri et souhaita pouvoir serrer sa sœur dans ses bras en ce moment.

— Et tu as dit oui, j'espère.

McKenna rit.

— Évidemment que j'ai dit oui ! Je l'ai dit à peu près vingt fois.

— Alors, comment il a fait ça ?

— En plein sur la scène, Julia. Sur une scène de Broadway. Il m'a demandée en mariage sur scène !

— Devant deux mille personnes ?

— Non, idiot. Avant que la pièce commence. Mais, Dieu du ciel, je suis tellement heureuse.

Débordante de joie, Julia souriait de toutes ses dents dans le placard

d'approvisionnement.

Sa sœur avait passé de mauvais moments dans le domaine amoureux, mais quand Chris était survenu dans sa vie, tout s'était amélioré. Le soleil et les roses.

McKenna lui raconta l'événement en détail, et Julia s'exclama tout au long.

— Tu as intérêt à me nommer demoiselle d'honneur, dit-elle.

— Comme si j'allais choisir quelqu'un d'autre.

— Bien. Maintenant que nous avons réglé ça, vas-tu te marier sur la plage comme une vraie Californienne ?

— Je ne sais pas. Je n'y ai pas encore réfléchi. Mais, assez parlé de moi. La sœur de Chris fréquente le metteur en scène, et son copain, Clay, vient à Frisco demain soir pour affaires. Je lui ai dit d'aller au Cubic Z pour te saluer. Je lui ai dit que tu étais superbe aussi.

Julia leva les yeux au ciel. Sa sœur ne pouvait jamais résister à jouer les entremetteuses.

— Super. Mais pas de consommations gratuites seulement parce que c'est l'ami d'un ami.

— Jamais. Mais Julia, dit McKenna en se mettant à chuchoter. Ce gars ? Clay ? Il est terriblement séduisant.

Elle dressa l'oreille.

— Ouais ? À quel point ?

— In-cro-ya-ble.

...

Clay Nichols devait prendre un vol de nuit pour San Francisco dans deux heures, mais les affaires étaient les affaires, et il fallait que ce contrat soit en béton. S'il devait retarder le vol, il allait le faire. Il adorait négocier et conclure un contrat. En fait, il y avait une chose qu'il adorait encore plus : une femme fougueuse, du genre qui pouvait vous flanquer une correction autant qu'en prendre une. Mais au cours de la dernière année, il n'avait rencontré personne qui excitait son esprit autant que son corps. Alors, pour le moment, il

se concentrait sur les affaires. C'était la première d'une nouvelle pièce de théâtre sur Broadway que son ami et client Davis Milo avait montée et que l'auditoire avait adorée, ce qui faisait sa fierté en tant qu'avocat dans le domaine du divertissement depuis qu'il avait conclu cette entente pour que Davis assume la mise en scène du spectacle, et celle du prochain que son ami envisageait : une production à Londres.

Les deux hommes se prélassaient dans les sièges vides du St. James Theater en bavardant avec les producteurs londoniens.

Davis serra la main des producteurs, puis claqua le dos de Clay.

Il peut s'occuper du reste. On m'attend ailleurs.

Son ami partit, et Clay ficela les derniers détails du contrat, puis quitta le théâtre vide et se glissa dans un taxi. Aussitôt que la portière se referma, il desserra sa cravate pourpre ; c'était sa cravate porte-chance et il l'enfilait toujours lors de soirées comme celle-ci. Il défit quelques boutons de sa chemise blanche impeccable, s'étira le cou d'un côté et de l'autre et prit son téléphone. Il n'était pas allé à San Francisco depuis un moment, mais en se rendant à l'aéroport, il se surprit à chercher sur l'Internet un certain bar. Il ne savait pas s'il se rendrait au Cubic Z, mais la femme qui avait reçu une demande en mariage avant le spectacle lui avait dit que sa sœur y travaillait, avant d'ajouter :

— Elle est magnifique, et c'est la meilleure barmaid du monde.

Il haussa les épaules tandis que la voiture filait vers l'aéroport LaGuardia. Il n'était pas certain de vouloir s'arrêter à un bar à San Francisco pendant ce voyage, mais il commença à s'interroger sur la superbe barmaid en se demandant si elle était du genre fougueux.

...

Le lendemain, le contrat avait été difficile à conclure. Trop de tentatives pour se payer son client à rabais — un animateur-vedette d'une émission de télé dans Bay Area. Ça l'avait rendu furieux. Clay n'aimait pas ce genre de bêtises et il s'était foutument assuré que les gens du réseau sachent qu'ils allaient

partir. C'est à ce moment que le dirigeant a cédé et a finalement commencé à jouer le jeu. C'était là le secret d'une négociation. Toujours être celui qui soit prêt à partir. En fin de compte, Clay avait gagné presque chaque avantage qu'il voulait pour son client. Mais il se sentait meurtri et épuisé à cause de leurs manières mesquines, alors il se rendit au gymnase de boxe le plus près, se débarrassa de sa frustration avec une heure de boxe contre un lourd sac de sable, à le frapper jusqu'à ce que ses muscles hurlent, et même un peu plus. Ensuite, il retourna à son hôtel prendre une douche chaude.

L'eau était pratiquement brûlante, et il se pencha sous le jet pour évacuer les rigueurs de sa journée.

Quand il sortit de sous l'eau et qu'il se sécha, il était loin d'être prêt à se glisser au lit et dormir. De telles négociations exigeaient un verre, et aussitôt que l'idée s'implanta dans son esprit, il se souvint du nom du bar et de celui de la supposée barmaid magnifique.

« Julia. »

Hmmm...

Il avait de l'énergie à dépenser, et le bar n'était pas loin de son hôtel, dans le district de SoMa. Il enfila des jeans et une chemise, se peigna les cheveux, se brossa les dents et sortit dans la nuit de San Francisco. Il souhaita seulement avoir pensé à apporter une paire de menottes, son accessoire préféré. Elles paraissaient drôlement bien avec de la lingerie noire, des bas à mi-cuisses et des talons sur la femme qui convenait.

Mais c'était là mettre la charrue avant les bœufs, n'est-ce pas ?

CHAPITRE 2

Pas encore.

Franchement, combien de fois ce type aussi branché que négligé allait-il tenter de lui faire des avances ? Ce soir, il fixait sa poitrine. Une partie d'elle ne pouvait l'en blâmer. Elle avait été bénie en ce qui concernait ses seins, lesquels remplissaient joyeusement un bonnet C, merci beaucoup. Mais tout de même. Il était beaucoup plus charmant d'user de délicatesse que de reluquer.

— Et si je commandais une tournée générale ? Qu'en penses-tu ? Me donnerais-tu ton numéro, alors ?

— Non, parce que mes yeux sont ici, dit-elle en pointant un doigt vers son visage.

Pris en flagrant délit, il leva brusquement les yeux, mais il insista :

— Tu vois ? On peut me dresser. Je suis un bon garçon.

— Je suis heureuse de vous servir, mais mon numéro est secret et le restera toujours, lui dit-elle.

Le type s'était pratiquement répandu sur le bar, sa poitrine contre le métal lisse.

— Qu'en dirais-tu si je prenais un autre Appletini, alors ?

— Pas de problème, répondit-elle avec un petit sourire discret.

Julia adorait mélanger des boissons — il y avait en elle un peu du savant fou qui se réjouissait de découvrir de nouvelles combinaisons de saveurs. Mais alors que la barmaid en elle aimait concocter un cocktail, la femme en elle souhaitait qu'une fois, au moins une fois, un type se comporte en homme et commande une foutue bière. Ça faisait peut-être d'elle une personne superficielle, mais elle s'en fichait. Elle ne fréquenterait jamais un homme qui buvait les verres de fille qu'elle servait souvent. Elle aimait que ses hommes soient virils. Ceux qui s'épilaient n'avaient pas besoin de postuler.

Pendant qu'elle préparait le verre du type branché — de la vodka, du jus de pomme et un peu de calvados —, un nouveau client s'assit.

— Qu'est-ce que je peux vous servir ? dit-elle avant même de se retourner.

— Je prendrai n'importe quelle bière en fût.

Elle figea sur place simplement parce que la voix était dure et graveleuse et qu'elle provoqua une décharge en elle, en raison de la sexualité virile qu'elle dégageait. Mais l'homme derrière cette voix profonde et rauque était probablement un pauvre mec, n'est-ce pas ? Quelle malchance. Elle déposa brusquement l'Appletini devant le moins aimable de ses clients, puis se tourna vers l'homme qui voulait une bière et constata qu'il était superbe.

Il était grand et large d'épaules. Sa mâchoire était hérissée d'une barbe parfaite de quelques jours, et ses yeux étaient à mourir — bruns foncés et perçants. Puis il y avait ses cheveux — épais, bruns, et parfaits pour y glisser les doigts. Elle ne voulait pas détourner les yeux de lui, mais elle était assez intelligente pour ne pas le fixer. Elle se redressa rapidement, referma la bouche et lui adressa un hochement de tête décontracté.

— Nous avons de l'India Pale Ale, ce soir. Ça fera l'affaire ?

— Tout à fait, dit-il en posant ses avant-bras musclés sur le bar.

Ses manches de chemise étaient roulées, et Julia ne put s'empêcher de remarquer à quel point ses bras étaient puissants. Elle paria qu'il s'entraînait. Le genre d'entraînement d'un vrai homme. Quelque chose de dur et de lourd qui le faisait transpirer et grogner pour façonner ce type de corps. Elle versa la bière dans le verre et le déposa devant lui. Il prit son portefeuille, en tira quelques billets et les lui tendit.

— Je crois comprendre que vous êtes Julia ?

Oh oh. Comment connaissait-il son nom ? Était-ce un flic sous couverture ? Avait-elle accidentellement servi quelqu'un de moins de vingt-et-un ans ? Elle était minutieuse et méthodique lorsqu'il s'agissait de vérifier les papiers d'identité et n'avait jamais laissé entrer des ados. Un instant. Son dos se raidit. Est-ce qu'il la suivait ? Savait-il ce qu'elle faisait chaque mardi soir dans un appartement sombre au-dessus d'une gargote du quartier chinois qui sentait le porc frit ? Mais ce serait bientôt terminé. Il le fallait. Elle avait fait son temps et était prête à en finir. Bientôt, se disait-elle sans cesse.

— Ouais, répondit-elle prudemment, tous ses sens en alerte.

Elle ne faisait pas vraiment quoi que ce soit de mal ces soirées-là, n'est-ce pas ? Non, elle s'occupait seulement de ses affaires, comme elle savait le faire.

— On m'a dit que vous étiez la meilleure barmaid de San Francisco.

Elle se sentit soulagée. Au moins, ce n'était pas un flic venu l'arrêter. Mais elle décida d'oublier son allure tellement séduisante. Il était comme les autres qui débitaient des phrases convenues en essayant de courtiser la femme derrière le bar.

— D'où tenez-vous ça ? Vous l'avez lu sur Facebook ?

Il eut un bref sourire et secoua la tête. Merde, son sourire était fabuleux. Des dents blanches, bien droites, et un petit sourire entendu. Mais elle n'allait pas s'amouracher d'un étranger *sexy* simplement parce qu'il était beau. Elle l'avait déjà fait et elle s'en était mordu les doigts. C'était pour cette raison qu'elle refusait de se lier ces jours-ci. Non pas qu'elle ait eu quelques liens de n'importe quel genre dernièrement — il y avait trop d'ennuis desquels elle devait se dégager avant de pouvoir même songer à s'enchevêtrer dans un amour et encore moins dans des draps.

— Non. Votre sœur me l'a dit. McKenna, je crois.

« Oh. »

Oh oui.

Tout prenait un sens, maintenant.

Loin d'elle l'idée de douter de sa grande sœur, parce que le jugement de McKenna était juste à cent cinquante pour cent. Cet homme était terriblement *sexy*. In-cro-ya-ble. Et ce n'était plus un étranger. Il avait reçu l'approbation de sa sœur, ce n'était pas un flic ni un lourdaud, alors elle écarta ses inquiétudes.

— Clay Nichols, dit-il en lui tendant la main.

Une bonne poigne ferme. Avant même de s'en rendre compte, elle pensait à d'autres usages pour ces puissantes mains.

— Julia Bell.

— Alors, comment se passe votre journée de travail, Julia Bell ?

Elle éclata d'un rire bref. Pas parce que c'était drôle, mais parce que c'était une question si simple et directe. Ce n'était pas une phrase ringarde.

— Elle n'est pas trop mal, dit-elle. Et la vôtre, Clay Nichols ?

Il secoua la tête, puis expira longuement.

— Longue, ennuyeuse, mais finalement victorieuse.

— Quoi, êtes-vous un lutteur ?

— Seulement un avocat, répondit-il avant de prendre une gorgée de sa bière et d'incliner la tête vers son verre en signe d'appréciation. Insérez ici une blague sur les avocats.

— Un avocat entre dans un bar, dit-elle, puis elle s'arrêta pour lui lancer un regard espiègle. En fait, ce n'est pas une blague. Je ne fais que décrire la partie. Il éclata de rire.

— Vous êtes une excellente commentatrice jusqu'ici.

— Merci. Je peux continuer comme ça toute la nuit, dit-elle.

— Toute la nuit ? Vraiment ?

Il leva un sourcil, et un petit sourire à la fois pervers et charmeur se dessina sur ses lèvres.

— Possiblement. Alors, vous avez remporté la victoire. Est-ce que ça veut dire que vous avez gagné votre cause ?

— J'ai seulement obtenu de bonnes conditions dans les négociations. Mon client est heureux. C'est ce qui compte.

— Quel type de droit ? demanda-t-elle en espérant qu'il n'allait pas dire quelque chose de minable ou de sordide, comme celui sur les blessures corporelles.

— Le droit du divertissement, fit-il de cette voix profonde qu'elle adorait déjà.

— Je suis une grande *fan* du divertissement. Les films et moi, nous sommes comme ça, fit-elle en joignant son majeur et son index.

— Moi aussi. Je ne ferais pas ça si je n'aimais pas le travail. Mais je sais ce que c'est et je sais ce que ce n'est pas. Je ne sauve pas le monde. Je ne mets pas les méchants derrière les barreaux. J'essaie seulement d'aider les acteurs, les réalisateurs et les animateurs d'émissions de télé à obtenir les meilleures ententes possible. Je me mets en scène et je rends certaines personnes heureuses. C'est tout ce que je fais.

Julia tapota le côté de son verre de bière.

— Et je crois que je suis dans le même domaine, alors. Je ne guéris pas le cancer. Je ne sauve pas les baleines. Je mélange seulement des boissons ou je verse de la bière, et j’essaie de rendre un peu meilleure la soirée d’une personne. C’est tout ce que je fais.

Clay lui adressa un grand sourire, et Julia admira la vue. C’était un beau spécimen d’homme, avec une mâchoire carrée et des cheveux auxquels on pouvait s’agripper au besoin. Mais plus encore, leur simple conversation n’était que cela : facile et agréable. Si quelqu’un lui avait demandé dernièrement de définir le sens de la vie, c’était, pour autant qu’elle le sache, d’essayer de faire son possible pour être heureux. En ce moment, elle appréciait la manière facile de parler à Clay Nichols.

Rien de plus. Rien de moins.

Il n’était pas prétentieux. Il n’était pas insistant. Il avait un franc-parler à propos de lui-même et de son gagne-pain qui était rafraîchissant.

— Au divertissement, dit-elle en levant son verre vide.

— Et au fait d’être divertie.

— Voyons voir si vous pouvez poursuivre dans cette voie, dit-elle en lui lançant un défi, parce qu’elle avait une folle envie de se distraire de cette façon.

Ces derniers mois avaient été beaucoup trop rigides. Trop de pression. Trop de problèmes. Trop de choses avec lesquelles elle n’aurait pas dû avoir à composer, mais avec lesquelles elle était pourtant coincée. Ce soir, elle n’allait pas penser à toutes ces choses qui la hantaient. Ce soir, elle allait se faire plaisir et admirer la vue fantastique de cet homme. Parfois, une femme avait seulement besoin d’évacuer son stress en flirtant.

— J’y suis prêt, Julia. Tout à fait.

...

Cette McKenna avait raison. En fait, elle avait on ne peut plus raison. Sa sœur était sexy comme le péché avec ces courbes, ces seins et le type parfait de hanches sur lesquelles il aimerait poser les mains. Sa chevelure était luxuriante et d’un brun tirant sur le roux. Ses lèvres étaient pulpeuses et mûres pour un

baiser. Ainsi que d'autres choses. Mais plus encore, elle était joyeuse, et avait de la répartie avec ses sous-entendus à chaque phrase. Elle pouvait servir et elle pouvait prendre. Compte tenu de la journée qu'il avait eue et de la façon dont ses journées s'étaient déroulées en général, il voulait une nuit comme celle-là.

Alors, ils bavardèrent de choses et d'autres pendant qu'elle servait d'autres clients. Elle lui posa une question à propos de l'entente sur laquelle il avait travaillé aujourd'hui, et il lui dit ce qu'il pouvait. Il lui demanda si elle avait passé une bonne soirée, et elle hocha la tête vers un type maigrichon affalé au coin du bar, et il y avait dans le fait de lui parler quelque chose de si facile — si dépourvu de la bêtise et du cynisme des heures de bureau.

Pendant qu'elle mélangeait un breuvage pourpre avec du sucre sur le rebord du verre, elle lui fit signe de s'approcher. Il obéit ; il n'allait pas se plaindre d'être près d'elle.

— Vous voulez un Purple Snow Globe, Clay ?

Il croisa le regard de ses yeux verts si invitants.

— Si c'est ce verre, non. Si Purple Snow Globe est un code secret pour quelque chose de coquin, je suis votre homme.

— Bien joué, dit-elle en levant un sourcil, et elle regarda le verre qu'elle venait de préparer avec une sorte de fierté. C'est moi qui ai inventé ce cocktail. Un jour, je vais remporter un prix pour cette boisson.

Il se redressa sur le tabouret et prit une longue gorgée de son verre de bière, puis le déposa.

— Est-ce que je vais regretter de ne pas en commander un, alors ? Pour pouvoir dire qu'une fois, j'ai bu un Purple Snow Globe dans un bar de San Francisco ?

Elle lui adressa un sourire séduisant.

— C'est absolument délicieux, alors vous pourriez regretter de ne pas l'avoir goûté. Mais je suis heureuse que vous ne l'ayez pas commandé, parce que c'est une chose qu'un homme ne devrait jamais demander dans un bar et s'attendre à ce qu'une femme le désire, murmura-t-elle dans son oreille, ses cheveux frôlant sa joue et provoquant une érection immédiate.

Mais ce n'était pas tout à fait vrai. Il était à demi rigide pendant la majeure partie de la conversation. La sensation de ses mèches soyeuses de même que les mots « le désire » firent seulement remonter les choses d'un cran ou deux.

Elle s'éloigna pour servir un client et répondre à d'autres commandes. En retournant auprès de lui à l'extrémité du bar, il poursuivit la conversation là où ils l'avaient laissée.

— D'après vous, qu'est-ce qu'un homme devrait boire dans un bar ?

— Du scotch, dit-elle en ponctuant le mot pour que ses lèvres forment un O parfait. Ou du whisky, dit-elle en ronronnant presque cette fois. Le bourbon fonctionne aussi.

— Je crois que vous venez justement de nommer toutes mes boissons préférées.

— J'avais l'impression que vous les aimeriez.

— Vraiment ?

— Je sais toujours comment associer un breuvage et un homme.

Il tapa sur le côté de son verre de bière.

— Alors, j'aimerais savoir pourquoi j'ai une bière, ici, devant moi. Dites-moi ça, Julia.

Elle s'arrêta un instant, pencha la tête de côté avec un air espiègle, puis lécha ses lèvres pulpeuses. Merde. Elle était terriblement sexy et elle savait comment se mettre en valeur.

— En fin de compte, un homme devrait boire ce que la barmaid lui donne, dit-elle d'une voix sensuelle qui lui fit désirer l'entendre dire d'autres choses.

Plein d'autres choses. Comme : « Tiens-moi fort » ou « Titille-moi avec ta langue ». Ouais, ces sortes de choses.

— C'est la meilleure association que je puisse faire.

— Alors, je ne veux pas que vous la fassiez pour quelqu'un d'autre, ce soir, dit-il d'une voix ferme en lui adressant un regard dur pour lui rappeler que lui aussi pouvait jouer.

Parce qu'il savait exactement ce qu'il voulait. *Elle*. Et il ne voulait pas que quiconque d'autre ait une chance.

— Surtout parce que je découvre que la barmaid a un goût excellent, ajouta-

t-il.

Elle haussa un sourcil.

— C'est un fait. Elle a un goût impeccable et elle ne fait qu'une association ce soir, répondit-elle sur un ton plein de sous-entendus sensuels.

Il n'était pas tout à fait sûr de ce qui allait se passer ensuite, parce qu'il n'était pas du type d'homme à tenir pour acquise une femme comme Julia. Il n'allait pas formuler une quelconque supposition parce que les suppositions vous causaient des ennuis dans la vie. C'était une chose qu'il avait bien apprise dans son domaine de travail et ce avec quoi il avait dû composer de la part de son ex, qui lui avait maintes fois brisé le cœur au cours de leurs derniers mois ensemble. Il était aussi fort possible que Julia soit une allumeuse éhontée qui s'efforçait d'obtenir un gros pourboire avec ses paroles suggestives. On ne pouvait rien éliminer, et peu importait où la nuit se terminerait, il avait l'intention de lui laisser un bon pourboire pour son professionnalisme, parce qu'elle faisait un foutu bon boulot.

Toutefois, il y avait d'autres boulots qu'il aimerait de sa part.

Bientôt, la foule diminua. Julia termina la dernière tournée et elle se pencha sur le bar, ses lèvres dangereusement proches de la mâchoire de Clay.

— Vous n'avez pas besoin de partir quand je vais fermer. En fait, vous êtes le bienvenu si vous voulez rester.

Oh. Maintenant, il était certain d'où la soirée se dirigeait.

CHAPITRE 3

Le son du verrou qui se refermait était terriblement satisfaisant. Il signifiait qu'une partie de la soirée se terminait et qu'une autre commençait. Une meilleure. Une partie possiblement délectable.

Disons que c'était l'aventure d'un soir dont elle avait besoin. Cet homme qui était en ville puis allait repartir lui semblait parfait pour elle.

Elle pouvait se montrer guindée et modeste comme si elle prévoyait seulement embrasser Clay et lui demander de partir, mais l'idée de s'enflammer, puis d'interdire toute activité en bas de la ceinture ne l'attirait pas le moins du monde. Elle allait faire une grande offensive pour l'avoir. Tout entier. Elle se fichait si ça faisait d'elle une affamée de sexe. Elle était affamée de sexe. Elle souhaitait le genre de batifolage dans le foin qui éliminerait la tension dans ses épaules, lui permettrait d'oublier les choses qu'elle voulait oublier. Sa vie était truffée d'ennuis à cause de son ex qui avait quitté la ville en lui refiletant tous ses problèmes. Depuis ce moment, la vie n'avait été qu'une pression et des préoccupations incessantes, et elle avait besoin d'en sortir pendant une nuit.

Oui, elle était prête à évacuer la tension de son système en baisant, et cet homme semblait le candidat idéal.

Clay l'attendait au bar, grand, fort et terriblement *sexy* dans ses jeans et sa chemise boutonnée. Julia n'était pas naïve au point de croire qu'il se passait quoi que ce soit de plus profond qu'une réaction chimique entre eux deux, mais quelle réaction c'était. Son corps était attiré vers lui. Sa voix lui faisait de l'effet, et ses yeux foncés étaient si fascinants qu'ils la charmaient. Mais la beauté ne signifiait pas toujours un bon amant, n'est-ce pas ? Non. Un bon amant prenait soin d'une femme, s'assurait qu'elle jouisse la première, puis encore et encore. Et Julia apprécierait bien un orgasme ou deux cette nuit. Peut-être même trois.

Cet homme pouvait-il livrer la marchandise, au-delà des apparences ? Ses

mains et sa langue étaient-elles à la hauteur du reste de son corps ?

Quand elle retourna vers lui, elle ne mâcha pas ses mots. Elle n'avait pas de temps à perdre en bêtises ou en rendez-vous amoureux. C'était une femme au franc-parler.

— Alors, voici. J'ai une idée de la façon dont le reste de la soirée pourrait se dérouler. Ce que je me demande, c'est si elle correspond à la tienne ?

— Horizontalement ? Cette sorte de correspondance ?

Elle hocha plusieurs fois la tête.

— Je vois que nous sommes sur la même longueur d'onde. Alors, est-ce que ça signifie que tu vas coucher avec moi, ce soir ? demanda-t-elle avec un sourire pervers en le titillant avec la crudité adolescente de ses paroles.

Il craquait, et elle aussi. Julia aimait le fait qu'il puisse apprécier son humour sec et salace.

— Ouais. Je pense que je vais coucher avec toi ce soir, dit-il, puis il s'approcha d'elle avec son corps solide, éliminant l'espace entre eux tandis qu'il prenait ses joues entre ses mains et s'emparait de sa bouche en un baiser chaud et humide.

Ce n'était pas un baiser lent ou rêveur. Non, c'était un baiser affamé qui provoqua une bouffée de chaleur en elle. Il se retourna, la posa sur le bar puis se glissa entre ses jambes pendant qu'il l'embrassait, explorait ses lèvres et sa bouche d'une manière à la fois dure et furieuse. Comme elle voulait être embrassée, sa mâchoire hérissée d'une barbe de quelques jours contre son visage. Il enfouit ses mains dans ses cheveux, et son contact n'avait rien de doux. Elle en remercia sa bonne étoile. La douceur, c'était pour les chatons, les oreillers et les jolis chandails de cachemire. Le sexe devait être dur, torride et brutal sur les bords.

Elle ne voulait pas qu'on la dorlote ou qu'on la câline. Elle voulait prendre et être prise.

Clay l'embrassa farouchement, et elle était certaine de pouvoir encore sentir ce baiser demain, dans ses os, dans ses genoux. Il traversa son corps tout entier comme une comète, l'allumant. Elle agrippa son cul ferme, le rapprocha d'un geste brusque jusqu'à ce qu'elle puisse sentir son sexe épais et rigide contre le

sien.

Oh, il avait tout pour lui. Il répondait sans l'ombre d'un doute à ses exigences. Elle se frotta contre lui, et il grogna, puis rompit le baiser en amenant sa bouche à son oreille.

— Tu aimes ça ?

— J'aime vraiment ça.

— Tu aimes sentir à quel point tu m'as fait bander ?

— Je n'aime pas ça, j'adore ça, dit-elle.

— Tu m'as fait bander toute la soirée, Julia. Je suis comme ça depuis le début de la soirée.

— C'est un long moment pour être si dur, Clay. Je parierais que tu as besoin que j'y fasse quelque chose.

Il s'écarta pour la regarder en levant un sourcil.

— Ah oui ? Qu'est-ce que j'aimerais que tu fasses ?

— Il ne s'agit pas de ce que tu aimerais que je fasse. Il s'agit de ce que je vais faire, dit-elle en retirant la main de Clay de sa chevelure et en amenant ses doigts à son visage.

Elle attira son index dans sa bouche, enveloppa fermement ses lèvres autour et le suçait vigoureusement. Elle le regarda tandis que ses yeux bruns se remplissaient de désir. Puis, elle plaqua ses lèvres sur les siennes, se frottant contre son membre dur, absolument claire à propos de l'endroit où elle voulait qu'il aille ensuite. Elle relâcha son doigt puis descendit du comptoir, et le corps de Clay lui manquait déjà, mais elle voulait faire ça à sa façon. Elle alla derrière le bar, glissa la main dans sa bourse et en sortit son accessoire préféré : des menottes qu'elle agita pour qu'il les voie.

C'était une femme qui savait ce dont elle avait besoin, et elle avait besoin de contrôler.

Les yeux bruns de Clay s'écarquillèrent de convoitise.

— Tu gardes des menottes avec toi ?

— Je ne m'en suis jamais servi. J'attendais l'homme idéal, et j'ai l'impression que tu aimerais ça si je te menottais tout de suite.

— Je ne vais pas te contredire.

Elle marcha jusqu'à lui et fit tourner le tabouret pour que les lattes de bois à l'arrière soient plus faciles à atteindre. Elle lui saisit les poignets, les ramena derrière lui et le menotta au dossier. Le bruit du métal qui se verrouillait contre le métal provoqua chez elle une bouffée d'excitation. Il lui appartenait pour l'instant. Alors que tant de choses lui glissaient entre les doigts comme du sable — l'argent, l'espoir, son avenir —, elle pouvait se raccrocher à ça. Ce moment — le plaisir de Clay — lui appartenait.

— Maintenant, dis-moi, Clay. Comment aimes-tu ça ?

— Profond, grogna-t-il. Prends-moi en profondeur.

— Tu veux dire que tu veux baiser ma bouche ?

— J'adorerais baiser cette jolie bouche que tu as.

Elle glissa les doigts dans la taille de ses jeans, puis retint son souffle en sentant la surface dure de son ventre. Elle descendit sa braguette, baissa les jeans jusqu'à ses genoux et s'émerveilla de l'épaisseur de sa queue, la silhouette de sa délicieuse taille visible à travers ses *boxers*. Dur comme une barre d'acier, et seulement parce qu'il la désirait tant. Elle se sentit envahie de chaleur tandis qu'elle pressait une main contre son sexe et l'agrippait.

Il laissa échapper un sifflement quand elle le toucha, sa large poitrine se soulevant et s'abaissant, un regard sombre et affamé dans ses yeux. Voilà, c'était ça. C'était ce qu'elle voulait, tellement que tout son corps en éprouva un sursaut de sensualité : sa réaction.

— Maintenant, tu amorces quelque chose, ma belle, dit-il. Et tu vas devoir le finir. Quand tu vas me prendre dans ta bouche, il va falloir que tu me prennes en entier.

— Oh, c'est ce que je vais faire. Aucun doute là-dessus.

Elle descendit ses *boxers*, et des étincelles brûlantes la traversèrent, la faisant fondre pendant qu'elle le regardait pour la première fois. Son membre était magnifique, majestueux. Long, épais et d'une forme parfaite. Elle était impatiente de le goûter.

...

Clay, aux anges, rejeta la tête en arrière, et son souffle s'accéléra. Cette femme était plus que fougueuse. Elle était torride, et c'était une donneuse de plaisir, et il n'aurait pu imaginer une meilleure combinaison pendant qu'elle jouait avec lui. Elle l'agrippa fermement d'une main, de la façon qu'il aimait, serra la base de son membre puis en titilla le gland de sa langue talentueuse, effectuant de petits cercles autour qui le firent pistonner des hanches dans sa bouche sensuelle.

Elle le lécha de haut en bas, le lapant comme une sucette pendant qu'elle émettait des murmures des plus vicieux, comme si elle adorait ça autant que lui. Était-ce même possible ? Parce que tout son corps s'éclatait. Puis, il eut l'impression de subir une décharge électrique quand elle s'arrêta de lécher et le prit tout entier, en profondeur.

— Oh, c'est parfait, Julia. Oui, je veux voir tes jolies lèvres bien serrées autour de moi.

Elle leva les yeux sur lui, répondit par un regard pervers de ses beaux yeux verts qu'elle avait l'intention de lui faire vivre un moment fou avec sa bouche chaleureuse.

— Tu me prends jusqu'au fond de ta gorge, maintenant, OK ?

C'était peut-être lui qui était menotté, mais il voulait quand même lui faire savoir qu'il aimait contrôler la situation. Il ne pouvait bouger les mains, et c'était une honte parce qu'il aurait voulu attirer davantage sa tête.

Pendant que ses lèvres l'agrippaient, elle le caressait de sa langue.

— Continue, fit-il d'une voix rauque. Mais je veux que ce soit plus dur et plus rapide.

Elle n'avait pas besoin de sa directive, mais elle l'accepta et le prit aussi loin qu'elle le put. Il sentit la gorge de Julia se détendre pendant qu'elle l'absorbait, et il adora le fait qu'elle le voulait tout entier. Qu'elle se rapproche de lui, qu'elle gémissse en le goûtant.

— Tu m'as complètement maintenant, mais je ne peux pas toucher tes cheveux avec mes mains liées, et ça me tue de ne pas pouvoir agripper durement toute cette chevelure luxuriante, dit-il en commençant à agiter ses hanches en elle d'avant en arrière.

La vision de ces lèvres rouges autour de sa queue provoqua des vagues de plaisir intenses à travers son corps.

— Alors, poursuivit-il, je veux que tu saches que quand je vais te prendre bientôt, je vais enfouir mes mains dans tes cheveux et que je vais tirer plus fort à cause de ce que je rate en ce moment avec mes mains menottées.

Elle agita les sourcils d'un air espiègle, puis fit courir sa langue contre sa queue. Elle représentait la vision la plus *sexy* du monde avec ces superbes lèvres rouges grandes ouvertes et sa main qui le tenait serré. Mais même s'il voulait continuer de la regarder, il ne pouvait pratiquement plus se concentrer, parce que son orgasme commençait, et il frémit. Il ferma les yeux, se balançait dans sa bouche et lui dit ce qui allait venir bientôt.

Lui.

— Je vais venir d'une seconde à l'autre. Et je vais venir dans ta bouche. Ça te va ?

Elle hocha la tête et suçait plus fort en le caressant de la main tout en le gardant au plus profond de sa délicieuse bouche. Puis, elle agrippa fermement son cul avec son autre main, le tirant encore plus près pendant que son orgasme explosait en lui et qu'elle avalait sa sève.

Quand il réussit à parler de nouveau, il lui dit qu'il avait besoin d'un Purple Snow Globe.

Tout de suite.

...

Julia n'avait jamais été attachée avec son propre soutien-gorge auparavant, mais elle était là, étendue sur un des divans de cuir au fond du bar, les mains au-dessus de sa tête, les bretelles soyeuses enfoncées dans sa chair. Cet homme savait faire des nœuds. Après avoir boutonné ses jeans, Clay avait commencé à prendre les rênes. Il l'avait déshabillée rapidement et complètement, puis l'avait parcourue des yeux tandis qu'il retirait son chandail, ses jeans, son soutien-gorge, puis sa culotte. Il avait pris une respiration rapide quand elle s'était retrouvée nue devant lui et s'était délecté de cette vision, avant de

l'étendre sur le divan et d'attacher rapidement son soutien-gorge de dentelle rose autour de ses poignets.

— J'aimais bien ce soutien-gorge, tu sais, dit-elle.

— Il pourra encore servir.

— Tu en es sûr ?

— Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui déchirerait un si joli soutien-gorge ?

Elle secoua la tête.

— Je parierais que tu es le genre d'homme qui pourrait le retirer avec ses dents.

— Il se pourrait que je fasse exactement ça la prochaine fois.

— Pas de menottes pour moi ?

— Dis-toi que je suis comme MacGyver^{1*}. Je me sers d'autres outils, dit-il avec une lueur dans les yeux.

— Super. Je suis tout à fait en faveur de l'égalité des chances en matière de bondage.

— Et je suis tout à fait en faveur de l'égalité des chances en matière orale.

Il l'embrassa farouchement en faisant taire ses mots d'esprit, mais il rompit rapidement le contact.

— Maintenant, où se trouve ce Purple Snow Globe que tu viens de faire ?

Elle indiqua du menton la table près d'eux, impatiente de savoir ce qu'il avait en tête concernant le breuvage qu'il jurait n'avoir jamais touché.

Il prit le verre, tenant haut le breuvage fait de jus de framboise, de gin et de son ingrédient secret avec du sucre autour du rebord. Un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Maintenant, je n'aurai plus aucun regret d'avoir commandé ça, mais je crois que c'est la seule façon dont je voudrais boire un Purple Snow Globe, dit-il avant de presser lentement le rebord du verre au-dessus des seins de Julia en laissant couler un peu de liquide entre eux. Elle frissonna pendant que les gouttelettes glissaient sur son ventre. Clay pencha la tête entre ses seins et lécha le liquide sombre.

— Mmmm. C'est un breuvage qui mérite un prix, grogna-t-il contre sa peau, et elle se tordit contre lui.

Il leva la tête et versa un peu de liquide sur son ventre. Une partie se répandit sur le divan, mais il attrapa vite le reste avec sa langue. Un élan de désir la traversa quand il la toucha. Elle souhaita avoir les mains libres pour pouvoir pousser sa tête entre ses jambes, où elle le voulait. Où elle mourait d'envie de le sentir. Elle voulait désespérément s'accrocher à ses cheveux, le tirer sur elle et le laisser la ravager avec sa langue. Elle désirait à tout prix son contact et elle était excitée au-delà de toute raison.

Mais il avait d'autres projets. Il remonta vers ses seins et les prit entre ses grandes mains fortes.

— Tes seins sont superbes, et je parierais que tu aimerais ça si je les mordais juste un peu, murmura-t-il d'une voix dure contre sa peau, et ses paroles grivoises excitèrent Julia encore davantage.

Il agita sa langue contre son mamelon, puis l'attira dans sa bouche jusqu'à ce qu'elle crie de plaisir, et il mordit. Pas au point de lui faire mal, mais assez pour lui faire plaisir.

— La sensation est incroyable, gémit-elle.

— Bien.

Il lécha un sentier humide entre ses seins, les serrant pendant qu'il prenait l'autre dans sa bouche et en suçait durement le mamelon jusqu'à ce qu'il pointe dans sa bouche. Julia souleva les hanches, son corps le suppliant presque de la libérer. Chaque passage de sa langue sur elle la rendait folle, provoquant des étincelles dans toutes les cellules de son corps. Il attira son mamelon entre ses dents, si douloureusement lentement qu'elle cria : « S'il te plaît ».

— Je peux te faire tellement plus avec ma bouche.

— Je le veux, haleta-t-elle. Je veux savoir tout ce que tu peux faire avec ta bouche.

— Alors, je vais devoir arrêter de parler et commencer à manger, dit-il en levant les yeux et en soutenant son regard sensuel.

— Tu ferais mieux, dit-elle, et elle retint son souffle quand il s'installa entre ses jambes, ses fortes épaules entre ses cuisses.

Il la lécha une fois, puis agita sa langue contre son sexe humide. Elle arqua immédiatement les hanches, son corps souhaitant désespérément qu'il la touche

là où elle le voulait le plus.

Il s'écarta pour la regarder.

— Encore, s'il te plaît, dit-elle d'un ton espiègle.

— Tu aimes ça ?

— Tu parles.

— Alors, Julia, j'ai besoin que tu écartes les jambes. Je ne peux pas te manger de la manière dont je le veux si tu n'écartes pas largement tes jambes.

Elle sentit une nouvelle bouffée de chaleur s'emparer d'elle en l'entendant parler ainsi.

— Jusqu'où ?

Elle ouvrit les genoux et observa sa réaction. Son regard s'assombrit tandis qu'il fixait sa chatte d'un air affamé. Elle n'avait jamais autant voulu qu'à cet instant qu'un homme fonde sur elle. Elle mourait d'envie d'avoir sa bouche contre elle. Elle voulait sentir ses lèvres et le laisser se servir de sa langue magique sur elle. Elle voulait lâcher prise, s'abandonner au moment présent, à la nuit, à la possibilité attrayante de jouir fort et bien avec lui.

Elle avait besoin de cette vague aveugle, besoin de se libérer ainsi, de la béatitude enivrante du plaisir et de la façon dont elle pouvait noyer tous ses problèmes, à tout le moins temporairement, et se complaire dans l'ivresse pendant un moment.

— Je te veux grande ouverte pour moi. Je veux voir à quel point tu peux écarter tes jambes, dit-il en pressant ses mains à l'intérieur de ses cuisses et les écarquillant.

Tandis qu'il ouvrait ses jambes en un large V, elle se sentait impuissante avec ses poignets liés au-dessus de sa tête. Elle se soumettait à lui, lui confiait son plaisir — nue, ligotée et étendue sur le divan de cuir du bar.

— Je dois m'assurer que tu gardes les jambes largement écartées pour moi, parce que j'aime ça comme ça. Penses-tu pouvoir jouir seulement avec ma langue ? Parce que je ne vais pas me servir de mes doigts, dit-il sur un ton de défi, puis il agita sa langue contre son sexe pour montrer ce qu'il pouvait faire avec sa langue seule.

La sensation était si renversante qu'elle grogna bruyamment en se tortillant

les hanches.

— Oui. Je pense que je peux jouir avec ta langue.

— Tu en es sûre ? Parce que je veux garder l'intérieur de toi pour ma queue. Ça risque d'être difficile de me retenir, mais je peux le faire. Le peux-tu ? demanda-t-il encore en appliquant un baiser torride et humide entre ses jambes.

Elle gémit et s'agita contre lui.

— Oui. Ta langue est fantastique.

— Tu dois faire ça à ma façon.

Tout en maintenant fermement ses mains sur les jambes de Julia, il lécha l'intérieur de sa cuisse. Elle frémit et bougea instinctivement ses jambes.

— Garde-les écartées, ma belle, ordonna-t-il. Si tu fermes les jambes, je vais m'arrêter.

— Je vais les garder ouvertes, dit-elle d'une voix rauque qu'elle reconnut à peine comme étant la sienne.

En fait, elle se reconnaissait à peine elle-même tant elle était submergée de désir.

— Je vais le faire, ajouta-t-elle.

— Si tu m'écoutes, je vais te faire tortiller et gémir. Si tu ne m'écoutes pas, je vais devoir arrêter et attendre jusqu'à ce que tu puisses m'obéir, dit-il d'un ton sec en la fixant de ses yeux bruns et en établissant clairement le fait qu'il contrôlait la situation. Ne me fais pas attendre. Je ne veux pas attendre. Je veux tellement te goûter que ça me tue.

— Je vais t'écouter, parce que je ne peux pas attendre non plus, dit-elle, étonnée de la façon dont elle était passée de la femme dure à cuire à la position à genoux avec sa queue épaisse dans la bouche à la femme soumise abandonnant son plaisir à cet homme qu'elle connaissait à peine.

Mais parfois, c'était ce qui était intéressant dans le fait d'être avec quelqu'un que vous connaissiez à peine. Parce que vous pouviez vous laisser aller à la pureté de l'aspect physique. Elle se trouvait dans cette zone maintenant et elle voulait y rester toute la nuit. Si ça la rendait soumise ou mauvaise ou affamée de sexe, d'accord. Elle était prête à accepter tous ces adjectifs. Mais en ce moment, tout ce qu'elle connaissait, c'était ce *désir*, et c'était tout ce qu'elle

voulait savoir.

Au diable ses problèmes, ses ennuis, son passé. Au diable son ex et tout l'argent qu'elle devait. Au diable tout le reste, sauf ça.

Il pressa sa langue contre son sexe humide, la léchant, traçant de délicieuses lignes sur elle. Elle positionna ses hanches plus près de sa bouche et laissa échapper un hoquet de plaisir délirant quand il l'embrassa brutalement et la lécha. Il l'explora sensuellement, délibérément, la consommant comme si elle était la meilleure chose qu'il ait jamais goûtée. C'est ainsi qu'il la faisait se sentir avec les sons de gorge qu'il émettait tandis qu'il la caressait de sa langue.

Il concentra son attention sur son clitoris, et elle hurla de plaisir, essayant en vain d'agripper quelque chose, n'importe quoi, avec ses mains ligotées — seulement pour s'accrocher — pendant qu'il enfouissait sa langue en elle.

Elle arqua ses hanches alors que les sensations la traversaient, durement et rapidement, comme du vif-argent coulant dans son sang et ses veines. Les sensations étaient si intenses provenant de sa délicieuse bouche qui lui faisait l'amour et de ses mains qui la tenaient fermement et la maintenaient ouverte et complètement vulnérable. Elle n'avait d'autre choix que de le laisser fondre sur elle de quelque manière qu'il souhaitait. Il était doué avec ses lèvres et sa langue, léchant son clitoris tout en embrassant sa chatte à lui faire perdre la tête. Son pouls s'accéléra, son sang courait à toute vitesse dans ses veines. Bientôt, elle commença à perdre sa maîtrise et se mit à frotter frénétiquement son sexe contre lui. Elle voulait l'attirer davantage sur elle, mais ses mains étaient coincées, et elle aimait ça ainsi. Non, elle *adorait* ça — tandis que les vagues d'extase déferlaient en elle et se répandaient dans tout son corps.

Elle frémit et gémit en répétant sans cesse le nom de Clay. Quand les sensations commencèrent à s'atténuer, il la serra contre lui et lui embrassa la joue. Le front. Le cou. Même le nez.

Des baisers doux, brefs.

Elle se sentait au paradis. Elle était chaude et radieuse, dans cet état lourd après un orgasme épique. Il comprit qu'elle avait besoin d'une minute pour se laisser baigner dans ce moment. Doucement, il lui détacha les mains pendant

qu'il appliquait ses douces lèvres sur sa gorge et son oreille.

— Tu as aimé ça, Julia, quand mon visage était enfoui entre tes jambes ?

Sa voix était basse et douce, empreinte de tendresse. Si différente du ton dur qu'il avait employé en lui donnant ses ordres. Elle se pressa davantage contre lui, savourant la douceur du moment, se réjouissant du fait qu'il ait tant d'aspects — dur et affamé, puis gentil quand il avait besoin de l'être. Il fit glisser sa main sur son flanc, sur sa poitrine, descendant jusqu'à sa hanche. Il pencha sa tête sur son ventre en y déposant un doux baiser, puis un autre sur sa hanche. Elle pourrait fort bien s'habituer à ce genre de caresses, à la façon dont il savait quand frapper chaque note.

— J'ai adoré ça, murmura-t-elle.

— Bien. Parce que ton goût est fantastique sur moi, dit-il avant de l'embrasser chaudement et d'ajouter : Et maintenant, ton goût est fantastique sur toi.

Elle glissa sa main dans son épaisse chevelure et lui entourra les hanches de ses jambes pour lui faire savoir ce qu'elle voulait ensuite.

— S'il te plaît, peux-tu dormir avec moi, maintenant ?

Il leva un sourcil.

— Tu es prête à me sentir en toi ?

— Bon Dieu, oui, fit-elle. Mais tu dois être nu aussi.

Elle déboutonna rapidement sa chemise et lui enleva ses jeans.

Il la tira de la chaise en la regardant intensément dans les yeux, puis la contempla de la tête aux pieds.

— Je suis tellement content d'être entré dans ton bar, ce soir, parce que c'est la meilleure nuit que j'aie eue depuis longtemps et que tu es fort possiblement une femme parfaite. Alors, en ce qui me concerne, la seule chose qui pourrait améliorer tout ça, ce serait que tu te penches sur la chaise en relevant ton cul.

Elle retint son souffle alors qu'un élan de désir s'emparait de son corps.

— Je veux que tu sois dur, Clay, lui dit-elle pendant qu'elle se retournait et se penchait, puis levait son derrière pour lui. Je veux que tu sois dur, que tu me pénètres en profondeur et je veux sentir ta queue tout au fond de moi.

Il prit un condom dans son portefeuille, l'installa et lui administra une claque

sur une fesse.

— Tu vas me sentir pendant des jours, ma belle.

...

Ce dos.

Si long et attirant et doux. Cette chevelure. Toute soyeuse et épaisse et idéale pour tirer. Mais ce cul. Il était si invitant. Clay frotta ses paumes contre sa peau tendre, puis posa un pouce sur chaque fesse pour les écarter. Sa chatte était luisante, et sa queue palpitait d'impatience à sa vue ; son membre nerveux était prêt à être en elle, mais il voulait jouir du paysage en entrant. Elle avait un goût délicieux, si chaud et alléchant et impatient, mais peut-être qu'elle goûtait si bon à ses yeux parce qu'elle aimait ça tout autant que lui. Elle aimait dominer et être dominée. Elle aimait tenir des propos salaces et qu'on lui en tienne. Elle représentait une combinaison torride de tout ce qu'il avait toujours souhaité dans la chambre à coucher — il n'avait jamais auparavant rencontré une femme avec qui il s'entendait sur tous les plans — et, maintenant, il allait l'avoir comme il le souhaitait. Il titilla ses lèvres humides du bout de son membre. Elle gémit, puis releva un peu plus son cul.

— Tu aimes sentir ma queue contre toi ? Tu me veux en toi ?

— Oui, je ne veux pas que tu m'agaces. Je veux que tu me prennes, dit-elle d'un ton ferme en tournant la tête pour lui adresser un regard sévère.

— Tu es en train de me dire quoi faire, ma belle ?

— Oui, je suis en train de te dire quoi faire, et tu ferais mieux de me prendre tout de suite, parce que je ne veux pas être titillée.

Il se frotta contre Julia dont le corps réagit immédiatement, frémissant pendant qu'il jouait avec elle.

— Mais apparemment, tu aimes te faire agacer, dit-il d'un ton espiègle alors qu'elle reculait contre lui.

— S'il te plaît, Clay, dit-elle comme si elle avait désespérément besoin qu'il la libère de sa souffrance accumulée.

— Tu vas me supplier pour ça ?

— Non, répondit-elle en reprenant son ton dur. Je ne vais pas te supplier pour ça. Si tu veux m’y obliger, je vais aller m’occuper de ça moi-même.

Il lui claqua les fesses pour cette impudence, mais il aimait cette attitude fougueuse qui provoquait des étincelles dans tout son corps.

— J’adorerais te voir te caresser, dit-il en poussant l’extrémité de sa queue en elle.

— Tu penses que je te laisserais regarder ?

— Oh, ma belle. Tu adorerais ça si je regardais. Tu serais encore plus mouillée avec mes yeux sur toi en te masturbant. Es-tu douée pour te faire jouir, Julia ? demanda-t-il en glissant de quelques centimètres encore et en levant les yeux au ciel au contact de la chair moite entourant son membre.

— Je suis très douée. Je vais me faire jouir en quelques secondes si tu ne me baises pas tout de suite en profondeur, dit-elle en tournant vers lui ses féroces yeux verts, et je vais peut-être même te torturer en te laissant regarder.

— J’ai fermement l’intention de te prendre au mot, un jour, à propos de ce genre de torture, dit-il.

Mais pas maintenant, parce qu’en ce moment, il voulait s’enfouir davantage en elle qu’il voulait l’agacer, jouer avec elle, la contrôler.

— Mais maintenant, termina-t-il, tu vas avoir ce que tu veux.

Fini le titillement. Fini la lenteur. Il s’enfonça en elle, et ils gémirent à l’unisson. Elle se sentit au septième ciel, bien serrée autour de lui.

Elle agrippa fermement le dossier du divan.

— C’est extraordinaire, murmura-t-elle, et il se sentit devenir encore plus dur en entendant sa réaction spontanée.

Pas de réplique coquine, ni impertinente. Non pas qu’il n’aimait pas ces choses. Il les adorait, mais le fait d’entendre ces simples mots s’échapper de sa gorge l’enflammait.

— Clay, grogna-t-elle, tandis qu’il allait et venait en elle, l’atteignant au plus profond d’elle puis se retirant presque complètement, seulement pour s’enfoncer encore en elle.

— C’était ça que tu voulais quand tu me regardais en voulant dire « baise-moi » derrière le bar ? murmura-t-il d’une voix dure en lui tenant solidement

les hanches pendant qu'il faisait de brusques allers-retours en elle. T'es-tu imaginé te pencher pour moi et me laisser te prendre ? Me laisser te posséder avec ma queue si profondément enfouie en toi ?

Il plongea en elle encore, et elle agita son cul. Quelle belle vision que cette peau douce et crémeuse. Il frotta ses mains contre ses fesses parfaites. Il aurait voulu les mordre, enfoncer ses dents dans cette chair tendre et laisser une empreinte sur elle, mais il aurait suffisamment de temps pour ça plus tard. Pour le moment, cette femme avait besoin d'une bonne baise vigoureuse qui irradierait à travers son magnifique corps pendant des jours.

— J'espérais seulement que tu mesures vingt centimètres, dit-elle, et il pouvait pratiquement entendre le petit sourire narquois dans sa voix.

Clay fonça en elle, et elle cria. Puis, il s'arrêta et demeura immobile tout au fond d'elle. Il se pencha, sa forte poitrine contre son dos enviable, et il lui agrippa une poignée de cheveux. Ensuite, il lui lécha l'oreille.

— Plus de vingt centimètres, ma belle. N'en doute jamais.

Elle prit une grande et brève respiration.

— Tire-moi les cheveux, dit-elle, et il s'exécuta vigoureusement.

Puis, il s'enfonça encore en elle, chaque poussée lui rappelant la sensation de plus de vingt centimètres. Les cris de Julia se firent plus bruyants, et sa respiration plus irrégulière. Il glissa son autre main pour caresser son clitoris à petits coups rapides pendant qu'il s'enfonçait encore plus profondément en elle. Il sentit venir sa propre jouissance.

— Je vais venir d'un instant à l'autre, Julia, mais tu dois venir d'abord. Je veux que tu viennes tellement fort. Je le voulais tout autant que tu me voulais en toi. Dis-moi à quel point tu me voulais, fit-il en glissant son pouce contre son clitoris pendant qu'elle tremblait et relevait ses hanches contre lui.

— Oui, je te voulais tellement. Et je voulais que tu me fas-ses jouir, et maintenant tu le fais. Tu me fais jouir, dit-elle d'une voix brisée, haletante.

Il lâcha ses cheveux, agrippa son menton et tourna son visage vers lui pour pouvoir la regarder pendant qu'il lui faisait franchir le bord du précipice, ses yeux fermés, sa bouche formant un O parfait, et ses premiers gémissements silencieux. Puis, elle hurla son nom, qui se répercuta dans le bar, et il jouit lui

aussi, grognant tandis que le plaisir le traversait, se répandait dans chaque cellule de son corps, l'électrifiant. Puis, ils s'effondrèrent sur le divan en un enchevêtrement transpirant de membres et de chair. Il l'attira sur lui, l'enlaça et lui embrassa le lobe de l'oreille.

— Viens à mon hôtel et passe la nuit avec moi, dit-il doucement. Je veux me recroqueviller avec toi. Je veux me réveiller avec toi. Je veux te faire l'amour avant de partir.

Elle frissonna et laissa échapper une longue respiration.

— Oui.

¹* N.d.T. : Personnage d'une télésérie américaine qui se sortait de mauvais pas avec les choses qui se trouvaient à portée de main.

CHAPITRE 4

Plus tard, ce soir-là, Julia reposait dans les bras de Clay, béate, ensommeillée et heureuse après avoir connu son troisième orgasme de la soirée. Clay avait rempli toutes ses promesses. Quand il lui avait dit qu'il entendait lui faire l'amour, il ne blaguait pas. À l'hôtel, il avait vénéré son corps en l'embrassant partout de la tête aux pieds — oui, il lui avait même sucé un orteil, et la sensation était exquise —, puis il l'avait pénétrée. Ça avait été une de ses longues séances sans empressement et perversement merveilleuse. Ses jambes autour de son dos, lui qui prenait son temps avec de longues pénétrations terriblement excitantes, roulant des hanches en faisant ses allers-retours et, pendant tout ce temps, il lui embrassait le cou, le visage, les seins. Il pouvait baiser et il pouvait faire l'amour. Il pouvait lui donner des ordres et il pouvait suivre ses directives. Il pouvait lui tirer brutalement les cheveux et dessiner sur sa peau humide un sentier de baisers.

Maintenant, il était lové contre elle et la serrait contre son grand corps puissant. Son bras bronzé était posé sous ses seins et lui donnait un point de vue fantastique sur son tatouage, un bandeau tribal orné de lignes incurvées autour de son biceps gauche. Elle fit courir ses doigts le long du dessin en en traçant les contours.

— C'est joli. Quand l'as-tu fait faire ?

— Merci. Je l'ai fait tatouer à la fin de mon cours de droit pour me rappeler pourquoi je fais ce que je fais.

— Comment ça te le rappelle ?

— Ça symbolise la passion dont je veux que mon travail, ma vie, tout soit imprégné.

— Je dirais que tu as de la passion à revendre, fit-elle en se pressant davantage contre lui de sorte qu'elle pouvait sentir son ventre doux et plat contre son dos.

La position parfaite après le sexe.

— Mmm... je me sens bien, dit-il en déposant un baiser rapide sur son épaule. Je suis content de t'avoir rencontrée.

— Moi aussi, murmura-t-elle.

— Dis-moi quelque chose que j'ignore à propos de toi.

— Eh bien, ce serait presque tout, n'est-ce pas ?

Il éclata de rire.

— Je sais déjà plein de choses sur toi, mais je veux seulement en savoir plus.

— Dis-moi ce que tu sais déjà.

— Je sais que tu es tenace, que tu ne te laisses emmerder par personne, que tu peux évaluer les gens en une seconde.

— C'est mon boulot. Toute bonne barmaid sait ça.

— Et tu es excellente dans ce domaine. Je sais aussi que tu es fière de ton métier. Même si tu ne sauves pas le monde, tu aimes bien faire ce que tu fais.

Elle secoua les épaules contre lui.

— Je suppose que c'est vrai.

— Tu vois, je sais déjà des choses sur toi.

Il se rapprocha d'elle, dessinant du bout d'un doigt des lignes sur son ventre pendant qu'ils parlaient.

— Je sais aussi, poursuivit-il, que tu es audacieuse, que tu n'as pas peur de dire ce que tu penses et que tu as un excellent appétit sexuel.

Elle sourit et lui donna un petit coup de coude.

— C'est vrai, mais ne va pas croire que je baise à tout vent, parce que ce n'est pas le cas. Tu es le premier homme avec qui j'ai couché depuis un an.

— Tu as été avec des femmes entre temps ? demanda-t-il pour la taquiner.

— Ha ha. Ce n'est pas ce que je voulais dire, même si je sais que tu n'aurais pas d'objection.

— Je n'aurais absolument aucune objection à te regarder brouter une chatte. En fait, je vais ajouter ça à ma liste de choses à faire. Toi, avec cette magnifique chevelure rousse étalée sur une paire de cuisses sexy pendant que tu lèches, et embrasses et sucés...

Elle secoua la tête et rit.

— Tu me taquines. Tout ce que je disais, c'était que je ne fais pas ça souvent.

Je ne couche pas avec les hommes qui viennent à mon bar.

— J’y suis venu aussi, dit-il en provoquant chez elle un autre petit rire.

Le clair de lune brillait à travers la fenêtre qui surplombait les rues de San Francisco, et le rideau blanc vaporeux s’agitait doucement dans la brise nocturne. À l’extérieur de la chambre, elle était vaguement consciente du roulement d’un charriot, ce qui signifiait qu’on livrait quelque chose à une chambre, quelque part sur l’étage. Peut-être à un autre couple de nouveaux amants qui étaient affamés après le meilleur type d’exercice. Mais même s’il y avait d’autres amants tout près, elle savait au-delà de tout doute qu’aucun autre couple n’avait ce genre d’affinités époustouflantes. Il y avait un courant électrique entre elle et Clay.

— Quoi qu’il en soit, je ne fais pas ça non plus. Ce n’est pas une habitude. Il faut que tu saches que tu es irrésistible, Julia. *Irrésistible*, répéta-t-il.

En entendant ces paroles, le cœur de Julia s’accéléra quelque peu ; peut-être qu’il commençait à faire des bonds. Et une partie d’elle aurait voulu qu’elle s’enfuit pour avoir eu le plus minuscule sentiment au-delà de l’aspect physique, mais une autre partie voulait se laisser baigner un peu plus longtemps au-delà de cette sensation.

— Toi aussi, murmura-t-elle.

Il glissa ses doigts puissants à travers ses cheveux, la caressant doucement.

— Maintenant, revenons au début de cette conversation. Je veux que tu me dises quelque chose sur toi. Tu ne vas pas t’en sortir si facilement.

Elle agita son derrière contre lui.

— Je n’essayais pas. Qu’est-ce que tu veux savoir ?

— Qu’est-ce que tu aimes lire ?

Elle sourit dans l’obscurité. Elle se réjouit du fait qu’il lui ait d’abord posé une question à propos des livres, plutôt que des films et de la télé, l’univers dans lequel il travaillait.

— Les livres, répondit-elle d’un air sérieux.

— Quel genre de livres, M^{lle} Sarcasme ?

— Des histoires d’aventure, répondit-elle, et elle put pratiquement le sentir lever un sourcil d’un air interrogateur.

Elle se retourna pour lui faire face en parlant. Il lui lança un regard perplexe, comme si le fait de rompre le contact physique le perturbait. Il résolut rapidement le problème en tendant le bras pour la toucher et glisser sa main le long de sa cuisse.

— Tu ne peux pas t’empêcher de me toucher ?

— Non, je ne peux pas. Et je ne vois aucune raison de ne pas le faire. Quel genre d’histoires d’aventure ?

— Des faits vécus. Des aventures qui font peur. Comme l’histoire de ce capitaine de bateau retenu en otage par des pirates somaliens.

— *A Captain’s Duty*, et elle se trouva impressionnée qu’il connaisse le titre du livre plutôt que simplement celui du film qui s’en était inspiré. Bon livre. Bon film aussi. *Capitaine Phillips*.

— Quoi d’autre ?

— Des histoires à propos des SEAL^{2*}.

— Les histoires fictives où ils reviennent de leurs missions et tombent amoureux de la séduisante femme qu’ils sont chargés de protéger ?

— Non, dit-elle en riant.

— Ou celles où ils s’amourachent de la physiothérapeute chargée de leur réhabilitation après la guerre ?

Elle rit encore.

— Dieu du ciel, tu en sais des choses à propos des histoires d’amour. Mais non, je te parle des vrais SEAL, à propos de leurs vraies missions.

— Assez. Tu vas devoir t’arrêter de parler maintenant, parce que si tu dis quoi que ce soit de plus, ça va devenir évident que tu es la femme la plus parfaite à avoir jamais été créée.

— Et pourquoi donc ? Tu adores les histoires de SEAL aussi ?

— J’adore te voir de plus en plus fascinante à chaque détail que j’apprends.

— Je suis un oignon. Continue de me peler.

— Un oignon sexy. Laisse-moi t’enlever une autre pelure, dit-il, et il se pencha sur son épaule pour la mordiller joyeusement.

— Et à propos de toi ?

— Quoi, à propos de moi ? Qu’est-ce que j’aime lire ?

— Je change de sujet. Quels films aimes-tu ? Et ne nomme pas les films de tes clients.

— Évidemment, leurs œuvres figurent toutes parmi mes préférées, mais quand je ne les regarde pas, j'aime les films de braquage.

— Comme *L'inconnu de Las Vegas* ?

Il hocha la tête.

— Le meilleur film de braquage jamais fait.

— Et *Un braquage à l'italienne* ?

— Un autre excellent film.

— Et *L'Affaire Thomas Crown* ?

— Une intrigue brillante.

— Et *La tour infernale* ?

— Je l'ai vu au moins une dizaine de fois, dit Clay.

— Je les aime tous aussi, fit-elle.

— OK, attends, il faut que tu arrêtes de parler.

— Parce que ça fait de moi une femme parfaite ? blagua-t-elle.

— Quelque chose comme ça, marmonna-t-il en l'attirant vers lui avant de l'embrasser une nouvelle fois.

...

Quand elle se réveilla le lendemain matin, Clay se passa la main dans les cheveux puis s'éclaircit la gorge.

— Je peux repousser mon vol jusqu'à tard ce soir. Veux-tu passer la journée avec moi ?

Elle ne put songer à une meilleure idée.

— Et nous allons pouvoir parler davantage de films, d'émissions de télé et de livres ?

— De ça, ou du *trip* à trois que nous allons faire un jour.

Elle haussa un sourcil.

— Je ne vais pas te partager.

Il lui adressa un sourire diabolique.

— Bonne réponse. Et je te signale que moi non plus, je ne partagerais jamais.

— Bien. Maintenant, pour avoir seulement suggéré ça, j'ai besoin de deux orgasmes.

Il hocha la tête vers la salle de bain.

— Une douche. Toi. Contre le mur.

Après avoir satisfait son exigence, ils allèrent déjeuner dans Hayes Valley à un des restaurants préférés de Julia, qui offrait quarante-sept variétés de sauces à trempette pour les frites. Clay convint que c'était peut-être le meilleur restaurant où il soit allé et que les frites étaient un choix de nourriture imbattable.

Mais, à mesure que la soirée avançait, Julia prit conscience du temps qui filait. Il semblait s'accélérer pour foncer tête première vers la fin de la soirée, alors que les inévitables adieux approchaient. Quand sa voiture arriva pour le conduire à l'aéroport, elle lui dit au revoir et lui appliqua un rapide baiser sur la joue. Il n'y aurait pas de baiser émouvant genre carte postale. Ils avaient peut-être eu beaucoup de plaisir, ils étaient peut-être follement compatibles au lit, ils avaient peut-être aussi les mêmes goûts en matière de films et de livres, mais il n'y avait pas de *ils*. Elle avait déjà un trop lourd fardeau chez elle. Trop de problèmes qui étaient loin d'être résolus. Et trop d'autres mardis soirs avant qu'elle puisse s'en sortir.

Elle avait besoin d'ériger un mur. Clay disparaîtrait de sa vie comme étant le meilleur amour qu'elle ait jamais eu, après une nuit de perfection déchaînée dans la chambre à coucher. Et d'accord, il avait marqué des points importants parce qu'il avait été de conversation facile et que ça avait été agréable de passer la journée avec lui. Mais il vivait à 5 000 kilomètres de distance.

— Ça a été un plaisir de te connaître, dit-elle un peu sèchement, et elle se retourna pour partir.

Il lui saisit le poignet et l'attira contre lui. Merde, elle adorait la sensation de sa puissante poitrine contre la sienne. Elle aimait trop ça.

— Julia, dit-il d'une voix intense, sérieuse. J'ai passé du temps extraordinaire avec toi. Je sais que ça semble dément, puisque nous vivons à

chaque bout du pays, mais j'ai besoin de te revoir. Je vais t'appeler.

Il l'embrassa fougueusement, et elle se haussa sur le bout des pieds puis glissa ses mains dans sa chevelure pour bien s'agripper. Quand il mit fin au baiser, elle se sentit étourdie, et ses lèvres lui manquaient déjà.

Pendant qu'il s'éloignait, elle se rendit compte que peut-être son cœur lui manquait aussi, mais elle se rappela qu'il était facile de dire : « Je vais t'appeler ». Ce qui était plus difficile encore, c'était de le faire. Ce qui était herculéen, c'était de fréquenter quelqu'un à l'autre bout du pays.

...

Clay frappa durement le sac de sable une dernière fois. Il haletait, et son cœur battait furieusement après cet exercice.

— Je ne t'ai jamais vu frapper si fort, mon vieux, lui dit Davis. Qui as-tu en tête en ce moment ? Cet imbécile du réseau avec lequel tu as dû composer à San Francisco ?

Clay secoua la tête pendant qu'il se penchait sur la fontaine du gymnase de boxe pour se désaltérer. Il n'avait pas du tout en tête le dirigeant du réseau. Il était en train de penser à quel point c'était dommage que Julia vive si foutument loin. Il était revenu à New York depuis une journée. Une fichue journée, et il ne pouvait s'enlever cette femme fougueuse de l'esprit.

— Non, répondit-il sèchement.

— Tu devrais simplement l'appeler, dit Davis.

Clay releva brusquement la tête et fixa des yeux son ami.

— Quoi ?

— La femme avec qui tu as passé une journée supplémentaire à San Francisco.

— Comment l'as-tu su ?

— Tu m'as dit que tu revenais au matin et tu as raté nos exercices hier, dit-il en se frappant la tempe du doigt. Tu te souviens ? Je sais lire dans la tête des gens. C'est mon boulot.

— Peu importe, dit Clay en essayant de clore le sujet.

— Est-ce que tu vas le faire ?

— L'appeler ?

— Ouais. L'appeler. Parce que tu le devrais.

Il haussa les épaules en prenant un air désinvolte, mais en vérité, il avait toujours projeté de l'appeler. Il n'avait pas dit des paroles en l'air quand il l'avait quittée l'autre soir. Il voulait la revoir et découvrir s'il y avait quelque chose de plus en ce qui les concernait. Il avait aimé lui parler tout autant qu'il avait aimé lui faire crier son nom. Elle le fascinait, et il refusait qu'il ne se soit agi que d'une nuit avec elle. Il voulait qu'il y en ait d'autres.

Quand il arriva à son appartement, il ferma la porte derrière lui et composa son numéro. Elle répondit à la deuxième sonnerie.

— Salut, le type dont je ne croyais plus jamais entendre parler.

Il sourit en souhaitant pouvoir serrer contre lui son joli petit corps, déposer un baiser sur son beau visage, la sentir fondre sous ses caresses.

— Salut, Julia. Que dirais-tu de venir passer une fin de semaine à New York ? J'ai de nouvelles cordes dont j'avais l'intention de me servir et un restaurant que je veux essayer, puis un immense lit dans lequel tu serais magnifique, attachée. Oh, et il y a aussi un nouveau film de braquage qui vient à l'affiche cette fin de semaine et que nous pourrions aller voir.

Elle émit un petit rire.

— Si je comprends bien, tu m'invites dans la Grosse Pomme pour un dîner, un film et un peu de bondage ?

— Oui, c'est ça.

...

Elle ne lui répondit pas tout de suite, parce qu'elle réfléchissait à sa proposition.

Elle avait gagné beaucoup d'argent plus tôt, ce soir-là. Le type de gain qui faisait en sorte que son fardeau commençait à s'alléger. De plus, il ne demandait que deux nuits dans sa vie. Ce n'était pas un engagement. Ce n'était pas une relation, et elle n'allait certainement pas se laisser aller à

s'amouracher de lui.

— Alors, viens me prendre à l'aéroport en limousine, beau gosse, parce que je vais être prête à faire tout ça et plus encore, dès que je vais descendre de l'avion, répondit-elle en se laissant tomber sur son canapé, puis elle retira ses talons hauts et commença à compter les heures jusqu'à la fin de semaine .

Ce n'est qu'une fin de semaine et rien de plus, se promit-elle.

Ils restèrent au téléphone pendant une heure, à parler de tout et de rien, et la voix de Clay prit ce ton chaud quand il lui demanda ce qu'elle portait. Puis, il l'amena de nouveau sur ce terrain.

« Juste une fin de semaine », se répéta-t-elle le lendemain, le surlendemain, l'autre jour encore, et pendant tout le vol, et même alors qu'elle traversait le terminal et franchissait les portes de LaGuardia.

Quand elle le vit dans ce costume, terriblement séduisant, avec sa cravate déjà relâchée et ses verres fumés, adossé à la limousine, elle eut l'impression qu'elle ne voudrait jamais que cette fin de semaine se termine...

2.* N.d.T. : Unité spéciale d'intervention de la Marine américaine.

NUIT APRÈS NUIT

«Clay Nichols représente l'homme parfait. Il traite son amoureuse comme une reine et ferait n'importe quoi pour elle, mais il est tout à fait partant pour la b... comme une vedette du porno.» — Jen à Sub Club

Je dédie ce livre à mes bonnes amies Cara, Hetty et Kim.

Vous êtes mon comité de planification coquine, et cet ouvrage n'aurait tout simplement pas pu exister sans vous trois.

CHAPITRE 1

L'as de carreau était seul.

C'était une honte, parce qu'il aurait été fantastique avec, disons, un as de trèfle, de pique ou de cœur, mais c'était la main qu'elle avait reçue, et c'était sa plus haute carte, rien de plus. Ils n'étaient maintenant que trois à la table : Julia, le Trust Fund Baby, et le Nouveau type. Il s'appelait Hunter ; c'était une grande perche aux cheveux courts, hérissés et blonds. Il portait des pantalons kaki et une chemise à carreaux, et il agitait nerveusement les doigts. Probablement parce que les téléphones cellulaires étaient interdits pendant le jeu et qu'il ratait les courriels de son équipe, supposa-t-elle.

Elle aurait parié qu'il était du type démarreur d'entreprises Internet, peut-être un investisseur à capital de risque. Il était habitué à prendre des risques et il aimait ça. C'était pour cette raison qu'il avait été amené là, recruté précisément pour jouer avec elle. Mais le problème, *son* problème, c'était qu'il riait quand il bluffait. Julia s'en était rendu compte dès le début. Il l'avait fait à quelques reprises avec une paire de cinq, et elle l'avait facilement battu avec deux valets. Il avait aussi ri doucement avec seulement un roi, un peu plus tôt.

Béni soit ce nouveau venu. Il ne pouvait même pas cacher ses émotions, et Julia pourrait l'embrasser s'il continuait ainsi, parce que ça rendait sa tâche beaucoup plus facile.

— Cinq cents, dit-il d'un air confiant en poussant un autre jeton noir dans la pile tandis qu'il se raclait la gorge.

Julia était une panthère prête à bondir sur sa proie ; les muscles tendus et figés, tapie en attente du signe.

Puis, il vint. Il commença dans le nez, comme un petit reniflement joyeux, puis se poursuivit jusqu'à son ventre et se transforma finalement en un rire court et sonore.

Ah, brillant. Elle pouvait sentir la victoire éventuelle dans l'air. Évidemment, elle pouvait aussi sentir les boulettes de pâte au porc et le steak au poivre de

chez M. Pong, en bas. Quand elle avait commencé à venir ici, dans cet appartement situé au-dessus d'un restaurant du quartier chinois qui sentait les mets pour emporter même quand on avait commandé de la pizza pour les jeux, elle était certaine qu'elle ne pourrait jamais faire disparaître l'odeur nauséabonde de ses vêtements et encore moins de ses narines. Une odeur permanente. Mais elle n'avait éprouvé aucun problème concernant le lavage et, quant à son nez, eh bien, maintenant, elle était habituée à l'odeur qui s'imprégnait partout les mardis soirs.

Elle ne mangeait jamais ici, surtout pas avec le gorille de la taille d'un bulldozer qui surveillait le jeu dans la cuisine. Elle connaissait son nom, mais qui s'en souciait ? Pour elle, il était simplement Skunk^{1*}, parce qu'il avait une bande blanche dans ses cheveux teints en noir. Ses doigts boudinés étaient plantés dans le plat de viandes froides composé des tranches restantes de charcuterie. Julia aurait voulu lever les yeux au ciel, plisser le nez ou lui lancer un regard méchant.

Mais pour plusieurs raisons, dont la moindre n'était pas la silhouette carrée de la poignée du Glock qui pointait du rebord de ses pantalons, elle se retenait. Il ne l'avait jamais sorti, mais le pistolet rappelait en tout temps qu'une balle pouvait fendre l'air d'un moment à l'autre. Elle frissonna intérieurement à cette idée, mais extérieurement, elle n'afficha aucune émotion, ni à l'égard de Skunk, ni à l'égard de Hunter le pion, et certainement aucune envers Trust Fund Baby quand il secoua les épaules, laissa échapper une longue bouffée d'air entre ses lèvres et abattit ses cartes sur la table. Il écarta largement les mains.

— Je me retire.

Alors, ils étaient deux.

Elle regarda la mise, sa main, et le nouveau.

Son cœur s'accéléra, et elle se sentit nerveuse, mais seulement pendant un moment.

« Ne laisse rien paraître. »

Elle ne laissait rien paraître. Son visage était de pierre. Elle avait maîtrisé le regard impassible longtemps auparavant. Elle pouvait feindre n'importe quoi,

n'importe quand. *Une parfaite menteuse*, avait déclaré l'orienteur en neuvième année quand Julia avait nié avoir frappé Amelia Cartwright sur le nez après que celle-ci se soit moquée d'une autre fille.

— Viens-tu de frapper Amelia Cartwright ?

— Non, avait répondu Julia.

Elle n'avait pas remué les pieds. Elle n'avait pas détourné les yeux. Elle avait menti comme s'il s'était agi de la vérité, et ça l'avait bien servie depuis.

Un mensonge parfait égale une vérité parfaite.

Elle tira un jeton noir de sa pile, puis un autre, les faisant tourner entre son pouce et son index, ses ongles rouge vif. Les ongles faisaient partie de son allure : un haut décolleté, des jeans serrés et des souliers à talons de dix centimètres pour chaque partie. Les habitués la connaissaient, mais les nouveaux joueurs ne prenaient jamais une femme au sérieux, en particulier quand elle s'habillait comme pour une virée en ville entre filles.

C'était pour cette raison qu'on amenait des nouveaux. Pour qu'elle puisse les escroquer. Il était préférable qu'ils la sous-estiment.

— Je vous relance de 500 \$, dit-elle d'une voix dépourvue d'émotion en glissant deux jetons au centre de la table.

C'était le moment de vérité. Des nerfs d'acier. Le sang glacé.

Hunter prit une profonde respiration comme s'il essayait d'inhaler un breuvage épais à travers une paille mince. Il fixa avec envie la pile de jetons au milieu de la table, mordilla le coin de sa lèvre et regarda ses cartes une dernière fois.

— Je me retire, dit-il en abattant ses cartes sur la table égratignée qui puait les nouilles, la bière et les regrets.

Si les tables pouvaient parler, celle-ci pourrait raconter des histoires à propos de tous les anneaux de mariage perdus et des voitures de sport gagnées ici, de tous les hauts et les bas dont elle était témoin.

— Alors, je prends ça, dit-elle sans devoir montrer qu'elle n'avait qu'un as, pendant qu'elle étirait les mains sur la table et rassemblait la mise.

Elle se leva, marcha directement jusqu'à Skunk et lui remit les jetons.

— Je vais les encaisser.

Il fourra une tranche roulée de saucisson de Bologne entre ses lèvres épaisses, avala la viande, puis lécha ses doigts boudinés avant de compter l'argent de Julia. Près de cinq mille dollars, et elle aurait voulu chanter, crier, s'envoler.

— Tu veux que je donne ça à Charlie ?

Elle secoua la tête.

— Je vais le faire.

— Je t'accompagne en bas.

Comme si elle allait faire autre chose que de remettre le fric.

Malgré cela, Skunk la suivit, lui servant de menottes, en soufflant tandis qu'il descendait lourdement les marches.

— Tu as bien joué ce soir, dit-il entre deux lourdes respirations.

— Merci, dit-elle en souhaitant être heureuse de jouer si bien.

Comme par le passé. Jadis, elle adorait le poker. C'était son passe-temps préféré. Maintenant, le jeu était souillé.

— Je suis fier de toi, dit Skunk en lui tapotant le dos.

Intérieurement, elle eut un mouvement de recul, mais extérieurement, elle agit comme si ça n'avait pas tant d'importance. Comme si rien de tout cela n'avait une grande importance.

Une minute plus tard, ils se faufilaient entre les tables à l'arrière du restaurant de M. Pong, presque vide à cette heure tardive. Le grand corps mince de Charlie était penché sur sa chaise, et il balayait du doigt l'écran de son iPad. Il portait un costume noir de bonne coupe et une chemise blanche sans cravate. En l'apercevant, il lui sourit, révélant ses dents jaunies par le tabac.

Elle se sentit frémir d'horreur en le regardant.

Il la scruta des pieds à la tête d'un air avide. Elle fit semblant qu'il n'était pas en train de la déshabiller dans son esprit et elle lui remit l'argent.

— Voilà.

— Ah, c'est ma couleur préférée. Du vert de la Rouquine, dit-il en caressant les billets.

Elle lui dit le total.

— Comptez-les.

— Je te fais confiance, la Rouquine.

Son accent était un mélange de grec et de russe. Pas de chinois, toutefois, même si son quartier général se trouvait dans le quartier chinois. D'après les petits renseignements qu'elle avait glanés ici et là, il aimait la nourriture chinoise et il avait racheté ce restaurant ainsi que l'appartement au-dessus. Probablement d'un pauvre connard qui lui devait aussi de l'argent. Quelqu'un qui n'avait pas réussi à rembourser sa dette.

— Mais moi, je ne vous fais pas confiance, fit-elle d'une voix sèche.

— Très drôle, dit-il en riant pendant qu'il comptait les billets, parce qu'il n'y avait aucune confiance entre eux. Très drôle. Racontes-tu des blagues aussi hilarantes quand tu travailles derrière ton bar ? Parce que je devrais arrêter en passant pour vérifier, un jour ou l'autre ?

Julia sentit monter sa colère. Elle serra les poings, la canalisant dans ses mains en se mordant la langue. Elle était assez intelligente pour éviter de le provoquer, mais elle détestait quand Charlie faisait allusion à son bar, détestait ça presque autant que les fois où il venait au Cubic Z sans s'annoncer. Il appelait ça des petits sauts. Comme un inspecteur de restaurant faisant une visite surprise au moment où il le voulait.

— Vous êtes toujours le bienvenu à mon bar, dit-elle en serrant les dents.

— Je sais, répondit-il d'un ton plein de sous-entendus. Et la prochaine fois que j'irai, la jolie barmaid me préparera un joli breuvage.

Quand il eut fini de compter, il glissa une main dans la poche de son pantalon, fouilla lentement et en retira un mince couteau. Long de quelques centimètres seulement et ressemblant à un outil de camping, ce n'était pas vraiment une arme, mais il n'était pas nécessaire qu'il soit énorme pour transmettre le message : Charlie pouvait la dépecer si elle échouait à livrer la marchandise. Il porta la poignée du couteau à son menton, gratta sa mâchoire une fois, deux fois, comme un chien avec des puces tout en gardant ses yeux d'un brun boueux posés sur elle pendant tout ce temps.

Sans cligner des yeux, il remit le couteau dans sa poche, leva un bras et fit claquer ses doigts. Une sorte d'homme de main se précipita, un livre de

comptes relié en cuir sous le bras.

— Je savais que tu pourrais affronter l'investisseur, lui dit Charlie avec une lueur méchante dans l'œil. C'est pourquoi nous t'avons amené Hunter. Tu as fait un bon boulot en détroussant cet idiot.

À la façon dont Charlie parlait, Julia se sentit nauséuse. Puis, il se tourna vers son associé, qui avait ouvert le livre de comptes.

— Inscris ça : la Rouquine est un peu plus près.

Le gars gribouilla un nombre.

— Beaucoup plus près, le corrigea Julia.

— Beaucoup. Peu. Quelle différence ? La seule chose qui importe (*Charlie s'arrêta pour lever un doigt qu'il abattit sur son nom dans le livre, comme un pélican fondant sur sa proie.*), c'est quand il est écrit zéro. Jusque-là, tu es beaucoup, tu es peu, tu es mienne. Maintenant, tu prendrais un peu de poulet Kung Pao ? Tous les critiques de San Francisco le considèrent comme le meilleur.

Elle secoua la tête.

— Non, merci. J'en ai eu assez pour ce soir.

— Alors, je te verrai mardi prochain. Tu veux que je t'envoie une de mes limousines ?

— Je vais marcher.

Elle tourna les talons et sortit, retournant chez elle dans la nuit fraîche de San Francisco en laissant Charlie et son poulet derrière elle.

Une fois de retour à son appartement, elle essaya d'oublier la partie quand la porte se referma bruyamment derrière elle. Elle se lava les mains, se versa un verre de whisky et allait prendre la télécommande du téléviseur pour pouvoir se perdre dans quelque émission stupide, quand son téléphone sonna. Un indicatif régional 917 apparut à l'écran. Son cœur osa palpiter. Stupide organe. Puis, son ventre se noua. Stupide estomac.

Mais c'était deux contre un, parce que seul son bon sens disait « Ne réponds pas », et le bon sens perdait. Le cerveau l'emportait rarement sur le corps. C'était Clay Nichols qu'elle avait rencontré quelques jours plus tôt, pendant qu'elle servait au bar. Le grand avocat de New York, sombre, magnifique, qui

avait débité des grossièretés, qui l'avait baisée comme un champion et l'avait dite irrésistible, puis lui avait demandé de lui en dire davantage à propos des choses qu'elle aimait pendant qu'ils gisaient, aux anges, entremêlés dans les draps d'un lit d'hôtel.

Le mec vivait à près de cinq mille kilomètres de distance. Le mec qui, elle en était sûre, lui mentait quand il lui avait dit qu'il la rappellerait. Le mec avec qui elle avait passé les vingt-quatre plus belles heures de sa vie.

Elle répondit à la deuxième sonnerie.

— Bonjour, Personne de qui je croyais ne plus jamais entendre parler.

— Salut, Julia. Que dirais-tu de venir passer la fin de semaine à New York ?

Un sourire commença à se dessiner sur ses lèvres.

— Dis-moi pourquoi je voudrais aller passer la fin de semaine à New York, fit-elle en se laissant glisser sur le canapé et en croisant les chevilles.

— Tout d'abord, j'ai des nouvelles cordes dont j'avais l'intention de me servir, et il y a un restaurant que j'aimerais essayer, et un immense lit dans lequel tu serais superbe une fois attachée. Oh, et il y a aussi un nouveau film de casse qui sort cette fin de semaine et que nous pourrions aller voir.

Elle éclata de rire.

— Soyons clairs : tu m'invites dans la Grosse Pomme pour un dîner, un film et un peu de bondage ?

— Oui, c'est ça.

Elle ne répondit pas immédiatement. Elle songea à son énorme gain, ce soir. Sans tenir compte des chaînes qui la liaient à Charlie, elle était *vraiment* plus près du but. Et même si elle s'était fait la promesse de ne pas s'engager auprès de qui que soit jusqu'à ce qu'elle soit libre, Clay ne demandait rien de plus que deux nuits dans sa vie. Deux nuits constituaient une limite, et elle pourrait conséquemment en profiter pleinement. Elle ne travaillait pas cette fin de semaine. De plus, le seul fait de penser à Clay avait le don d'effacer une partie de la soirée, de biffer ces moments où elle se trouvait clairement sous l'emprise de Charlie.

— Alors, beau gosse, la réponse c'est : viens me prendre à l'aéroport parce que je vais être prête pour tout ça, et plus encore, aussitôt ma descente de

l'avion, dit-elle en faisant voler ses talons hauts, puis elle prit une gorgée de son whisky, appréciant la brûlure tandis que le liquide coulait dans sa gorge.

Ils continuèrent de bavarder, et bientôt, le ton changea, et la voix de Clay se fit plus basse.

— Qu'est-ce que tu portes en ce moment ?

— Qu'est-ce que tu veux que je porte ?

— Des bas blancs à hauteur de cuisse, une petite culotte en dentelle blanche et un soutien-gorge assorti, répondit-il immédiatement.

— Et que ferais-tu si je portais ça ?

— Je te rendrais folle avec ma langue à travers la dentelle, puis je t'enlèverais ta culotte avec mes dents.

Elle songea que ce n'était pas le whisky qui provoquait chez elle une bouffée de chaleur.

— Comme c'est drôle, Clay. Je crois que c'est ce que je vais porter vendredi après-midi.

Le lendemain, elle se rendit acheter de la lingerie fine.

...

Lentement, pour éviter de faire une maille dans le nylon, Julia remonta le bas sur sa cuisse. Sa sœur était assise sur le bras d'une chaise couleur pêche dans le coin de la salle d'essayage spacieuse de Hetty's Secret Closet sur Union Street. McKenna balançait distraitement ses chevilles, d'une manière agréablement distrayante, parce que ses talons étaient d'un bleu vif qui s'agençait avec sa robe couleur saphir.

— Qu'en penses-tu ? demanda Julia en tournant sur elle-même pour bien faire voir le soutien-gorge, la culotte et les bas.

En tant que blogueuse de mode renommée et vedette de vidéos en ligne, sa sœur avait proposé cette boutique chic pour l'excursion de magasinage. Maintenant, McKenna la regardait des pieds à la tête, un doigt posé sur ses lèvres comme si elle examinait minutieusement les sous-vêtements en question.

— C'est une bonne chose que tu ne prennes pas facilement froid. C'est

glacial à New York en avril. J'en arrive.

Julia leva les yeux au ciel.

— Ce n'est pas comme si j'allais me promener dans la Grosse Pomme avec cet attirail, dit-elle en indiquant ses vêtements.

— Je ne fais que vérifier, répondit McKenna en lui lançant un clin d'œil. Tu vas les apparier avec quoi ? Un imperméable ?

— Non. Avec cette chose qu'on appelle une jupe. Tu connais ? Puis une blouse, aussi. Et ensuite l'imperméable.

— Je suis ravie de t'apprendre, commença sa sœur avec un sourire rayonnant, que tu obtiens mon sceau d'approbation de spécialiste de la mode pour ton ensemble *sexy*.

— C'est exactement pourquoi je te garde tout près.

Julia commença à retirer les bas, la culotte et le soutien-gorge.

— Un moment. Est-ce que tu ne devrais pas agiter les hanches et tout ? Faire un *strip-tease*, peut-être ?

— Je garde tout ça pour vendredi, samedi et dimanche.

— Tu dois vraiment aimer ce mec s'il te prend tout ta fin de semaine. Il y a longtemps que tu n'as pas accordé trois jours à un homme.

— Il y a longtemps que je n'ai accordé à quiconque même *une* journée, la corrigea Julia pendant qu'elle pliait soigneusement les articles, puis enfilait ses jeans.

— Pas depuis Dillon.

— Ouais, pas depuis Dillon, répondit-elle en se retournant parce qu'elle ne voulait pas que McKenna voie à quel point elle souffrait même en entendant seulement son nom.

C'était à cause de Dillon qu'elle lui cachait des secrets ainsi qu'à tout le monde. Elle changea de sujet pour aborder le mariage prochain de sa sœur.

— Et quand allons-nous faire un essayage de ta robe ?

— Quand tu vas revenir de New York, et nous pourrons choisir aussi ta robe de demoiselle d'honneur, répondit McKenna d'une voix débordante de bonheur.

Elle avait trouvé l'homme de sa vie et son bonheur éternel. Julia n'était pas

du tout jalouse. Elle était heureuse pour sa sœur, même si l'idée d'un bonheur éternel lui semblait aussi éloignée que le fait de vivre sur la Lune.

...

Le Cubic Z était rempli, à cette heure. Le jeudi soir était un des plus occupés de la semaine, attirant les foules de jeunes gens dans la vingtaine qui considéraient qu'il ne restait qu'un seul jour de plus jusqu'à la fin de semaine au moment où ils sortaient des bureaux voisins dans le district de SoMa, à San Francisco. Les gars et les filles du monde de la finance et de la technologie étaient nombreux et commandaient des bières de microbrasseries et des cocktails exotiques.

Pendant que Julia mélangeait une vodka-tonic, elle se tourna vers Kim, son acolyte. La petite brunette derrière le bar versait une bière à la fraise, pendant qu'elle glissait distraitement sa main sur son ventre rond. Elle devait accoucher dans quelques mois de son premier bébé avec son mari.

— Tu es prête à tenir le fort toute seule pendant la fin de semaine ? demanda Julia.

Kim leva les yeux au ciel et lui lança un regard comme pour lui signifier qu'elle était ridicule.

— Je dirige cet endroit quand tu n'es pas là. Je sais quoi faire. De plus, Craig va m'aider, dit-elle en tendant le verre à un habitué, un gars maigrichon qui s'arrêtait toujours après le travail. Kim et Julia étaient toutes deux copropriétaires du Cubic Z ; elles avaient acheté une participation au capital de l'entreprise un an plus tôt, alors elles servaient les breuvages et s'assuraient que ceux-ci étaient rentables. Le mari de Kim venait de terminer son cours de barman, mais n'avait pas encore trouvé de boulot, et elles n'avaient pas besoin d'un barman de plus au Cubic Z, alors elle représentait la seule source de revenus pour tous les deux.

— Je sais. Je voulais seulement m'en assurer. Qu'est-ce que je peux dire ? Je fais déjà attention à toi et au bébé, dit Julia en faisant glisser une vodka vers un client.

— Ouais, protège-nous de tous les types louches, blagua Kim, parce que le Cubic Z était classe et pouvait attirer les jeunes gars branchés qui draguaient les barmaids, mais n’attirait pas ce genre de clientèle plus dangereuse. Comme ce gars, dit-elle en murmurant tout en hochant la tête vers la porte.

Un homme se tenait dos à elles, parlant à un ami, une bande de blanc dans ses cheveux noirs.

Julia sentit son estomac se serrer et un frisson l’envahir jusqu’aux os. Elle ne voulait pas voir Skunk autour du bar. Il y était venu une fois, et ça avait été suffisant. Il s’était perché sur un tabouret, avait commandé un verre et n’avait dit puis répété qu’une seule chose pendant qu’il hochait la tête en faisant des yeux le tour de l’endroit :

— Ouais, j’aime cet endroit. Beaucoup. Tu sers de bonnes boissons.

Mais quand l’homme se retourna, ce n’était pas Skunk. Julia ne le connaissait pas. Et il n’y avait aucune raison pour que son sang se glace. Elle chassa cette préoccupation qui tentait de la faire trébucher de temps en temps : la peur que Charlie ou Skunk lui fassent du mal ou à quelqu’un qu’elle aimait. Ce n’était pas encore arrivé, mais ça pouvait se passer n’importe quand.

1.* N.d.T. : Surnom signifiant « moufette », en français.

CHAPITRE 2

Clay avala le reste de son scotch, puis jeta un coup d'œil à sa montre.

— Tu dois te trouver ailleurs ? demanda Michele.

Merde. Il venait encore une fois de se faire surprendre à regarder l'heure, une mauvaise habitude qu'il avait prise au moment où il avait invité Julia à le rejoindre à New York cette fin de semaine. Il était près de vingt-deux heures et il devrait quitter ce bar et rentrer chez lui. Elle allait arriver le lendemain, et il n'en pouvait plus d'attendre.

— Ouais. Au lit, dit-il brièvement.

Michele était la sœur de son meilleur ami Davis et son amie aussi. Tous trois se connaissaient depuis le secondaire. Elle était plus jeune d'une année, mais avait marché dans les traces de son frère et fréquenté la même université.

— Je me souviens quand tu avais l'habitude de sortir jusqu'au petit matin, le taquina-t-elle en lui adressant un sourire entendu pendant qu'elle passait ses doigts à travers sa chevelure noire.

C'était une belle femme, l'avait toujours été, mais il n'y avait rien entre eux. Pas depuis qu'ils avaient échangé un baiser, un soir, pendant une fête de collègue où l'alcool coulait à flots. Un baiser qui ne s'était jamais répété, et il l'avait attribué au fait qu'elle était triste ce soir-là, parce que c'était l'anniversaire de la mort de ses parents et qu'elle avait besoin d'un peu d'affection. C'était compréhensible. Tout à fait compréhensible.

— Tu exagères, dit-il parce qu'il n'était pas du type fêtard, mais il n'était pas non plus le premier à quitter la fête, d'habitude.

Il fallait toutefois qu'il termine cette soirée tôt, parce qu'il voulait que le lendemain, la soirée se prolonge toute la nuit. Il demanda l'addition, sortit quelques billets de son portefeuille et paya leurs verres.

— Pourquoi pars-tu si tôt ?

— Parce que mon verre est vide. Je vais t'appeler un taxi, dit-il, et il sortit avec elle, les néons du restaurant de l'autre côté de la rue clignotant derrière

eux.

— Veux-tu... dit-elle, mais ses paroles se perdirent dans le son d'une sirène à quelques pâtés de maisons.

— Vouloir quoi ? demanda-t-il quand le bruit s'évanouit.

Elle déglutit puis parla rapidement, davantage qu'à l'habitude.

— Faire quelque chose cette fin de semaine ? Dîner ensemble, peut-être ?

Il la regarda comme si ce qu'elle disait n'avait pas de sens pendant qu'il hélait le premier taxi qu'il venait d'apercevoir.

— Davis est à l'extérieur, dit-il.

Lui et Michele n'avaient jamais dîné ensemble. Ils avaient pris des verres, bien sûr, mais lorsqu'ils dînaient, c'était les trois ensemble, et Davis était parti à Londres pour quelques mois, afin de mettre en scène une production de *La Nuit des rois* que Clay avait négociée pour lui.

— Ouais. Je sais, dit-elle. C'est ça l'idée, en quelque sorte.

— L'idée de quoi ?

Elle secoua la tête, puis leva les yeux au ciel.

— Rien. Ce n'était rien, répondit-elle, et il semblait y avoir quelque chose de sec dans son ton.

— Tu vas bien ?

Elle inclina vivement la tête. Trop vivement.

— Je vais super bien, dit-elle pendant qu'il lui ouvrait la porte du taxi. De toute façon, tu as probablement de grands projets pour cette fin de semaine.

— Je pense pouvoir dire que je vais être très occupé, dit-il, bien qu'au moment où son taxi s'éloignait, il se rendit compte qu'il était plus probable que ce soit l'inverse.

Que ce soit Julia qui soit occupée à se faire ligoter.

En tout cas, il l'espérait.

...

Il s'éveilla à quatre heures trente, commença ses exercices à cinq heures et arriva au bureau à six heures trente. Il sauta le lunch, commanda un sandwich et

révisa un contrat pour un nouveau film de science-fiction sur lequel travaillait un réalisateur qu'il représentait. Il envoya quelques notes aux producteurs, une liste de choses qui devaient être modifiées. Si elles ne l'étaient pas, son client serait insatisfait, et Clay désirait à tout prix avoir un bon groupe de clients heureux.

Vers le milieu de l'après-midi, Flynn, son associé minoritaire, passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

— J'ai entendu dire que les Pinkerton cherchaient un nouveau représentant, dit-il, ses yeux bleus écarquillés et souriants.

Les deux frères britanniques avaient financé quelques-uns des films les plus populaires au cours des dernières années, notamment *Escorted Lives*, inspiré des succès de librairie.

— Nous devons boucler ça, dit-il, et il était certain d'avoir dans les yeux la même lueur que Flynn qui était de trois ans plus jeune que lui et terriblement impatient de prendre de l'importance dans l'entreprise.

Clay l'avait embauché dès sa sortie de la faculté de droit, et il était devenu indispensable en travaillant d'arrache-pied afin d'obtenir pour eux des clients prestigieux et des contrats juteux. Ils s'entendaient sur à peu près tout, sauf en ce qui concernait un désaccord mineur un an plus tôt, à propos d'un client que Flynn avait réussi à décrocher tout seul — un réalisateur de film d'action à grand déploiement.

Et ils l'avaient perdu.

— Sans blague, dit Flynn en frappant deux fois le côté de la porte pour la chance.

Il était comme ça, toujours à se croiser les doigts et à tou-cher du bois.

— Je vais obtenir plus de détails, poursuivit-il, et essayer d'organiser une rencontre avec eux la semaine prochaine.

— Parfait. Les Pinkerton adorent le golf, alors si tu peux réserver du temps pour ça, tu le devrais, répondit Clay.

Ce n'était pas tant une suggestion qu'un ordre, et il savait que Flynn, un ancien golfeur au collège, s'empresserait d'accepter.

Flynn mima un coup de golf.

— C'est une honte que je déteste tant le golf.

— OK, sors d'ici. J'ai besoin de terminer ça pour pouvoir prendre congé cette fin de semaine.

— Je vais t'envoyer un courriel quand j'en saurai plus.

— Je ne vais pas répondre à mes courriels pendant les deux prochains jours, répondit Clay d'un ton qui rendait évident le fait que ce serait le type de fin de semaine pendant laquelle il ne fallait pas le déranger. Tu pourras me mettre au courant lundi.

— D'accord.

Flynn partit, et il vérifia le vol de Julia, heureux de constater que son avion atterrissait à temps. Il se brossa les dents, se passa les doigts dans les cheveux sans prendre la peine de se servir d'un peigne, parce que c'était le genre de femme qui enfouirait ses mains dans ses cheveux en quelques secondes pour les mêler de la manière dont elle le voulait. Il dit au revoir à la réceptionniste, lui annonça qu'elle pourrait partir tôt et monta dans la limousine qui l'attendait à l'extérieur de son bureau. En route pour l'aéroport, il fit quelques appels et termina au moment où la voiture se rangeait près du terminal.

Le soleil était éclatant dans le ciel d'avril, alors il mit ses lunettes de soleil. Il desserra sa cravate, parce qu'il ne pouvait endurer la façon dont elle le serrait. Il jeta un coup d'œil à son téléphone en espérant avoir un message d'elle. Rien, alors il ouvrit l'application pour vérifier ses actions, regarder son portfolio tout en levant la tête chaque seconde pour parcourir la foule des yeux. Il n'arrivait pas à se concentrer sur le marché en ce moment.

Il avait du mal à se l'avouer, mais ce moment — les minutes avant qu'il la voie — lui donnait l'impression d'un premier rendez-vous et le rendait nerveux. Comme le fait de frapper à la porte d'une femme et d'attendre en espérant qu'elle serait tout aussi impatiente de vivre cette soirée. C'était étrange, compte tenu de la façon dont lui et Julia avaient amorcé leur relation. Sans prétention ni conneries, ils s'étaient abordés directement, les atomes crochus entre eux surpassant tout le reste.

Son téléphone vibra. Il ouvrit le message et se sentit traversé par une décharge électrique.

Bas blancs venant dans ta direction...

Des bas — un de ces vêtements qui, sur une belle femme, pouvait mettre un homme à genoux. Surtout la vue du haut d'une paire de longs bas sortant d'une jupe en révélant quelques centimètres de peau et en laissant deviner ce qu'il y avait dessous. Sur Julia, les bas étaient un terrain de jeu pour ses mains impatientes.

Sa nervosité disparut et se transforma en quelque chose d'autre — une poussée d'adrénaline, peut-être. La puissante bouffée de désir qui traversait son sang et ses os.

Il l'aperçut avant qu'elle le voie ; il était difficile de rater cette chevelure rousse, même dans une mer de voyageurs énervés se bousculant pour atteindre un taxi, une voiture, un bus. Elle portait un imperméable noir attaché à la ceinture, des talons hauts noirs et des bas blancs. Il ne put s'empêcher de sourire : elle l'avait fait. Bien sûr qu'elle l'avait fait. Il était au garde-à-vous en quelques secondes et il mourait d'envie de la toucher, de retirer ces bas, centimètre par délicieux centimètre, puis de la lécher le long de ses jambes jusqu'à ses chevilles et remonter en en savourant chaque seconde.

Il s'adossa à la limousine et la fixa du regard sans broncher tandis qu'elle se frayait un chemin à travers la foule. C'était une femme magnifique, avec son rouge à lèvres qui s'agençait à sa chevelure s'agitant dans la brise de la fin de l'après-midi. Elle écarta quelques mèches de son visage. Bientôt, elle l'aperçut et sourit d'un air pervers. Il inclina la tête en essayant d'avoir l'air détendu, même si sa température montait. Puis, elle était devant lui, et avant qu'elle prononce une parole, ses mains se posèrent sur sa chemise, et elle l'attira vers elle, puis l'embrassa.

Elle était rapide comme l'éclair. Un mouvement vif de ses dents et de ses lèvres, et ce goût enivrant de son rouge à lèvres qui allait disparaître en quelques secondes.

Il réagit sur-le-champ en l'embrassant fougueusement comme elle le méritait. Il posa une main sur son cou et l'attira brusquement à lui. Il voulait lui rappeler que même si elle avait fait les premiers pas, il aimait prendre les rênes. Il lui mordilla la lèvre inférieure puis suçsa sa langue, provoquant de sa

part un gémissement qui lui plut profondément. Il titilla sa langue pendant qu'il descendait sa main jusqu'à sa cuisse en faisant glisser légèrement ses doigts le long du mince tissu de ses bas.

Quand il mit fin au baiser, il haussa un sourcil.

— Ils te vont bien, et je parierais que ce serait encore mieux de les retirer.

— Ne va pas trop vite. Je veux que tu jouisses de la vue.

— Je jouis de la vue depuis la seconde où j'ai posé les yeux sur toi, ma belle.

Il ouvrit la portière de la voiture et lui fit signe d'entrer, l'observant sans arrêt pendant qu'elle y pénétrait et croisait les jambes en lui laissant voir brièvement l'endroit où les bas s'arrêtaient. Il secoua la tête d'un air approbateur, et elle lui lança un regard qui signifiait pratiquement « viens en profiter ». Il prit sa valise, puis le chauffeur apparut pour la déposer dans le coffre.

Il se glissa sur le siège et actionna le bouton pour remonter la vitre opaque qui les séparait du chauffeur et du monde entier.

Elle le regarda directement de ses jolis yeux verts. Ce beau visage, ce corps divin et cette bouche grivoise, si terriblement grivoise ; il avait du mal à croire qu'il n'avait passé qu'une nuit avec elle. Elle le fixait comme si elle était aussi affamée que lui. Comme si elle désirait la même chose.

— Tu sembles avoir besoin d'être baisée immédiatement.

— Vraiment ?

— Vraiment, répondit-il en la parcourant des yeux, si convenablement assise sur le siège de cuir et en même temps tellement sexy.

Il mourait d'envie de la caresser, mais savourait l'attente, alors il garda une distance entre eux, faisant monter la tension tandis que la voiture se faufilait dans le trafic de l'après-midi.

— Et je suppose que tu peux régler ce problème ?

— Je ne le pense pas. Je le sais. Et j'en ai l'intention, mais pas tout de suite.

— Tu vas jouer avec moi ?

— J'y ai songé.

— Comme un chat qui joue avec une souris, dit-elle en ronronnant presque.

— Tu es loin d'être une souris.

— Je sais, répondit-elle avant de faire glisser son index sur sa lèvre inférieure puis sur sa lèvre supérieure de manière si suggestive qu’il faillit oublier son idée d’attendre.

Il la voulait maintenant. Il la voulait tellement, surtout à la façon dont son regard pervers se fixait sur lui pendant qu’elle écartait les lèvres et faisait courir sa langue le long de ses dents.

C’était un défi qu’il entendait relever. Il émit un petit grognement de gorge pendant qu’il se rapprochait d’elle, son corps la touchant à peine. Lentement, pour la torturer, il tendit la main vers la ceinture de son manteau, prenant son temps pour la détacher.

Elle retint son souffle quand il commença à ouvrir son chemisier, d’abord un bouton, puis l’autre, puis l’autre encore. Quand il eut remonté le long de sa poitrine et détaché le dernier bouton, elle roula les yeux de plaisir et les ferma brièvement au moment où il glissa sa main sur son sein droit et le serra.

Elle retint un gémissement en se mordant la lèvre.

— Ne fais pas semblant de ne pas être excitée.

— Je ne fais pas semblant, murmura-t-elle.

— Alors, laisse-moi t’entendre gémir. Je veux tout entendre.

Elle ouvrit les yeux quand il saisit ses deux seins à travers le tissu de son vêtement moulant.

— Es-tu mouillée ?

— Oui.

Il baissa les yeux sur sa minijupe noire qui se relevait déjà pour montrer davantage de ses fortes cuisses galbées. Il voulait désespérément glisser sa main sous sa jupe aguichante, mais la patience aurait sa récompense.

— Quand as-tu commencé à devenir mouillée ?

— Le moment exact ?

— Oui.

— Dans l’avion.

— À quoi pensais-tu pour devenir mouillée à dix mille mètres d’altitude ? demanda-t-il pendant que sa main descendait sur le devant de son chemisier jusqu’à son ventre plat.

— Je pensais à toutes les choses que tu pourrais me dire.

— Tu aimes la façon dont je te parle ?

— Pourquoi ne pas vérifier et voir à quel point j'aime ça ?

— Pourquoi n'attendrais-tu pas que je vérifie, rétorqua-t-il tandis qu'il glissait sa main sous son chemisier et écartait ses doigts sur la chair tendre de son ventre.

Elle gémit à son contact, et il n'était pas certain d'obtenir assez de ces sons cette fin de semaine. Il pourrait devoir passer les quarante-huit prochaines heures à lui faire retenir son souffle, à gémir, grogner, hurler, parce que ses bruits étaient meilleurs qu'une boisson froide par une journée torride. Les sons qu'elle émettait le nourrissaient.

Il fit courir ses doigts le long de la taille de sa jupe, et elle se tortilla pour se rapprocher de sa main.

— Alors, ta petite culotte était humide pendant tout le vol, Julia ?

— Je ne dirais pas pendant tout le vol. Je peux me maîtriser, tu sais, fit-elle en lui lançant ce regard dur qui l'excitait encore davantage.

— Je le sais. Tu te maîtrises parfaitement. Et j'adore te faire flancher. J'adore te regarder perdre ta maîtrise, dit-il en glissant sa main à l'intérieur de sa jupe. Alors, dis-moi ce à quoi tu pensais et qui t'a excitée sur l'avion ?

— À ta bouche, répondit-elle dans un murmure rauque.

— Jolie réponse.

Il glissa ses doigts le long de sa culotte, et elle arqua ses hanches.

— Tu as d'autres questions pour moi ?

Il inclina la tête.

— Es-tu devenue encore plus mouillée en me voyant ? Sois franche, dit-il en retirant sa main de sa jupe.

Elle leva sur lui des yeux écarquillés de désir.

— Qu'est-ce que tu penses ?

Elle lui prit la main, puis entrelaça leurs doigts. Elle essaya de tirer sa main le long de ses jambes, mais il ne bougea pas.

— Je pense que tu es aussi chaude entre tes jambes que je suis dur seulement en te regardant, dit-il avant de tirer la main de Julia sur son érection et de la

laisser presser sa paume contre lui.

Elle sourit en le caressant. Il siffla entre ses dents, mais écarta sa main.

— Alors, dis-moi. Est-ce que je t'ai fait mouiller quand tu m'as vu ?

— Oui. En te voyant adossé à la voiture, avec cette cravate toute desserrée et ton veston, un bel homme en complet. Mais je savais que tu ne pensais pas à des contrats d'affaires. Tu pensais à des ententes de chambre à coucher.

— Je t'observais pendant tout ce temps et devenais de plus en plus dur pendant que tu marchais vers moi. En voyant que tu portais ce que je t'avais dit de porter, fit-il pendant qu'il promenait les doigts sur ses bas de dentelle.

Il pouvait sentir sa chaleur sans même la toucher. Il pencha la tête sur son cou, agita sa langue sur sa clavicule, puis remonta jusqu'à son oreille.

— Dis-moi un mot qui décrive à quel point tu es mouillée en ce moment.

— À quoi joues-tu ? répondit-elle sur le ton le plus défiant qu'elle put réussir à adopter. À des préliminaires langoureux ?

Son intensité l'impressionna. Elle n'abandonnait pas facilement, même si son corps était en train de fondre sous ses caresses. Il fit remonter ses doigts, se rapprochant lentement de la terre promise.

— Oui. Maintenant, je veux un mot, dit-il d'une voix ferme en lui donnant clairement un ordre.

Il caressa la peau tendre à l'intérieur de sa cuisse, et elle frissonna.

— Trempée, répondit-elle, le souffle court.

— Non, ta culotte est trempée. Je veux savoir si ta chatte l'est. Un mot à propos de ta magnifique chatte à laquelle je n'ai pas cessé de penser pendant toute la semaine.

— *Inondée*. Est-ce que ça te convient, Clay ?

— Oui, fit-il. Quelqu'un d'autre sur l'avion savait-il que tu étais excitée ?

Elle secoua la tête.

— Bien. Parce que j'aime foutument l'image que j'ai en tête en ce moment. Je t'imagine voler très haut au-dessus du pays, tes magnifiques jambes croisées en essayant de ne pas trop penser à quel point tu désirais que je te caresse, alors que tu n'étais pas capable de le faire toi-même tout en le voulant si désespérément. Voulais-tu te masturber sur l'avion ?

— Non. Je voulais que tu me touches. J’attendais que tu me touches.

— Je ne vais pas te faire attendre plus longtemps.

Elle saisit son bras, enveloppa sa main autour de son biceps, lui transmettant une sorte de message avec ses ongles pointus qui creusaient sa chair à l’endroit même où elle se souvenait que se trouvait son tatouage.

— Tu fais mieux de ne pas me faire attendre plus longtemps.

Il posa un doigt sur le coton de sa culotte et laissa échapper un grognement : un long et lent grognement d’appréciation. Sa respiration se fit plus rapide, presque haletante pendant qu’il la caressait.

— J’avais tort, dit-il d’une voix basse.

— À propos de quoi ?

— Tu es foutument trempée, et je ne peux pas te laisser comme ça. Je ne peux pas laisser cette délicieuse humidité se perdre, dit-il en enfouissant ses deux mains sous sa jupe et en faisant glisser sa culotte sous ses genoux.

Il s’arrêta à ses chevilles, et elle leva un sourcil interrogateur.

— La culotte reste là. Je veux que tes chevilles restent en place.

— Tu ne rigolais pas quand tu m’as dit ce qu’il y avait au menu cette fin de semaine, dit-elle tandis qu’un sourire de délice se dessinait sur ses lèvres.

— Je prends mes limites très au sérieux, dit-il en tordant sa culotte dans sa main pour resserrer son étreinte sur les pieds de Julia.

Il fit courir ses doigts sur sa douce chatte humide, puis observa sa bouche s’ouvrir et ses yeux se fermer lentement.

— Je ne devrais pas me contenter de te masturber, dit-il d’un air espiègle pendant qu’il trempait ses doigts dans sa chatte.

— Alors, est-ce que tu vas me baiser ?

Sa voix était si désespérée, son corps tellement désireux de ce qu’il prévoyait lui donner.

— Je vais te baiser avec ma langue, répondit-il en relâchant le tissu pour lui saisir les hanches pendant qu’il la faisait glisser sur le siège.

Il la fit s’écarteler pendant qu’il repoussait durement la culotte avec sa jambe pour garder ses pieds attachés ensemble. Il était prêt, *tellement* prêt à goûter cette femme.

— La dernière fois que je t’ai fait ça, je t’ai ligotée, Julia. Mais cette fois, je veux que tu puisses saisir mon visage, tirer fermement mes cheveux, faire quoi que ce soit que tu aies besoin de faire. Tu peux baiser durement mon visage. Quand je vais sortir de cette voiture, je veux avoir l’air d’un homme qui était en train de manger une chatte.

— Oh mon Dieu, fit-elle dans un souffle tandis que sa tête retombait contre le siège.

Il enfouit son visage entre ses jambes, et elle laissa échapper un cri. Un hurlement sauvage qui se répercuta sur les vitres de la voiture, le son le plus magnifique au monde. Elle agrippa sa tête avec ses fortes cuisses en une réaction involontaire au contact de sa langue. Puis, elle écarta les genoux pour lui, et il la dégusta, exécutant des allers-retours avec sa langue, ses lèvres, sa bouche. Il lécha toute sa sève, son goût enivrant qui rendait sa queue encore plus rigide, si la chose était possible.

Il fourra sa langue en elle, provoquant un fort gémissement qui était une musique à ses oreilles. Elle était un superbe instrument, si finement accordé, et s’il la touchait convenablement, elle émettait les sons les plus merveilleux — des sons de plaisir bruts, intenses, absolument délicieux, tandis qu’il la labourait de sa langue. Elle agrippa ses cheveux et le tira vers elle comme il le lui avait dit de le faire. Elle commença à balancer ses hanches contre son visage, sa chatte exquise se frottant contre sa mâchoire hirsute. Elle accéléra le rythme et elle le baisait furieusement maintenant, s’occupant de la façon dont elle aimait ça, sa respiration devenant terriblement saccadée, ses gémissements indiquant à quel point elle était près de jouir. Il enfonça un doigt en elle, le recourba et toucha l’endroit qui transforma ses gémissements en un long orgasme. Elle frissonna contre lui, ses jambes tremblantes, et quand il ralentit finalement pour lever les yeux sur elle, il vit que ses cheveux étaient complètement ébouriffés et que son visage était radieux.

Il observa ses réactions en se réjouissant de la façon dont les répliques semblaient irradier à travers son corps comme des vagues. Il remonta sur le siège, se glissa à côté d’elle et l’attira, pressant son corps sensuel contre le sien.

— Excuse mes manières. Je ne t'ai même pas demandé comment s'était passé ton vol.

— Il en valait la peine, Clay. Mon vol en valait la peine.

CHAPITRE 3

Ils parvinrent à peine à atteindre l'appartement. Avant même que la porte se soit refermée, il avait remonté sa jupe. Étaient-ils au troisième étage ? Ou au quatrième ? Elle n'en avait aucune idée et s'en foutait.

Elle se débattit avec la braguette de ses pantalons pendant que ses bras puissants la coinçaient contre le mur. Elle baissa ses pantalons, puis ses *boxers*, et enveloppa sa queue chaude et palpitante dans sa main. Il retint son souffle au premier contact, et elle adora ça : le moment où un homme se retrouvait sans défense sous sa caresse. Quand la maîtrise de la situation lui revenait tout à coup.

Les hommes étaient des créatures si simples. En fin de compte, c'étaient leurs érections qui les menaient. Même quand elle s'abandonnait à un homme, elle savait qui tenait toujours les rênes. C'était elle ; c'était la femme. Surtout quand elle observa l'expression sur son superbe visage, les yeux levés vers le ciel tandis qu'elle l'étreignait. Il se balançait entre ses doigts, baisant sa paume une fois, deux fois, trois fois.

Elle plongea sa main libre dans son chemisier, puis à l'intérieur de son soutien-gorge, à la recherche du condom qu'elle y avait glissé plus tôt. On ne pouvait jamais être trop prudent ou trop prêt, s'était-elle dit.

Elle déchira l'enveloppe de plastique, et le son lui fit ouvrir brusquement les yeux.

— Tu viens préparée, dit-il.

— Je me prépare à venir, répliqua-t-elle, puis elle déroula le condom sur lui, se réjouissant de la façon dont il regardait ses mains se glisser le long de son membre.

— Maintenant, baise-moi contre le mur, Clay. Baise-moi fort et vite, et si tu penses que je ne peux pas le prendre, baise-moi plus fort encore, dit-elle.

— Tu penses que c'est toi qui donnes les ordres, ici ? Je vais te faire payer pour ça plus tard, dit-il, puis il lui agrippa les fesses, fit monter ses jambes

autour de sa taille et s'enfonça en elle.

La bouche de Julia s'ouvrit en un O parfait pendant qu'il la remplissait, sa longue et épaisse queue profondément enfouie en elle. Il resta immobile pendant quelques secondes, lui donnant le temps de s'ajuster à sa taille, même si elle n'en avait pas besoin. Elle adorait la façon dont il l'étirait, comment elle pouvait le sentir au plus profond d'elle.

Il commença à aller et venir, ses puissantes mains agrippant sa chair, ses doigts s'enfonçant dans ses fesses. C'était elle qui se retrouvait sans défense maintenant, immobile, coincée entre le mur et ce grand corps robuste, mais elle s'en délectait. Son esprit était vide, libéré de tout sauf du moment présent, de ce moment pur, physique, affamé, avec cet homme.

— Comment vas-tu me faire payer pour ça ? demanda-t-elle tandis que ses paroles devenaient plus saccadées à chacun de ses mouvements en elle.

— En te titillant plus tard, en te ligotant et en t'amenant au bord de la jouissance, puis en m'arrêtant juste avant que tu viennes, dit-il d'une voix basse et excitante, son souffle chaud contre le cou de Julia.

— Non, gémit-elle. Ce n'est pas équitable. Je n'aime pas me faire titiller.

— Je le sais. Et je n'aime pas me faire dire de te baiser durement, fit-il en ralentissant ses mouvements profonds en elle.

Elle retint son souffle.

— Tu penses que je vais faire autre chose que de te baiser durement, alors que j'ai attendu toute la semaine pour ça ?

— Toute la semaine ? Tu as attendu toute la semaine ?

Il pencha sa tête dans le creux de son cou et l'embrassa férocement pendant qu'il s'enfonçait encore en elle, sa queue frottant son clitoris tout en la remplissant d'une manière délirante. Elle gémit si bruyamment qu'elle était sûre qu'on l'avait entendue de l'autre côté de la rue, et elle s'en fichait complètement. Il chassait ses inquiétudes en la baisant, et plus il la prenait rudement, moins elle se souciait de la façon dont elle passait ses mardis soirs.

— Oui. Toute. La. Semaine, dit-il en ponctuant chaque mot d'une poussée. J'ai imaginé tes jambes autour de moi, ton corps sensuel contre le mien, et surtout, j'ai pensé à te faire venir encore. Je veux que tu hurles, Julia. Je veux

sentir la façon que tu as d'agripper ma queue quand tu viens, dit-il de cette voix dure et troublante qui provoquait des étincelles dans tout son corps.

— Moi aussi, Clay. Moi aussi, murmura-t-elle en laissant tomber le jeu, le badinage, la manière dont ils se titillaient l'un l'autre, parce qu'en ce moment, elle commençait à voir des étoiles, des étoiles magnifiques, argentées, pendant que le monde disparaissait et que Clay la remplissait, en s'occupant de son corps, en la précipitant vers l'orgasme.

Son ventre se tendit.

— Oh mon Dieu, cria-t-elle.

— Ouais, exactement comme ça. Viens pour moi maintenant. Viens si fort pour moi que je puisse te sentir complètement, dit-il en se tenant à elle pendant qu'elle explosait dans la béatitude d'un autre orgasme, que le plaisir la traversait, s'étirait et atteignait tous les recoins de son corps et de son esprit.

Puis, tandis qu'elle reprenait son souffle, elle sentit son dos frotter contre le mur alors qu'il s'enfonçait en elle encore, vit le regard sur son visage, entendit le grognement dans sa poitrine révélant qu'il venait de la rejoindre, et qu'ils avaient joui ensemble.

...

Elle était prête à l'admettre : elle enviait drôlement son appartement. Il n'avait pas un, mais *deux* escaliers. Ce qui signifiait qu'il avait trois étages : le loft en haut, puis le salon au premier, et la cuisine et la salle à manger au rez-de-chaussée.

Elle fit courir ses doigts sur le comptoir de granit entouré de tabourets de chêne foncé dans la cuisine.

— Et c'est ici que tu prépares tous tes repas de gourmet ? lui demanda-t-elle en regardant le plan de cuisson étincelant qui semblait n'avoir jamais servi.

— Tu penses que je ne cuisine pas ?

Clay lui tendit un verre de Belvedere, puis s'en versa un.

— J'ai raison ?

— Je *peux* cuisiner, mais d'habitude, je ne le fais pas.

— Pourquoi pas ?

— Parce que si je cuisine, je veux cuisiner pour quelqu'un, répondit-il.

Des chaudrons et des poêlons pendaient à des crochets sur les murs de brique exposés de la cuisine.

— Et il n'y a personne pour qui cuisiner ?

— Pas depuis quelque temps, répondit-il avant d'indiquer du doigt l'escalier. Laisse-moi te montrer le balcon.

Ils quittèrent la cuisine, et il lui fit grimper six marches, jusqu'aux portes de verre coulissantes qui s'ouvraient sur le balcon dans le salon ; un balcon superbe, digne d'envie.

Elle était ébahie, mais refusait de le montrer ouvertement. Intérieurement, toutefois, elle contemplait cet immense espace. Ce n'était pas un de ces balcons de New York sur lequel vous deviez entrer de biais et vous pencher pour avoir à peine un point de vue sur la ville. Non. Clay avait davantage une terrasse qu'un balcon, assez grande pour faire un barbecue l'été, pour organiser une fête, pour se pavaner et exécuter une danse.

— Ouais, ce n'est pas misérable du tout, dit-elle d'une voix sèche tandis qu'elle jetait un coup d'œil par-dessus la balustrade et regardait en bas les voitures qui traversaient le West Village, leurs feux arrière brillant six étages plus bas.

Elle absorba la vue — elle avait l'impression que toute la ville était visible de cet endroit, et elle était plus belle quand on la regardait d'en haut, quand les bruits étaient amortis et que les odeurs des trottoirs n'envahissaient pas vos narines. La distance représentait une couche protectrice contre la crasse, les odeurs et la folie. Elle pouvait voir tout le long de Broadway, alors que l'avenue traversait Manhattan en diagonale jusqu'à Tribeca et au-delà de l'Hudson, qui étincelait comme un ruban luisant dans la nuit.

Elle frissonna. La température avait baissé quelque peu, et même si ce n'était pas encore frais, elle ne portait que la chemise blanche de Clay.

— Tu as froid, dit-il doucement en l'entourant de ses bras puissants et en l'attirant, son dos contre sa poitrine nue.

Elle baissa les yeux sur ses biceps et parcourut du doigt le contour de son

tatouage. *La passion*, lui avait-il dit. C'était ce qu'il représentait, et il convenait bien à ce qu'elle connaissait de lui jusque-là.

— Plus maintenant.

Elle sourit et pencha la tête vers l'arrière pour le regarder. Il l'embrassa sur le front, et son cœur palpita. Palpita réellement, comme un foutu oiseau essayant de s'échapper. Elle faillit lui demander de ralentir, mais elle décida plutôt de jouir du moment.

— J'aime que tu me tiennes dans tes bras, murmura-t-elle en laissant tomber son ton sarcastique habituel.

— C'est tout à fait réciproque, répondit-il pendant qu'il prenait sa main et glissait ses doigts entre les siens.

— J'aime aussi ce point de vue. Il est renversant.

— Il n'est pas trop mal, dit-il.

Elle lui assena un petit de coude d'un air espiègle.

— Pas trop mal ? C'est magnifique, et je me fiche de paraître éblouie, mais c'est vrai. Ton appartement est superbe, dit-elle.

Elle adorait toutes ces briques rouges et la chaleur dont elles imprégnaient l'endroit.

— C'est drôle, parce que je t'aurais cru du genre à avoir des meubles ou des appareils en cuir, en chrome ou en acier inoxydable, tout en noir et blanc et lustrés, ajouta-t-elle.

— Tu me confonds avec quelqu'un qui a des problèmes avec sa virilité, répondit-il en la serrant et en inclinant sa tête pour lui déposer un rapide baiser dans le cou.

— Tu dis qu'un homme qui a du cuir noir et du chrome dans son appartement compense la petite taille de son pénis ?

Il éclata d'un grand rire.

— Tu ne crois pas ?

Elle hocha la tête. Elle aimait le fait que son appartement soit chaleureux et qu'on y sente sa présence. Oui, c'était le foyer d'un homme, mais ce n'était pas celui d'un homme qui essayait trop fort. Il avait même quelques plantes sur le balcon, et Julia n'avait pas le pouce vert, mais elle trouvait qu'il y avait

quelque chose de sympathique à propos de cet avocat new-yorkais qui prenait le temps d'avoir des plantes.

— Je ne peux pas supporter cette idée d'un homme qui clame sa masculinité et affirme avoir besoin d'un endroit pour hurler de manière virile. C'est un peu comme de conduire une Corvette rouge, dit-elle.

— Tu remarqueras que je n'ai pas une Corvette rouge, non plus que j'en ai besoin d'une.

— De toute évidence, tu n'en as pas besoin, répondit-elle en laissant descendre ses doigts le long de sa poitrine, le long de ses pectoraux et sur le bord de ses abdominaux.

— Et tes plantes sont adorables, ajouta-t-elle.

Il haussa un sourcil.

— Si tu te conduis bien toute la nuit, je te dirai peut-être leurs noms.

— Tu ne donnes pas de nom à tes plantes, dit-elle en lui adressant un regard sérieux.

— Tu as raison, fit-il en l'entraînant à travers les portes de verre coulissantes. Je ne donne pas de noms à mes plantes.

Ils retournèrent dans le salon avec son canapé brun foncé et une solide table basse sur laquelle étaient posés quelques livres, des magazines et quelques photos encadrées. Il y avait une photo de Clay vêtu d'un complet, debout, près d'un autre homme tout aussi beau.

— Où a-t-elle été prise ?

— Aux Tony Awards, il y a quelques années. C'est Davis, un ami et un client. Elle a été prise le soir où il a remporté son premier Tony. Le salaud en a plusieurs. Trois maintenant, dit-il en secouant la tête, mais en étant de toute évidence fier de cette réussite.

— Et ça ? demanda-t-elle en indiquant une photo de lui près d'un homme qui avait des traits semblables aux siens : mâchoire carrée, les yeux d'un brun profond, large d'épaules.

— C'est mon jeune frère, Brent.

— Où est-il ?

Avant qu'il puisse répondre, elle leva une main.

— Attends. Ne m'en dis pas plus, ajouta-t-elle.

Il fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Parce que je meurs de faim.

— Et ça signifie que tu ne peux pas parler ou écouter ?

— Ça veut dire que je repousse cette conversation pour que nous puissions la continuer en mangeant, dit-elle en souriant pendant qu'elle commençait à déboutonner sa chemise.

— Tu as peur que nous épuisions les sujets de conversation, alors tu veux t'assurer que nous en ayons un pendant le repas ?

Elle agita un doigt dans sa direction.

— Non. Je veux simplement manger. Maintenant, vas-tu cuisiner pour moi ou m'amener au restaurant ?

— Il y a ce truc qu'on appelle livraison. Tu veux du chinois ?

Elle tressaillit intérieurement. La dernière chose qu'elle voulait au monde, c'était de la nourriture chinoise. Elle détestait le fait que Charlie et ses jeux aient ruiné cette cuisine à ses yeux. Parfois, elle voulait seulement un contenant de nouilles froides au sésame, mais elles lui rappelaient tous les problèmes avec lesquels elle devait encore composer jusqu'à ce qu'elle ait remboursé Charlie. *Si* jamais elle parvenait à rembourser ce connard. Certains jours, la liberté lui paraissait terriblement éloignée. Charlie la tenait, et même si elle n'avait pas demandé sa permission pour partir cette fin de semaine, il savait qu'elle était partie. Elle était tout à fait consciente qu'il ne s'agissait là que d'un congé temporaire de la prison dans laquelle elle se trouvait à San Francisco.

La prison que personne ne connaissait. Elle refusait d'en parler à quiconque, parce qu'elle avait trop honte de raconter ce qui s'était produit pour qu'elle devienne la propriété de Charlie. Mais elle se taisait aussi parce qu'elle ne voulait pas que ces hommes enfoncez leurs griffes dans les gens qu'elle aimait. En gardant le silence, elle protégeait sa sœur, ses amis et même sa coiffeuse.

Mais elle ne voulait pas que Charlie gâche sa fin de semaine.

Elle repoussa dans un coin sombre de son esprit toute pensée à propos de

dettes, de pistolets et de couteaux.

— Clay, dit-elle d'un ton de reproche, je peux obtenir de bons mets chinois en claquant des doigts à San Francisco. Je veux quelque chose qui goûte New York.

Elle avait menti sans broncher, mais il n'avait pas besoin de savoir pourquoi elle n'acceptait pas sa proposition de mets chinois.

— Je veux sortir. Aller dans un endroit peuplé de New-Yorkais maussades plutôt que de jeunes branchés de San Francisco. Quelque chose qui me fasse sentir que je me trouve dans le West Village.

— Excuse-moi. Je me suis dit en te voyant te déshabiller que tu voulais manger ici, dit-il en la zyeutant des pieds à la tête pendant qu'elle déboutonnait la chemise.

— Je ne me déshabille pas, répondit-elle. Je change de vêtements.

Il tendit la main pour agripper son poignet.

— Non.

— Tu ne veux pas que je me change ?

Il secoua la tête.

— Garde ma chemise.

— Je n'ai même pas de soutien-gorge, souligna-t-elle comme si l'idée de ne pas en porter était ridicule.

— Je sais, dit-il avec un petit sourire. J'aime ça.

— Tu aimes mes seins libérés ?

— Ils sont magnifiques. Je veux être torturé en sachant qu'ils ne sont qu'à une épaisseur de tissu de moi et seulement recouverts d'un vêtement que je portais il y a une heure, dit-il en faisant courir ses doigts sur le bord de la chemise, touchant à peine sa poitrine exposée.

Un frisson lui parcourut l'échine.

— Et le bas ? Tu veux que je me promène nue de la taille aux pieds ?

— Je veux que tu remettes cette jupe. Ne porte pas de sous-vêtements. Seulement tes talons hauts, ta jupe et ma chemise, dit-il d'une voix ferme.

Il soutint son regard, ses yeux plus sombres qu'à l'habitude, attendant sa réponse.

— Est-ce que tu me donnes un ordre ? demanda-t-elle en passant ses mains à travers ses cheveux encore ébouriffés après le sexe, mais elle ne s'était jamais préoccupée de l'état de ses cheveux après un tel exercice.

À son avis, c'était un *look* qui devrait faire partie des services qu'offraient tous les salons de coiffure. *Coiffure remontée, droite ou sexy ? Je vais prendre sexy, merci beaucoup.*

— C'est une demande que je t'adresse et j'aimerais beaucoup que tu acceptes, dit-il en lui saisissant la paume et en la portant à ses lèvres.

Il l'embrassa, sa langue douce et humide contre sa peau. Elle ne s'était jamais attendue à ce que le fait d'être embrassée sur la paume puisse être si érotique, mais ça l'était, parce que tout à propos de Clay était imprégné d'une virilité torride, comme si une odeur suave persistante l'entourait. Elle connaissait le qualificatif de « baisable », mais il était loin de décrire cet homme. Il était tellement plus que ça. Il était magistral et il la caressait de façons qui lui semblaient irréelles. Comme s'il était impossible de vraiment se sentir aussi bien. Mais il ne s'agissait pas là d'un simple rêve. C'était une réalité enivrante.

— Et si je veux porter un sous-vêtement ? dit-elle en le défiant parce que c'était drôle, parce qu'elle le pouvait et parce qu'il n'allait pas brandir un couteau si elle le faisait.

Ici, elle pouvait être elle-même sans craindre des représailles avec une arme. Quel soulagement c'était.

— Alors, je vais te le retirer à la table. Comme je vois les choses, tu peux laisser ta petite culotte ici, ou je peux te l'enlever au restaurant. C'est clair ?

Elle inclina la tête.

— J'obéis, alors. Et je vais te rendre tellement fou de désir que tu pourrais bien regretter de m'avoir dit de rester nue sous ma jupe.

— Impossible. Je ne regretterai jamais que tu sois nue.

En sortant, elle attrapa sa bourse, une Coach qu'elle s'était procurée d'occasion, et son téléphone. La lumière de la messagerie clignotait.

— Merde, marmonna-t-elle en voyant le texto de McKenna.

Es-tu en vie ? Ou es-tu autrement occupée ? J'ai besoin de savoir si je

devrais appeler les flics ou te féliciter.

Julia sourit tandis que Clay haussait un sourcil interrogateur.

— Ma sœur, expliqua-t-elle en tapant une réponse rapide. Je lui ai dit que je lui enverrais un texto en atterrissant. Elle s'inquiète pour moi.

— Tellement que ça provoque ce sourire espiègle sur ton visage ? lui demanda-t-il en passant son pouce sur ses lèvres, et le geste était à la fois provocateur et sceptique.

Comme s'il ne la croyait pas tout à fait.

Mais cette fois, elle disait la vérité.

CHAPITRE 4

Le Red Line donnait une nouvelle signification au mot « lilliputien ». Le restaurant était constitué d'un long corridor étroit, comme s'il avait été coincé entre les boutiques de chaque côté. Il y avait un long bar et quelques tables, et ils s'assirent à l'autre extrémité, près des toilettes. Clay y était allé quelques fois ; c'était un resto de quartier populaire sur une rue pavée dans le Village, et il représentait ce qu'il aimait à propos de ce quartier éclectique — c'était un endroit tout à fait new-yorkais, mais qui avait un air familier, des photos en noir et blanc de machines à vapeur sur les murs, jusqu'au comptoir rouge foncé en passant par la chanson hip-hop qu'on entendait faiblement, *Ignition* de R. Kelly.

Julia avait fini de répondre au texto de sa sœur, et il en était heureux. Il n'avait rien contre les téléphones portables, mais la vue d'un tel appareil dans les mains d'une femme pendant qu'il était avec elle ne lui plaisait pas, et il le devait à Sabrina, son ex. Elle était beaucoup trop souvent occupée à taper sur l'écran tactile de son téléphone et à mentir sans arrêt à propos de ce qu'elle faisait. Elle avait été impliquée dans de fâcheuses situations et l'avait aussi entraîné profondément dans ses problèmes. Il lui avait fallu plus de temps qu'il ne l'aurait souhaité pour se dégager des mensonges qu'elle avait racontés et des dommages qu'elle lui avait fait subir. Depuis lors, il avait juré de rester éloigné de ce genre de femme.

Julia avait rangé son téléphone dans sa bourse où il devait se trouver. Ils avaient passé leur commande, et elle grignotait des amuse-gueules. Elle prit une olive sur une petite assiette avant d'en extraire le noyau d'une manière obscène, puis dit :

— Te rends-tu compte que je ne sais même pas d'où tu viens ?

— Tu veux savoir d'où je viens ?

— Évidemment. Je veux mieux te connaître. Beaucoup mieux, dit-elle.

— Et je veux que tu me connaisses mieux. D'où crois-tu que je viens ?

demanda-t-il en prenant une gorgée de son scotch.

— De Chicago.

Il secoua la tête.

— Essaie encore.

— Ooh. Est-ce que c'est un autre jeu ? D'abord, ce jeu-questionnaire pour enfants, maintenant je dois deviner d'où tu viens. Qu'est-ce que je gagne si j'ai raison ?

Il se pencha vers elle, écarta ses cheveux de son oreille et dit à voix basse :

— Tu pourras choisir la prochaine position. Mais je sais que tu ne gagneras pas.

— Alors, tu es en train de me dire que tu t'organises pour que j'échoue, parce que tu pourras choisir comment me prendre ?

— Tu crois que je ferais un mauvais choix ? Tu penses que j'opterais pour une position que tu n'aimerais pas ?

Elle secoua la tête.

— Non, répondit-elle doucement en paraissant laisser tomber ses défenses pendant une seconde ou deux. J'aime tout ce que tu fais.

Il ne pouvait lui résister, surtout pas quand elle laissait tomber les sarcasmes, même si c'était aussi une chose qu'il aimait chez elle. Mais quand elle révéla son côté vulnérable, il s'étonna de vouloir se rapprocher encore davantage d'elle.

— J'aime tout te faire, dit-il en la regardant dans les yeux puis en faisant glisser doucement son pouce sur sa joue avant de l'embrasser tendrement, provoquant un petit gémissement des plus sensuels sur ses lèvres pulpeuses.

Elle l'attira doucement par le col de sa chemise et le retint en lui rendant son baiser, et c'était un baiser rempli de promesses. Une grande partie de leur relation était dure, et tous deux aimaient cette manière de faire, mais ce baiser était tendre et doux, et il désirait cet aspect d'elle, aussi. D'après la façon dont elle l'embrassait, elle le voulait aussi.

Elle rompit bientôt le baiser et se frotta les mains d'un air sérieux.

— Maintenant que ceci est réglé, commençons le jeu, fit-elle en étudiant son visage d'un air curieux. Californie ?

Elle secoua la tête avant qu'il puisse répondre.

— Non, tu n'es pas assez heureux pour venir de Californie.

— Je suis très heureux, dit-il sur la défensive.

— Bien sûr, mais les Californiens sourient tout le temps. Il y a ce truc qu'on appelle « rayon de soleil » et qui nous rend tous à moitié hébétés et joyeux.

— Alors, d'où viennent vos propos sarcastiques, mademoiselle California ?

— J'habite loin de mon lieu de travail, dit-elle pendant qu'un serveur leur apportait des verres d'eau.

— De l'eau pour vous deux. Et le cuisinier prépare vos commandes. Elles devraient être prêtes dans cinq minutes.

— Merci beaucoup, dit Clay avant de retourner son attention vers la magnifique femme qui se trouvait près de lui et qui ne portait aucun sous-vêtement.

— Je ne viens pas de Californie.

— Arizona ? J'ignore pourquoi, mais je ne crois pas qu'ils les font si pervers en Arizona.

Il ne put s'empêcher de sourire.

— On ne sait jamais. L'Arizona peut être un État incroyablement pervers. Il pourrait y avoir des colonies entières de pervers à Phoenix.

— S'il y en a des colonies, peut-être devrions-nous aller y faire un tour. Mais non, tu ne viens pas de l'Arizona, ni de l'Oregon, ni de Washington. Tu serais bio ou tu aurais un penchant certain pour le tissu écossais, dans l'un ou l'autre cas.

— J'apprécie ta démarche d'élimination, dit-il en s'adossant à sa chaise d'un air nonchalant et en croisant les bras.

Personne n'avait jamais deviné d'où il venait, parce que c'était le genre d'endroit d'où personne ne venait d'habitude.

Elle posa ses doigts contre ses lèvres puis pointa un doigt dans sa direction.

— Et tu ne viens pas de Boston, parce que tu n'as pas d'accent, et c'est aussi pourquoi tu ne viens pas du Sud. Ou du Texas, même si tu as l'air très Texan, dit-elle en posant ses paumes contre la chemise de Clay, puis en écartant ses doigts sur sa poitrine, qu'elle tapota légèrement du bout des doigts.

Il se retrouva immédiatement en érection à son contact. Damnée femme : tout ce qu'elle faisait se trouvait directement relié à sa queue.

— Alors, crois-tu pouvoir deviner, Julia ?

Elle haussa joyeusement les épaules, puis leva les mains comme pour dire « j'abandonne ».

— Salt Lake City, dit-elle avec un petit sourire narquois.

Et il éclata de rire devant sa supposition délibérément fausse.

— Je viens de Vegas, chérie.

Elle n'eut d'abord aucune réaction. Elle demeura simplement silencieuse. Puis, elle éclata d'un rire peut-être incrédule.

— Personne ne vient de Vegas. C'est un endroit où on va et non d'où on vient.

— J'y suis né et j'y ai été élevé.

Elle tint sa main aussi près du sol que possible.

— Comme, à l'époque où tu étais petit ?

Il inclina de nouveau la tête.

— Jusqu'à la fin du secondaire, aussi. Je serais heureux de te montrer mon diplôme, si tu as besoin de t'en assurer. Éduqué à l'école secondaire Desert Hills en périphérie de la ville. J'y ai vécu jusqu'au moment de partir étudier dans l'Est.

— Et comment on en vient à vivre à Vegas ?

— En général, on a des parents qui viennent de là.

— De toute évidence. Et tes parents ? Qu'est-ce qu'ils font à Vegas ?

— Mes parents ont fait exactement ce à quoi on peut s'attendre que deux personnes aient fait à Vegas. Ils sont à la retraite, maintenant. Ma mère était une fille de spectacle, et mon père possède un petit casino à l'écart du Las Vegas Boulevard.

— Wow. C'est tellement... dit-elle, puis elle s'interrompt.

— Tellement quoi ?

— Inhabituel. Et surprenant.

— Pourquoi est-ce surprenant ?

...

« Ce doit être une blague. »

Le cœur de Julia s'était accéléré quand il avait d'abord dit Vegas, mais elle se contrôla en se fiant à son air impassible de joueuse de poker. Parce que vraiment, quelles chances y avait-il qu'il vienne de la Mecque des paris ?

De tous les endroits où il aurait pu venir, elle n'aurait jamais cru que ce serait *l'endroit* qui avait tant en commun avec son présent et avec la vie de parieuse qu'elle menait. Elle avait été une joueuse de cartes bien avant de devoir assister aux jeux du mardi soir chez Charlie. Elle savait quoi faire avec un jeu de cartes depuis qu'elle avait appris elle-même à jouer à l'école secondaire, puis avait continué pendant ses années à l'Université de Californie, où elle avait trouvé les jeux de fin de soirée dans les dortoirs et gagné facilement la plupart du temps en recueillant de l'argent supplémentaire pour ses dépenses, ses livres de classe et ses repas. À cette époque, elle avait éprouvé du plaisir à jouer. Au début de la vingtaine, sa sœur et elle s'étaient rendues entre filles à Vegas également. McKenna ne pouvait jamais éviter un défi, et même si elle aimait davantage les jeux de société et les jeux vidéo, elle était la meneuse de claqué idéale quand elles jouaient aux tables, tard le soir, au Bellagio.

— Seulement parce qu'on rencontre rarement quelqu'un de Vegas, c'est tout ce que je veux dire, fit-elle sur un ton nonchalant.

Elle n'allait pas lui en dire davantage. Même McKenna ignorait à quel point Julia jouait ces jours-ci et à quel point elle avait désespérément besoin de gagner. Seule sa coiffeuse s'en doutait. C'était mieux ainsi, moins dangereux pour tout le monde. McKenna avait passé un mauvais moment pendant qu'elle était avec son imbécile d'ex-fiancé, mais maintenant qu'elle avait rencontré Chris, elle était heureuse au-delà de toute mesure. Julia n'allait pas ruiner le bonheur de sa sœur en lui faisant savoir dans quel pétrin elle se trouvait. McKenna ne ferait que s'inquiéter, comme une bonne grande sœur.

Il n'y avait rien que McKenna puisse faire à propos de sa dette, alors il n'y avait aucune raison de lui faire connaître sa situation. Elle *devait* protéger sa

sœur de ses ennuis. Si elle tenait McKenna dans l'ignorance, elle pourrait mieux la protéger de l'ombre de Charlie et de tout le mal qu'il pourrait lui faire. Elle agissait de même avec Charlie : moins il en savait sur sa famille, mieux c'était. Chris et McKenna jouaient tous les deux dans des vidéos qui connaissaient un immense succès. Ils étaient précisément le type de victimes qu'il préférait : ils étaient très riches.

— Tu aimes Vegas ?

— Oui. Et je me débrouille assez bien à une table de blackjack.

— Ouais ?

— Pourquoi ? Tu penses que les femmes ne peuvent pas parier ?

— Pourquoi je penserais ça ? Est-ce que j'ai l'air d'un porc sexiste ?

— Non, dit-elle en éclatant de rire avant de lever les bras en signe de reddition. Tu joues ?

Il inclina la tête.

— Je joue au poker une couple de fois par mois. Un de mes collègues avocat organise constamment des parties de cartes. Quelques-uns de mes clients jouent.

— Les laisses-tu gagner ?

Il rit et secoua la tête.

— Jamais. Ils le sauraient si je les laissais me battre. De plus, ils sont parmi les plus talentueux acteurs et producteurs.

— Snob, dit-elle, en frappant son épaule contre la sienne.

— Est-ce que j'ai laissé tomber des noms ? répliqua-t-il. De toute façon, ils se fichent de ce qu'ils gagnent ou perdent.

— Personne n'aime perdre, dit-elle en s'efforçant de garder un ton neutre.

Elle détestait le fait de perdre, parce que ça la gardait enchaînée à cet homme, liée encore plus longtemps par une dette qui n'était pas la sienne. Personne ne pouvait se ficher de perdre. Mais au fond, qu'en savait-elle ? Elle n'avait pas des sommes fabuleuses à parier, alors elle détestait perdre encore davantage.

— C'est vrai, mais nous jouons seulement pour le plaisir. Rien de plus, rien de moins. Quelques gars qui fument des cigares, parlent de tout et de rien et

font quelques paris. Mon deuxième passe-temps préféré, dit-il en haussant un sourcil.

Elle lui adressa un sourire espiègle, mais intérieurement, une pointe d'envie se logea dans son cœur. Elle voulait aimer le jeu, et une partie d'elle l'aimait encore. Mais cette partie était écrasée comme une vieille boîte de carton par le poids de tout ce qu'elle devait. Charlie avait perverti à la fois son talent et son amour du poker en quelque chose de sale quand il avait fait d'elle une tricheuse pour hameçonner de nouveaux venus. Un jour, elle aimerait rejouer pour le plaisir. Elle pourrait peut-être même accepter de perdre si elle n'était pas confrontée aux menaces contre sa vie et son gagne-pain sous la forme de couteaux et de pistolets.

— Je sais ce qu'est ton premier passe-temps préféré, dit-elle en faisant glisser son doigt le long de la cuisse de Clay.

— Nous pourrions combiner les deux. Tu serais parfaite pour jouer au *strip-poker*, ajouta-t-il.

— Je te battrais, répondit-elle immédiatement.

Elle savait qu'elle le pouvait. Elle était débordante de confiance.

— Je dois dire que dans ce jeu avec toi, je gagnerais d'une manière ou d'une autre.

— Tu es un homme intéressant, Clay Nichols, dit-elle en lui souriant.

Mais elle souriait intérieurement aussi. Elle s'amusait tellement et tellement plus qu'elle ne l'avait fait depuis une éternité. Il y avait tout simplement quelque chose chez lui qui s'accordait à merveille à elle. Ils avaient de très nombreuses affinités dans la chambre à coucher, mais ils pouvaient discuter aussi, et c'était là quelque chose de magique. De rare, aussi. On ne croisait pas souvent quelqu'un qui captivait à la fois son esprit et son corps.

— Je veux en savoir plus sur toi. Alors, tu as un jeune frère. Où vit-il ?

— Ah, tu abordes le sujet que tu gardais pour le dîner. Bret vit à Vegas aussi.

— Attends. Laisse-moi deviner, fit-elle en portant la main à son front pour imiter une diseuse de bonne aventure. C'est un magicien. Il a un numéro avec des tigres et des roses qui disparaissent.

— Non. Mais tu n'es pas loin de la vérité, parce qu'il travaille sur une scène.

C'est un comédien.

Elle secoua la tête, perplexe devant son histoire familiale.

— Ta famille fait des choses auxquelles personne ne pense vraiment.

— Et nous nous réunissons chaque année pour l'Action de grâce, aussi. Maman fait cuire une dinde, papa la tranche, et Brent fait une tarte à la citrouille.

— Oh, arrête. C'est beaucoup trop normal pour qu'on y croie. Tu n'es pas censé avoir des problèmes ? Comme tout le monde, par les temps qui courent ? Détester ton père ou ta mère ou autre chose ? dit-elle, parce que Dillon, son ex, était certainement comme ça.

La plupart des hommes qu'elle avait connus étaient irritables en ce qui concernait leurs familles, et à bien y songer, c'était peut-être une raison de plus pour laquelle ils étaient des ex. Est-ce qu'un homme ne devrait pas avoir un peu de respect pour ses parents ? On n'accordait pas une médaille pour détester ses parents simplement parce que c'était ce que faisaient la plupart des hommes et des femmes modernes.

— Qu'est-ce que je peux dire ? fit-il en levant les mains comme pour se rendre. J'ai pour objectif de défier les stéréotypes modernes. J'ai peut-être grandi parmi des parieurs, des nichons et des culs, mais il n'y avait rien de dramatique. Aucune dysfonction. Pourquoi ? Pensais-tu que j'avais eu une enfance horrible et que c'était pour cette raison que j'aimais te débiter des cochonneries ?

Elle posa un doigt sur ses lèvres et leva les yeux au plafond comme si elle réfléchissait profondément.

— En fait, je me disais plus ou moins que tu étais comme moi et que tu aimais tout simplement les choses ainsi.

— Tu as fichument raison. Je n'exprime pas un quelconque traumatisme d'enfance dans la façon dont j'aime avoir du sexe, dit-il de cette voix douce et confiante qu'elle aimait.

— Parfois, un cigare n'est rien d'autre qu'un cigare, dit-elle.

— Tu aurais l'air sexy en fumant un cigare, mais tu aurais l'air sexy en faisant pratiquement n'importe quoi. Et c'est là où je veux en venir, en quelque

sorte. J'aime ce que j'aime et j'aime tout ça avec toi.

Elle éprouva un frisson en entendant ses paroles. Elle frôla ses lèvres sur la mâchoire de Clay.

— J'ai le même sentiment à ton égard, murmura-t-elle.

Il la prit rapidement dans ses bras en une étreinte forte et chaleureuse. Il ne dit rien, se contentant de s'imprégner d'elle, et elle fit de même. Le temps semblait presque suspendu, ce moment existant dans sa propre bulle bienheureuse de possibilités. Elle songea aux possibilités entre eux, aux façons dont cet instant pouvait se transformer en plusieurs autres. Elle aimait beaucoup être avec lui, peut-être trop.

— Quelle est ton histoire ? demanda-t-il après qu'elle se soit lentement dégagee de son étreinte. Fais-tu une tarte à la citrouille à l'Action de grâce ?

— Je suis plutôt tarte aux pacanes. Et oui, j'ai aussi une de ces familles — oh horreur — parfaitement normale, mais elle est loin d'être aussi excitante que la tienne. Ma mère travaille dans l'immobilier, mon père est orthodontiste, et ils vivent à Sherman Oaks, en Californie, où j'ai grandi. Ma meilleure amie est ma sœur, et mon autre meilleure amie est ma coiffeuse, Gayle, mais à qui d'autre qu'à sa coiffeuse une femme confie-t-elle tous ses secrets ? dit-elle en plaisantant.

— Je déteste les secrets, dit Clay d'un ton dur en plissant les yeux.

Ses paroles la firent sursauter comme si la colère inattendue dans son commentaire l'avait choquée. Elle baissa les yeux et vit qu'il avait les poings serrés.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Les secrets grugent les gens, dit-il en crachant pratiquement les mots sur le comptoir rouge.

Elle venait de toucher un point sensible.

CHAPITRE 5

D'accord. Elle avait compris : les secrets étaient détestables. Mais elle en avait un gros et elle ne voulait pas avoir l'impression de faire quelque chose de mauvais en le gardant. Elle n'avait pas le choix. Elle était coincée par son affreux ex et par ce qu'il lui avait fait, et maintenant par ce que Charlie lui faisait en l'obligeant à payer pour les crimes de Dillon — les crimes qu'il lui reprochait à elle. Certains jours, elle avait l'impression qu'elle n'arriverait jamais à se sortir de tout ça. Ni de l'emprise de Charlie, ni du besoin d'avoir des secrets et de raconter des mensonges.

Elle prit la direction de la conversation et changea de sujet.

— Il y a un secret que je peux te révéler. C'est que je ne porte pas de petite culotte.

Elle se trouva récompensée par un sourire pervers. Il posa une main puissante sur son genou.

— Ce n'est vraiment pas un secret. Je le savais. Dis-moi des choses qui sont secrètes maintenant, mais qui ne le seront plus dans quelques secondes. Dis-moi ce que tu adores le plus au monde, dit-il.

— Les petits gâteaux, ma sœur et la liberté, répondit-elle, et c'étaient les paroles les plus vraies qu'elle ait jamais prononcées.

— Et qu'est-ce que tu détestes le plus ?

C'était facile. Trop facile.

— Être ridiculisée. Devoir des choses, dit-elle.

Et comme elle ne voulait pas discuter davantage de ce sujet, elle lui retourna la question.

— Qu'est-ce que tu aimes le plus au monde ?

— Le scotch. Les cravates. Les films. La famille.

— Et qu'est-ce que tu détestes le plus ?

— Les mensonges. Je déteste les mensonges.

— Mais tu es avocat, dit-elle en fronçant les sourcils.

— Alors ça veut dire que je ne peux pas détester les mensonges ?

— Tu n'es pas obligé de mentir pour gagner ta vie ?

— Non. Je n'ai pas à mentir, fit-il d'une voix forte et passionnée. Je me bats. Je me bats pour ce que veulent mes clients. Il y a une différence.

— Pour quoi d'autre te bats-tu ?

— Pour les choses que je désire.

— Me désires-tu ? demanda-t-elle en orientant encore une fois la conversation dans une autre direction.

— Je te désire tellement, Julia, dit-il.

Il y avait dans sa voix une vulnérabilité qu'il laissait percevoir de temps en temps. Il l'attira contre lui, puis l'embrassa sur la mâchoire en remontant jusqu'à son oreille.

— J'étais sincère quand je t'ai dit que je n'avais pas pu arrêter de penser à toi de toute la semaine. Je voulais te baiser et je voulais te parler. Je veux passer plus de temps avec toi. Je veux te connaître de plus en plus. Tu me fascines, dit-il en lui embrassant le cou, et sa barbe de quelques jours contre sa peau la fit fondre intérieurement.

Ses paroles provoquèrent un frisson dans tout son corps, la remplissant de cette délicieuse impression de tomber en affection avec quelqu'un. De papillons dans l'estomac et de souhaits et d'espoir que surviennent encore et encore d'autres moments semblables. Mais il lui était difficile de dire qu'elle voulait davantage. Le fait de laisser quelqu'un entrer dans sa vie était encore plus dur, parce qu'elle savait où ça pourrait mener — à celui d'être possédée d'une autre manière qu'elle n'avait jamais vu venir. Alors, elle revint à la vérité pure de l'aspect physique.

— Maintenant, tu m'excites à nouveau, murmura-t-elle.

— C'est une bonne chose que tu ne portes pas de petite culotte.

— Ah oui ? Pourquoi donc ?

Il s'écarta, fit des yeux le tour du restaurant comme s'il y cherchait des espions, puis mit la main dans sa poche arrière. Il y avait quelques convives à des tables proches, de même que le barman et le serveur. Il retira la main de sa poche, ses doigts refermés en un poing, comme s'il cachait quelque chose.

— Es-tu une bonne actrice ? demanda-t-il.

— Absolument. Pourquoi ?

— Parce que je vais te mettre à l'épreuve à l'instant même.

Il glissa sa main sous sa jupe ; ses jambes étaient dissimulées sous le rebord du comptoir. Puis elle le sentit — une vibration contre sa cuisse nue.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-elle en retenant son souffle.

— Quelque chose que j'ai pour toi, dit-il. Aimes-tu jouir ?

— Euh, ouais.

— Notre repas va arriver d'une minute à l'autre, dit-il en désignant du menton le serveur qui se dirigeait à grands pas vers la cuisine. Je veux que tu jouisses avant qu'il arrive avec la nourriture.

— Clay, dit-elle dans un souffle, mais quand il pressa son doigt contre son sexe, elle se mordit la lèvre pour éviter de gémir.

La sensation était intense. Il avait une sorte de minivibrateur attaché à son index et il ne faisait pas de quartiers. Il la frottait exactement à l'endroit où elle le désirait, et la friction soudaine contre son clitoris lui fit fondre l'intérieur.

— Montre-moi à quel point tu es une bonne actrice.

— Je suis une grande actrice, dit-elle, les dents serrées pendant qu'il traçait des cercles étourdissants autour de sa chair avec le vibreur.

De délicieuses sensations envahirent son corps, et elle réprima l'envie d'agripper le bord du comptoir pendant qu'il la caressait de plus en plus vite, provoquant des étincelles dans tout son être.

Un homme et une femme qui mangeaient à quelques tables d'eux reculèrent leurs chaises, dont les pattes crissèrent sur le plancher de bois. L'homme tint le manteau de la femme, et celle-ci regarda dans la direction de Julia pendant qu'elle glissait les bras dans ses manches. Julia se plaqua un faux sourire sur le visage, pressant fermement ses lèvres en enfermant dans sa bouche tous les gémissements et les cris qu'elle aurait voulu libérer.

— J'ai hâte de manger. J'espère que la nourriture arrivera bientôt, dit Clay d'un ton songeur en gardant une main sous sa jupe pendant qu'il prenait son verre de scotch avec l'autre.

Il tapota son clitoris avec le vibreur, doucement, mais avec insistance,

provoquant une pulsation exquise qui ondula entre ses jambes et s'étendit jusqu'au bout de ses doigts.

« Oh mon Dieu. »

Elle aurait voulu rouler des yeux de plaisir, écarter largement ses jambes.

— Et toi, Julia ? Tu as envie de risotto ?

Il pencha la tête de côté en lui adressant un regard curieux.

— Bien sûr.

Elle étouffa un gémissement tandis qu'une vague d'intensité s'abattait sur elle. Elle voulait désespérément qu'il la touche, qu'il la sente. Elle voulait *jouir*. Il agita son doigt d'un côté et de l'autre, et le coussinet du vibreur la projeta dans un autre univers de plaisir. Involontairement, elle serra les épaules.

— Ça va ?

— Je vais bien, répondit-elle d'une voix brisée.

— Tu en es sûre ? demanda-t-il en accélérant le rythme. Tu ne sembles pas toi-même ?

— J'ai seulement faim, marmonna-t-elle pendant qu'il appuyait davantage sur son clitoris gonflé, imprégnant tout son être des sensations excitantes de la vibration.

Elle pouvait à peine tenir encore. Elle n'était plus réduite qu'à des sensations, au pur besoin physique d'être libérée des flammes qui léchaient son être. Elle voulait rejeter la tête vers l'arrière, faire courir ses mains dans ses cheveux, glisser ses paumes le long de son corps pour savourer chaque seconde. Mais elle savait comment bluffer. Elle savait comment faire semblant.

— Je pense que la nourriture s'en vient, dit-il en tournant les yeux vers la porte de la cuisine.

Le serveur apparut, tenant la porte ouverte avec son coude et les plats en équilibre sur son bras.

Julia déglutit difficilement, voulant haleter, gémir, crier. Elle voulait grimper sur les murs, se frotter contre la cuisse de Clay, quelque chose, *n'importe quoi* pour soulager la tension qui croissait en elle et était sur le point d'exploser.

— Il va arriver d'une seconde à l'autre. Où en es-tu ? Tu es prête ?

— Je pense que si, dit-elle d'une voix saccadée, essayant de toutes ses forces de ne pas céder un centimètre.

Mais il faisait chanter son corps, l'excitant de plus en plus. Et si elle avait été seule avec lui, elle lui aurait agrippé les épaules et s'y serait tenue solidement. Elle agrippa plutôt le rebord du tabouret, ses ongles pointus égratignant le bois pendant qu'elle canalisait là tous ses désirs de se tordre et de gémir et de se laisser baigner dans la béatitude de l'orgasme qui se propulsait à travers son corps. Elle était en train de jouir, et il n'y avait rien qu'elle puisse faire pour arrêter ça. L'orgasme était puissant, imprégnant chaque cellule de son être. Julia Bell jouissait au bar, les yeux écarquillés, les lèvres serrées, le corps aussi immobile que possible. Chaque centimètre d'elle était en feu.

Le serveur déposa leurs assiettes au moment où le corps tout entier de Julia vibrait sous le chatouillement délicieux d'un orgasme qu'elle dissimulait de toutes ses forces.

— Votre risotto, mademoiselle, dit-il en indiquant l'assiette du doigt, puis il déposa l'autre devant Clay. Avez-vous besoin d'autre chose ?

— Je pense que j'ai tout ce que je pourrais vouloir, répondit Clay, et il lui adressa un rapide sourire avant de se tourner vers Julia. Et toi ? Tu as besoin d'autre chose ?

— Ça va, dit-elle, les yeux exorbités.

— Tu en es sûre ?

— Oui, fit-elle avec un soupir satisfait, en étirant l'unique syllabe, le seul indice de ce qui venait de se produire.

Le serveur repartit, et elle prit sa fourchette.

— Je suis affamée.

— Tu mérites un prix pour cette prestation.

— Ma récompense sera de te torturer quand tu t'y attendras le moins.

— Je vais compter les secondes jusqu'à ce que ce genre de torture m'arrive.

CHAPITRE 6

Son téléphone la réveilla au matin.

Elle avait éteint le foutu truc le soir précédent en constatant à quel point elle était épuisée de sa soirée avec Clay, mais maintenant, il vibrait. McKenna voulait sans doute plus de détails à propos de la veille, parce qu'elles se racontaient toujours ce genre de détails — non pas les détails sexuels, mais ceux du genre « alors, il te plaît vraiment ? ». Il s'était écoulé une longue période depuis que quelqu'un avait réellement *plu* à Julia. Avec Dillon, ces impressions s'étaient évanouies bien avant que se termine la relation. Évidemment, elle était tombée sous son charme au départ, en raison de son autodérision, de ses yeux bleus perçants, des petits riens tendres qu'il lui murmurait et qui la faisaient se sentir pareille à nulle autre.

Elle l'avait rencontré une fin de semaine, alors qu'il suivait un des cours qu'elle donnait dans un bar de Noe Valley sur l'art de faire des cocktails. Elle avait commencé à donner ces cours avant qu'elle acquière une part du Cubic Z ; ils lui permettaient de boucler ses fins de mois. Et Dillon avait été son meilleur élève : son souci du détail jouait en sa faveur quand il mélangeait et appariait les parfaites quantités.

— Vous avez concocté le meilleur des margaritas, monsieur, lui avait-elle dit.

Il avait tapoté le côté du verre et répondu :

— Un jour, je vais siroter ça à Bora Bora ou dans les Bahamas.

— Ce ne serait pas merveilleux d'être assis dans un hamac au soleil avec un breuvage frais ?

— Un ciel bleu et des cocktails, ajouta-t-il. Une évasion parfaite.

Un jour, quand ils s'étaient retrouvés seuls à la fin du cours, il avait levé la main comme s'il se trouvait en classe et dit :

— J'ai une question. Je sais que les relations entre élève et enseignant sont généralement interdites. Est-ce que ça s'applique aussi à une école de

formation de barman ?

— C'est terriblement interdit. Ça enfreint toutes sortes de lois sur les cocktails, répondit-elle d'un air espiègle.

— Déclarez-moi coupable alors, dit-il, puis il lui demanda de sortir avec lui.

Pour le premier rendez-vous, ils étaient allés à un restaurant turc sur Russian Hill et ils s'étaient promenés dans le quartier. Il était photographe et gagnait bien sa vie en photographiant des intérieurs de maisons dans la ville pour des agents immobiliers, alors il lui montra l'extérieur de quelques-unes de ces maisons, y compris une assez minuscule à laquelle il avait donné un air de palace dans une photo. Il avait l'habitude de dire qu'avec une photo sous le bon angle, il pouvait faire paraître n'importe quelle pièce « spacieuse, ouverte et bien éclairée ».

Plus tard, après qu'ils soient devenus un couple, c'était lui qui l'avait encouragée à prendre plus de responsabilités au Cubic Z et à investir dans le bar. Elle ne regrettait nullement cette décision, même si elle déplorait amèrement que leur relation ait eu lieu et qu'elle aurait souhaité en être sortie plus tôt.

À la fin, toute sa gentillesse s'était évanouie, et ils s'étaient contentés de tenir le coup jusqu'à ce qu'il parte. Ce n'était pas la dégradation de cette relation qui l'avait blessée ; c'était la *façon* dont elle s'était dégradée qui l'avait brûlée comme le venin d'un serpent. La façon dont *elle* avait dû porter le fardeau de la séparation et tout le poids qu'il lui avait mis sur les épaules, et elle ne pouvait même pas en raconter les détails à McKenna. Parfois, Julia éprouvait une folle envie de révéler tous les détails sordides, surtout parce que sa sœur comprenait ce qu'était le chagrin. Mais elle comprenait aussi ce qu'était le bonheur. Récemment fiancée à un homme qui la rendait follement heureuse, McKenna croyait en ce moment que toute nouvelle relation se révélerait *la bonne*, alors Julia s'attendait à recevoir de sa sœur un texto lui demandant quand elle allait se fiancer aussi.

Ah. *Comme si* Julia allait un jour faire ça.

Elle tâtonna avec son téléphone, puis déverrouilla l'écran. Le nom de McKenna apparut, et le premier mot qu'elle vit fut *taille*. Amusée, elle secoua

la tête. Elle n'était pas certaine si sa sœur parlait d'annulaires ou d'autres mesures, mais avant qu'elle puisse ouvrir le texte, un autre apparut.

Où est la jolie barmaid ? Elle n'était pas au bar hier soir. Elle ferait bien de ne pas avoir quitté la ville. Je ne voudrais pas devoir m'informer auprès de cette autre femme derrière le bar. Apparemment, elle pourrait être préoccupée, et davantage dans quelques mois...

Son sang se glaça. Il avait remarqué que Kim était enceinte.

Elle aurait voulu frapper l'écran du poing. Cette ordure était allée au Cubic Z pour une de ses apparitions-surprises. Celles-ci étaient les pires, alors qu'elle devait le servir et agir comme si elle ne le détestait pas pendant qu'elle lui préparait ses martinis. Elle espéra qu'il n'avait pas dérangé Kim, son mari Craig ou quiconque avec qui ils avaient travaillé la veille. Elle ne voulait pas qu'il s'approche de ses collègues. Elle ne pouvait qu'imaginer comment les choses se passeraient, surtout quand Charlie sortait son couteau et se grattait nonchalamment le menton. Ces gestes lui étaient destinés — des rappels de ce dont il était capable.

Et il était capable de bien davantage que de simplement gratter une démangeaison. Elle avait perçu brièvement la nature impitoyable de Charlie par le biais de Dillon. Il avait fait allusion à des choses qu'il avait vues pendant qu'il prenait des photos des limousines. Des coups de poing assenés, des genoux fracassés, des nez cassés, des yeux au beurre noir... Charlie était un homme qui obtenait ce qu'il voulait par tous les moyens possibles.

Elle frissonna en l'imaginant bousculer la douce Kim, la véritable définition d'un spectateur innocent.

Mais c'était ça qui était le plus difficile. Tous les gens dans sa vie étaient des spectateurs innocents, et elle allait devoir les garder ainsi. Moins ils en savaient, moins ils risqueraient de se faire blesser. S'ils connaissaient les ennuis dans lesquels elle se trouvait, ils essaieraient de l'aider, puis ils se retrouveraient dans la mire de Charlie.

Elle ravala sa colère et répondit rapidement.

Bien sûr que non. Je suis libre cette fin de semaine. Ne vous inquiétez pas, je serai là mardi et j'ai l'intention de gagner gros encore.

Quelques secondes plus tard, il répondait.

Votre confiance est tellement attrayante.

Elle renifla de dédain, puis son cœur s'accéléra en lisant le message suivant en provenance de Kim.

Tu seras heureuse d'apprendre qu'il n'y avait aucun type douteux ici hier soir. Seulement l'assortiment habituel de gens branchés et d'investisseurs. Tellement San Francisco. Xoxo

Si seulement Kim savait qu'il y avait là hier soir un type douteux qui les observait en douce. Mais elle prévoyait être de retour à la table de poker mardi soir, à travailler pour remplir davantage les poches de Charlie, à jouer impitoyablement et à s'efforcer d'effacer sa dette pour se libérer de son joug aussi tôt que possible.

Elle répliqua.

Heureuse d'entendre que le Cubic Z représente si bien la ville. Je t'aime à la folie. À bientôt.

Elle prit une profonde respiration en se souvenant de chasser ses ennuis de son esprit pendant la fin de semaine. Elle se trouvait bien loin de ses obligations et elle avait l'intention de profiter de sa pause temporaire.

Elle éteignit le téléphone au moment où Clay commençait à remuer. Bien — il ne l'avait pas vue texter. Il avait paru perturbé la veille au soir, quand elle avait écrit à McKenna, et elle ne voulait pas qu'il y ait de malaise entre eux. Elle ne voulait que du bon temps avec Clay, que du dessert. Cette fin de semaine ensemble était le glaçage sur un délicieux petit gâteau. C'était irréel et c'était super. Elle adorait vraiment les petits gâteaux, et en ce moment, elle en désirait une autre bouchée.

Le moment était venu de montrer à cet homme quel genre de réveil elle pouvait lui réserver, alors elle se glissa sous les draps et le caressa quelques fois, se réjouissant des grognements sourds qui émanaient de sa poitrine tandis qu'il se réveillait.

Elle l'enveloppa de ses lèvres, et il enfouit immédiatement ses mains dans ses cheveux et la tint serrée ainsi pendant qu'elle le léchait et le caressait dans sa bouche. Il grogna bruyamment, et le son l'excita en sachant qu'elle pouvait

provoquer chez lui cette réaction.

— Un bon début de journée, murmura-t-il d'une voix à la voix ensommeillée et rauque qui l'excita encore davantage.

Elle releva la tête.

— Ce sera un très bon réveil dans quelques minutes.

— C'est tout ce que ça prendra ?

Elle haussa un sourcil.

— Tu crois que je ne peux pas te faire jouir rapidement ?

— Le verdict est prononcé, dit-il avec un sourire paresseux.

Elle plissa les yeux.

— Pour avoir affiché cette attitude, Clay, tu viens juste de remporter une torture perverse, dit-elle, puis elle retourna à sa délicieuse queue en agitant le bout de sa langue sur toute sa longueur.

Il gémit légèrement pendant qu'elle le léchait, mais elle s'arrêtait juste avant de le prendre dans sa bouche.

— Je vais te faire languir maintenant, dit-elle en ronronnant.

— Je peux composer avec ça, dit-il.

— Je ne sais pas si tu le peux.

Elle fit tourner sa langue autour du gland, puis le frotta contre ses lèvres tout en observant Clay pendant qu'elle lui administrait sa plus sensuelle torture. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait, et ses yeux s'assombrirent tandis qu'il la regardait.

— Ça devient plus difficile, n'est-ce pas ?

— C'est sûr.

— Tu le veux toujours ? Je n'en suis pas totalement convaincue, dit-elle avant de souffler le long de sa queue.

Il tressauta contre ses lèvres, et elle embrassa rapidement le gland, puis le relâcha.

Il jura à mi-voix.

— Je ne t'ai pas entendu. Es-tu certain que tu veux que je fasse ça ?

— Je te veux, marmonna-t-il, et elle sourit en sachant à quel point il était difficile pour lui que la situation soit inversée.

Malgré cela, elle n'était pas prête à abandonner. Elle voulait qu'il la désire de tout son être.

— Je pense que je vais exiger que tu le demandes très gentiment, dit-elle en saisissant ses couilles entre ses mains puis en se penchant brusquement pour les lécher et les embrasser pendant une seconde.

Elle agrippa fermement son membre pendant qu'elle le goûtait, ce qui provoqua un long gémissement de la part de Clay.

— S'il te plaît, murmura-t-il d'une voix à peine audible.

— Je ne suis pas sûre de bien t'entendre, dit-elle, mais elle commença à lui donner sa récompense, le prenant entièrement dans sa bouche en enveloppant sa queue rigide et chaude avec ses lèvres.

Il haletait rapidement et faillit émettre un grognement de soulagement, mais elle s'arrêta de nouveau et leva les yeux vers lui, prenant plaisir à voir ce grand corps puissant étalé sur les draps.

— Tu le veux ? Demande-le gentiment, et je vais te l'accorder.

Il ferma brièvement les yeux puis les rouvrit en soutenant son regard. Il paraissait à la fois désespéré et avide de sexe.

— S'il te plaît, suce-moi, Julia, dit-il d'une voix rauque.

— Avec plaisir, répondit-elle avant de lui administrer le traitement complet, d'abord rapidement, puis lentement, le titillant pendant un moment, puis le prenant tout entier.

— Peut-être pas trop longtemps maintenant, après tout, dit-il tandis qu'il agrippait sa tête, enfouissait ses doigts à tra-vers ses cheveux et tirait pendant qu'elle festoyait sur lui.

Ils poursuivirent ainsi pendant un moment, lui qui allait et venait dans sa bouche, elle qui le savourait tout entier. Toutefois, il était plus calme qu'à l'habitude ; il ne lui transmettait pas une directive après l'autre en lui disant quoi faire. C'était peut-être parce qu'elle avait pris les rênes. Mais alors, il commença à émettre des grossièretés pendant qu'il écartait ses cheveux de son front et la regardait avec des yeux assombris de désir.

— Sers-toi de tes dents.

Elle ralentit pendant un moment et fit glisser légèrement ses dents sur son

membre.

— Comme ça ? demanda-t-elle en levant les yeux sur lui.

Son visage était éloquent alors que ses traits se tordaient de plaisir.

— Oui. Comme ça, dit-il d'une voix rauque.

— Merde, tu aimes la manière rude, n'est-ce pas ? dit-elle avant de revenir à sa queue en le touchant exactement de la façon dont elle le voulait, le mordant doucement pendant qu'elle bougeait ses lèvres de haut en bas.

— J'aime la manière dure, mais j'adore aussi tout ce que tu fais à ma queue, dit-il, et elle enfonça son membre dans sa bouche. Comme ça, ajouta-t-il dans un souffle.

Puis, elle le prit plus profondément, provoquant un grognement encore plus fort.

— Et ça, c'est foutument bon aussi, termina-t-il.

Elle fit tourner sa langue autour du gland pendant qu'elle agrippait fermement la base dans son poing. Il soupira de plaisir.

— C'est parfait. Prends-moi complètement et sers-toi de ces magnifiques dents, Julia.

Ah, il était complètement excité, son homme qui débitait des cochonneries et donnait des directives. Elle sourit en songeant qu'elle aimait la façon dont il utilisait tous ses talents dans la chambre à coucher, son corps, sa langue, sa queue, et surtout ses *paroles*. Elle le saisit de nouveau avec sa bouche, titillant et suçant et faisant rouler ses couilles dans ses mains pendant qu'il commençait à lui baiser plus durement la bouche, à pénétrer encore davantage en elle.

— Tu me dis si je te baise trop durement, OK ? fit-il d'une voix ferme, mais tous deux savaient qu'elle n'allait pas reculer.

Tous deux savaient qu'elle aimait ça autant que lui. Ils s'accordaient parfaitement au lit : il donnait autant qu'il recevait, et elle aussi. Ils étaient deux tigres se battant et s'entremêlant et se prenant l'un l'autre, débitant des cochonneries, jouant à la dure.

— Je suis douée, dit-elle, même avec sa bouche pleine.

Elle fit courir ses ongles à l'intérieur de ses cuisses musclées, et il frissonna, puis elle le frôla directement entre les jambes là où ses cuisses rencontraient

ses fesses, arquant brusquement ses hanches et s'enfonçant davantage dans la bouche de Julia.

— J'adore quand tu te sers de tes mains comme ça. Je te veux partout sur moi, tes mains, ta langue. Et tes lèvres sont foutument belles autour de ma queue, dit-il d'une voix ponctuée de grognements de plaisir. Merde, Julia, tu vas me faire venir tellement fort dans ta bouche. Maintenant.

Elle agrippa la base de son membre, le sentant s'agiter durement contre elle pendant qu'elle le suçait, son goût salé, musqué, glissant dans sa gorge pendant que la parole commençait à lui manquer et que ses phrases devenaient saccadées. *Me sens si bien dans ta bouche*, puis son nom, encore et encore, comme une litanie. Oui, c'était sa grossièreté favorite qui se déversait de sa bouche, quand il grognait son nom avec un plaisir sans réserve, et elle ne put s'empêcher de se sentir satisfaite aussi de l'avoir fait jouir si complètement. Il avait l'air d'un homme profondément satisfait avec son sourire heureux sur son superbe visage.

— Ne doute plus jamais de moi, blagua-t-elle.

— Jamais plus.

Il l'attira près de lui et déposa un baiser sur ses lèvres.

Elle secoua la tête.

— Quoi ? Je ne peux pas t'embrasser après être venu dans ta bouche ? Ça ne me dérange pas.

— Non, ce n'est pas ça. Je dois seulement t'avouer que je déteste l'haleine matinale, mais je veux vraiment t'embrasser, alors que dirais-tu que nous nous brossions les dents puis que nous nous envoyions en l'air ensuite ?

Il éclata de rire et lui claqua les fesses.

— Est-ce que je t'ai déjà dit à quel point tu es parfaite ? Je n'aime pas l'haleine du matin non plus, mais je ne suis pas bête au point de ne pas vouloir t'embrasser quand même, dit-il avant de lui tapoter le nez de son doigt. Mais pas toi.

— Merci, mais il y a une brosse à dents qui m'appelle, de toute façon.

Après être tous deux retournés au lit avec une haleine de menthe fraîche, il fit courir une main le long de sa hanche.

— Alors, quoi d'autre à part l'haleine du matin ? Quelles sont tes autres bêtes noires ?

— Tu veux vraiment le savoir ?

— Je veux vraiment le savoir. Pour pouvoir les éviter, dit-il en soutenant son regard, ses yeux brun foncé si impatients et francs, comme si c'était terriblement important pour lui de savoir ce qui la rebutait pour s'assurer de ne pas le faire.

— Les gants de toilette, dit-elle en levant les mains comme pour dire « alors quoi ? ». Je ne pige pas ça. Je ne comprends pas les gants de toilette. Pourquoi se servir d'un gant de toilette pour se laver le visage quand on a des mains ? On se savonne les mains, puis on se lave. Ou pire encore, laisser un gant de toilette mouillé pendu dans la douche, parce qu'alors il devient seulement un gant de toilette humide et malodorant.

Il hocha plusieurs fois la tête comme s'il prenait des notes précises pour les garder en mémoire.

— Tu as peut-être remarqué que je ne possède pas de gants de toilette. Je n'ai pas besoin d'un intermédiaire entre le savon et mon corps.

Elle éclata de rire.

— Exactement, tu as tout compris, dit-elle.

Elle regarda autour de la chambre comme si elle cherchait un indice.

— Voici une autre de mes bêtes noires. Je n'aime pas voir un homme se promener seulement en chaussettes.

Il fit semblant de cocher une case.

— Note pour moi-même : enlève d'abord tes chaussettes avant de retirer tes pantalons pour baiser Julia.

— Je n'aime pas les éviers sales, non plus. Je ne vois aucune raison pour que les lavabos de salle de bain ne soient pas absolument propres.

— As-tu remarqué à quel point ma salle de bain est immaculée ?

— Oui, je l'ai remarqué, dit-elle en lui lançant un clin d'œil. Comme tu connais les femmes !

— Évidemment.

— Je suppose que tu étais à quatre pattes et que tu polissais chaque surface

avant que j'arrive.

— Quelque chose comme ça. Ou peut-être que je les ai fait nettoyer en sachant que j'aurais de la compagnie que je voulais impressionner.

Elle glissa sa main le long de son bras puissant, par-dessus son tatouage.

— Tu commences à comprendre. Tu sais quoi faire pour conserver mes faveurs.

— Et ça fonctionne ? demanda-t-il en se soulevant sur un coude.

Elle dessina une ligne sur sa poitrine avec son doigt.

— Tout à fait, monsieur.

— Super. As-tu bien dormi ?

— Très bien, merci. Tu m'as épuisée, hier soir.

— J'adore t'épuiser, Julia, dit-il avant de lui appliquer un baiser sur le front. Et j'aime bien t'avoir dans mon lit.

— Ton lit est fichument confortable.

— Tu le rends confortable. J'aime que tu t'endormes dans mes bras, dit-il en glissant ses doigts dans sa chevelure.

Il baissa la voix et lui dit d'un ton doux :

— Ça ne me dérangerait pas de te voir plus souvent dans mon lit.

Il y avait quelque chose de différent chez lui dans des moments comme celui-là. Une tendresse filtrait à travers son air dur ; une douceur, même. Et elle s'en trouvait terriblement effrayée, parce que c'était facile de le voir comme une aventure d'une fin de semaine. Si incroyablement facile. Mais quand il était ainsi, elle pouvait sentir le poids d'un mot pressé sur elle comme un fardeau : *davantage*.

Comme une tentatrice faisant un geste aguichant pour lui demander *davantage*. Davantage de lui, davantage de moments, davantage de conversations pour mieux se connaître. Elle désirait fortement se lover contre lui, lever les yeux pour croiser son regard, et dire : « Je veux me trouver plus souvent dans ton lit et je veux faire partie de ta vie aussi ».

Mais elle ne pouvait se permettre un tel luxe. Alors, elle prit son commentaire à la légère en le ramenant au niveau du sexe.

— Oh, tu veux seulement établir une sorte de record cette fin de semaine,

n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, fit-il, et cette fois, sa voix était claire et ferme.

Il l'attira sur lui en glissant doucement ses mains dans ses cheveux et en la regardant sans broncher.

— Tu sais que ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je sais, murmura-t-elle, les mots se bloquant dans sa gorge.

Elle pressa ses lèvres l'une contre l'autre pour éviter d'en dire trop, éviter d'admettre à quel point elle commençait à vouloir davantage de lui.

— Embrasse-moi, dit-il sur un ton de commandement.

Elle obéit, explorant ses lèvres avec sa langue puis pressant sa bouche contre la sienne en essayant de s'approcher de lui autant qu'elle le pouvait.

Il lâcha ses cheveux tandis que ses mains descendaient le long de son dos. Il tendit la main, prit un condom et l'enfila. Puis, il lui agrippa les fesses, la releva en lui présentant sa pleine érection, et elle s'abaissa sur lui. Elle retint son souffle quand il la remplit, s'arrêtant un moment pour savourer les sensations. Il bougea en elle tout en douceur. C'était voluptueux, et délicieusement lent, et elle eut l'impression de manière perturbante qu'ils faisaient l'amour, compte tenu surtout de la façon dont il l'embrassait tendrement pendant tout ce temps.

CHAPITRE 7

Les voleurs roulaient en décapotable, le soleil couchant derrière eux, les bijoux transformés en argent, et l'argent déposé en sécurité dans un compte de banque. Le générique défilait, et Julia se pencha pour murmurer à son oreille, sa douce chevelure frôlant sa joue.

— Nous devons rester pour le générique.

Son cœur s'accéléra, et il ne pouvait nier être heureux qu'elle ait insisté elle-même pour respecter l'étiquette au cinéma. Il n'avait pas eu besoin de lui dire qu'il voulait rester. Elle l'avait compris toute seule.

— Je regarde toujours le générique, même quand ce n'est pas le film d'un client, dit-il en restant assis sur le siège rouge rembourré, parce qu'il ne voulait pas rater le nom du producteur exécutif à l'écran.

Il attendait jusqu'à la toute dernière image, parce que c'était ce qu'il fallait faire quand on était dans l'industrie. Ce qui arrive avant le générique attire les foules, mais ce qui se poursuit après que le mot « fin » soit apparu, c'était la raison pour laquelle il y avait d'abord un film.

— Mais j'ai réellement un client dans ce film.

— Lequel est-ce ? murmura-t-elle pendant que les autres clients se levaient et ramassaient les contenants de maïs soufflé vides.

Il pointa du doigt le premier nom.

— Et je suppose que tu as bien pris soin de lui ?

Il inclina la tête.

— J'ai bien servi sa cause en fin de compte.

Elle fit courir un doigt le long de son bras et inclina la tête d'un air approbateur.

— Impressionnant.

— Je fais mon possible.

Les noms de la distribution et de l'équipe de tournage, du premier machiniste et du costumier apparurent à l'écran, et ils les regardèrent tous. Le

film se termina complètement, et le silence remplit la salle.

— Qu'est-ce que tu as pensé du film ? Et ne me dis pas que tu l'as aimé parce que j'y avais un client.

Elle leva les yeux au ciel.

— Je n'ai pas besoin de te lécher les bottes, Clay. Tu en fais déjà beaucoup pour moi. Mais j'ai adoré ça. Surtout parce qu'à un certain moment, on est absolument convaincu qu'il n'y a aucun moyen qu'ils puissent sortir du coffre-fort avec tous ces bijoux, mais il se trouve qu'il y avait un mur dissimulé, dit-elle d'un air excité pendant qu'elle racontait le film.

Il hocha la tête avec enthousiasme.

— C'est exactement ce que j'aime à propos d'un bon film de casse. La façon dont l'histoire vous fait penser une chose, et que tout à coup, dit-il en montrant du geste un virage en épingle, on se retrouve dans une autre direction.

— C'est ce que fait une bonne histoire, n'est-ce pas ? Nous surprendre. Nous interpeller.

Un bruit de balai qu'on passait interrompit leur conversation. Clay jeta un coup d'œil derrière lui. Un placeur maigrichon nettoyait le plancher de la salle. Il versa le contenu du ramasse-poussière dans une poubelle et partit.

— Je suppose que ça signifie qu'il faut quitter les lieux.

Clay se leva en tenant la main de Julia, et ils se faufilèrent jusque dans l'allée.

— Tout seul dans la salle de cinéma, dit-il d'un ton songeur tandis qu'ils remontaient l'allée. Les choses que nous pourrions faire.

— Tu n'arrêtes jamais, n'est-ce pas ?

— De penser à des façons de te séduire ?

Elle inclina la tête en accrochant derrière son oreille une mèche de ses aguichants cheveux roux.

— Jamais.

— Tes efforts sont très appréciés, mais sais-tu que c'est déjà fait ?

Il la prit par la taille, puis la serra pendant qu'ils quittaient le cinéma et que les lumières brillantes de l'entrée lui faisaient cligner les yeux.

— Tu n'es pas du genre de femme que je pourrais tenir pour acquise,

murmura-t-il à son oreille, parce que les paroles ne s'adressaient qu'à elle.

Elle frissonna légèrement contre lui, et il serra davantage son bras autour d'elle.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi je suis du type de femme que tu ne tiendrais pas pour acquise ?

Il lui tint la porte du cinéma, la laissant sortir d'abord sur la rue de New York tout en admirant ses jambes. C'était un samedi après-midi, mais elle portait des bas de nylon noirs et son imperméable. Des talons hauts aussi. Un jeune homme à l'allure débraillée fixa Julia en la croisant et faillit trébucher dans ses espadrilles Converse pendant qu'il étirait le cou pour la zyeuter. Ça ne dérangeait pas Clay. En fait, il était foutument fier de savoir que la femme que fixaient les autres hommes était avec lui.

— Parce que tu portes des bas de nylon pour aller au cinéma un samedi. Parce que tu ne le fais pas pour m'exciter, mais parce que tu es intrinsèquement *sexy*. Parce que tu as cette magnifique confiance en soi qui n'a rien à voir avec ce que les hommes pensent de toi. Parce que tu es restée au cinéma pour regarder le générique. Parce que tu *comprends* pourquoi les films de casse sont une foutue bonne façon de passer deux heures. Parce que même si j'adorerais passer la fin de semaine tout entière au lit, je veux aussi mieux te connaître. Parce que j'aime tout autant te parler que te caresser. C'est suffisant ?

Elle s'arrêta au milieu du trottoir, referma ses bras autour de son cou, hocha la tête en guise de réponse et l'embrassa fermement sur les lèvres. Elle goûtait le maïs soufflé du cinéma.

— Mmm, grogna-t-il pendant qu'un couple de personnes âgées les contournait.

Ils étaient à New York, s'embrassaient sur le trottoir et faisaient exactement ce que devaient faire les nouveaux amoureux pendant une fin de semaine ensemble.

— Oui, c'est assez, dit Julia en lui prenant la main, et je pense que tu es un merveilleux moyen de passer le temps, ajouta-t-elle, et Clay soupçonna que ce serait le maximum qu'elle pourrait admettre en ce qui concernait ce territoire

extrêmement dangereux des émotions.

Mais il s'en satisferait. Avec joie.

Ils recommencèrent à marcher sous une brise d'avril qui sentait fortement la pluie, au moment où ils approchèrent de Christopher Street. Elle agita brièvement le manteau de Julia, accordant à Clay une vision parfaite de ses longues jambes et un bref coup d'œil sur sa petite culotte quand sa jupe s'était remontée aussi.

— Pour cette raison-là aussi, fit-il.

— J'ai organisé ce coup de vent. Je l'ai commandé pour qu'il arrive à cet instant, dit-elle.

Il éclata de rire puis indiqua d'un geste un restaurant de sushi au coin.

— Tu as faim ?

Elle regarda sa montre.

— Il est seize heures.

— Je sais, mais nous avons sauté le lunch quand j'avais plutôt besoin de *te* manger, et je me suis dit qu'une fois retournés chez moi, tu allais certainement être ligotée.

— Vois-tu, il y a ce problème, dit-elle en levant les mains comme pour se faire menotter. Tu m'as promis de me ligoter, Clay, et mes poignets sont toujours douloureusement vides.

Il lui administra une claque sur les fesses.

— Prends un repas, femme, avant que je te ligote des pieds à la tête.

...

Clay était déjà allé à ce restaurant quelques fois, y compris avec son ex, Sabrina. Elle avait demandé au chef si elle pouvait lécher le poisson. Elle n'était pas ivre ; Sabrina n'avait jamais été une buveuse. Elle était trop en amour avec d'autres substances, de petites pilules prescrites par des médecins. « De petites chéries pour mes maux de tête », disait-elle quand une migraine s'abattait sur elle. Mais par la suite, les migraines, si elle les avait vraiment, étaient devenues tellement effroyables qu'elle avait de plus en plus besoin de

ces pilules.

Elle en avait constamment besoin. Dans ses narines. À toutes les deux ou trois heures.

Mais le pire, c'était la façon dont elle mentait. Les moments qu'elle niait. Sa manière de dissimuler ce qu'elle prévoyait faire.

C'était là le problème et c'était aussi la raison pour laquelle Clay ne voulait vivre aucun drame avec Julia. Il savait qu'il n'y avait aucune certitude en matière de relations amoureuses, et les gens avaient certainement du talent quand il s'agissait de faire et de rompre des promesses. Malgré cela, il tenait à cette femme, et il voulait passer davantage de temps avec elle, de même qu'il voulait être clair à propos du passé pour qu'ils puissent davantage profiter du présent.

Après qu'ils aient mangé et quitté le restaurant, il s'éclaircit la gorge :

— Alors, quelle est ton histoire, Julia ? As-tu de sombres secrets que je devrais savoir ?

Elle commença à tousser.

— Ça va ?

Elle inclina la tête, mais continua à toussoter pendant qu'ils dépassaient une galerie d'art.

— Juste un chatouillement dans la gorge, répondit-elle en s'étouffant.

— Laisse-moi retourner au restaurant te chercher un verre d'eau.

Elle leva une main pour signifier son refus et toussa de nouveau.

— Je vais bien, mais quelle sorte de question est-ce là ?

— Une question honnête. J'essaie seulement de mieux te connaître, dit-il sur un ton direct.

Puis, la pluie se mit brusquement à tomber. Les nuages faisaient s'abattre sur eux de lourdes gouttelettes d'eau qui les bombardaient.

— Merde, c'est toute une pluie, dit Julia avant d'agripper le col de son manteau comme s'il pouvait la protéger de la pluie.

Quelques pas plus loin, un homme héla un taxi et s'y précipita pour se réfugier à l'intérieur. Au coin de la rue, une famille s'engouffra dans un café, et une voiture s'arrêta à un feu rouge dans un crissement de pneus.

— Nous ne sommes qu'à trois pâtés de maisons, mais voudrais-tu aller au café ?

— Non. Je veux aller chez toi.

Ils accélérèrent le pas, les talons hauts de Julia martelant bruyamment le trottoir trempé.

— Ça va, avec ces souliers ?

— Tout à fait, répondit-elle.

— Il y a une petite boutique de souvenirs au coin. Laisse-moi aller te chercher un parapluie.

Elle lui saisit le bras, l'enveloppa de sa main et poussa Clay contre le mur de brique d'un magasin de chaussures.

— Ne va pas croire pendant une seule seconde que je ne peux pas composer avec quelques gouttes de pluie, monsieur. Je ne suis pas une quelconque fleur fragile.

Il leva les mains comme pour se rendre.

— Je n'ai jamais dit que tu l'étais.

— J'aime la pluie. J'ai toujours voulu embrasser sous la pluie, dit-elle en agrippant le col de sa chemise. Maintenant, donne-moi un de ces fabuleux baisers new-yorkais sous la pluie qui font mourir d'envie toutes les filles.

— Avec plaisir, dit-il.

Il prit ses joues entre ses mains, soutint son regard, puis s'élança pour un baiser, frôlant légèrement ses lèvres contre celles de Julia, l'embrassant lentement sous la pluie, faisant surgir de sa bouche de petits soupirs et murmures décadents. Le ciel se transforma en un boyau de pompier, et la pluie devint un foutu torrent. Julia mit rapidement fin au baiser et indiqua du doigt ses cheveux maintenant plaqués contre sa tête.

— OK, c'est le temps de courir, parce que c'était romantique pendant à peu près dix secondes, et maintenant, je me sens comme un rat noyé.

Il éclata de rire.

— Bizarrement, tu es quand même incroyablement sexy, dit-il en lui prenant la main.

Ils marchèrent rapidement en faisant de leur mieux pour éviter les passants et

les éclabousses des autos. Il garda son bras autour d'elle tout au long, et après le premier pâté de maisons, ils étaient tous deux complètement trempés, mais elle ne pouvait nier qu'elle aimait être mouillée avec lui, même de cette façon.

— Mon manteau est devenu inutile, cria-t-elle pour surmonter le bruit de l'averse.

Les jeans de Clay collaient à ses jambes, et les bas de Julia paraissaient détrempés. Ils arrivèrent bientôt à son immeuble et coururent à l'intérieur. Il prit une profonde respiration quand le monde redevint sec grâce à quatre murs et un toit.

— Le ciel était vraiment en colère, dit-il pendant qu'ils entraient dans l'ascenseur.

— Et il n'y a rien de romantique à se faire prendre par la pluie.

Il rit.

— Finalement, ce n'est qu'un mensonge véhiculé par les films.

Il la regarda des pieds à la tête, ses cheveux en désordre plaqués contre son cou et ses joues. Son mascara avait commencé à couler, et une goutte de pluie glissa le long de sa joue.

— Je sais ce dont nous avons besoin, fit-il.

CHAPITRE 8

Le chandelier baignait la pièce dans sa douce lueur. Un album d'Angelo jouait faiblement sur un iPod dans la chambre à coucher, mais ici, dans la spacieuse salle de bain avec ses tuiles couleur crème et son bain de marbre, le monde avait retrouvé sa chaleur, et la température de l'eau était parfaite.

Très chaude.

Julia se tenait adossée à lui, son corps mince parfaitement aligné avec le sien, l'eau s'agitant près de ses seins. Il était sûr qu'il pourrait les fixer pendant un bon moment sans jamais vouloir en détourner les yeux. Ils étaient magnifiques, épanouis et ronds, avec leurs mamelons roses qu'il ne pouvait se retenir de toucher. Il prit un sein dans chaque main et se mit à les palper.

— Hmm. Où en étions-nous ? C'était quelque chose à propos des sombres secrets et des squelettes dans le placard.

Elle laissa reposer sa tête contre lui, ses cheveux étalés dans l'eau comme ceux d'une sirène.

— Oui. Je crois que tu allais me parler des tiens, dit-elle.

— Ah, tellement de squelettes, dit-il en faisant glisser son index sur la peau douce de son ventre.

Elle soupira de plaisir et se blottit davantage contre lui.

— J'ai déjà été un homme d'affaires malhonnête et j'ai exécuté une combine à la Ponzi comme Bernie Madoff, dit-il d'un air impassible.

Elle se tourna pour le regarder.

— Vraiment ?

Il l'avait dit d'une manière si nonchalante qu'il lui avait fallu un moment pour se rendre compte qu'il la taquinait.

— Non. Mais la vérité, c'est que j'ai dirigé un réseau de *call-girls* de luxe, en parallèle avec ma pratique du droit, dit-il sur le ton délibéré d'une confession.

— Tais-toi.

Elle éclata de rire en se laissant glisser un peu plus dans l'eau.

— Tu m’as percé à jour. Je n’ai jamais fait ça. Un de mes amis l’a fait, mais il en est sorti récemment. Réhabilité.

— Bien. Je suis heureuse d’entendre ça.

— C’est lui qui organise les parties de poker dont je t’ai parlé. C’est aussi le gars sur qui je peux compter quand il m’arrive de devoir trouver des renseignements sur quelqu’un dont je me méfie.

— Comme un enquêteur ?

— En quelque sorte. Il sait simplement un tas de choses. Il peut trouver comme ça n’importe quoi sur n’importe qui, dit-il en claquant des doigts.

Il s’écarta du sujet de son ami.

— Mais ce ne sont pas mes squelettes.

— Quels sont-ils, alors ?

Il prit un pain de savon sur le côté du bain, se savonna les mains et commença à lui laver les jambes, appréciant la sensation de son sublime corps sous ses paumes.

— En fait, je ne pense pas avoir trop de squelettes. Tu connais déjà ma famille. Je suis avocat depuis dix ans ; je travaille dur pour mes clients, j’aime le monde du divertissement et je déteste les mensonges, dit-il, et elle se raidit immédiatement.

Il se demanda brièvement pourquoi elle avait réagi ainsi, mais se rassura en se disant que personne n’aimait les mensonges. Elle les détestait probablement autant que lui. Il poursuivit en passant de ses chevilles à ses cuisses, puis il s’arrêta, parce que ce qu’il avait à dire était important.

— Ils nuisent aux accords que je signe. Il n’est pas nécessaire de mentir. Tu es d’accord ?

— Bien sûr, répondit-elle rapidement.

— Je n’aime pas être coincé dans un jeu ou une tricherie. Je suis déjà passé par là et je n’y reviendrai pas, dit-il d’un ton ferme en se servant de sa voix de négociateur pendant que défilaient dans son esprit des souvenirs de son ex.

C’était pour cette raison qu’il se sentait ainsi et voulait que Julia sache qu’il ne voulait pas et ne tolérerait pas d’autres mensonges.

— J’ai fréquenté une femme du nom de Sabrina pendant quelques années. Je

pensais bien la connaître, mais sa vie tout entière était un mensonge.

— Comment ça ?

— Elle était accro aux analgésiques et elle l’a nié pendant très longtemps. Elle a commencé à en prendre contre les maux de tête, puis elle s’est mise à en avaler de plus en plus. Et elle est devenue tellement absorbée par cette habitude que ses pilules dictaient sa vie. Elle s’absentait du travail, rédigeait de fausses ordonnances, et elle a commencé à passer d’un médecin à l’autre, puis à vendre ses biens pour se payer davantage de pilules : ses bijoux, son iPhone, ses bourses Coach... elle a vendu tout ce qui avait de la valeur pour en acheter davantage, dit-il.

Il s’arrêta pour rincer doucement le savon sur les jambes de Julia.

— J’ai essayé de l’aider ; je l’ai amenée dans un centre de désintoxication.

— Comment a-t-elle réagi à ça ?

Clay secoua lourdement les épaules tandis que l’échec de ces jours avec Sabrina remontait à la surface. Il y avait un bon moment qu’il avait rompu avec elle pour de bon et il n’avait certainement plus de sentiments résiduels ou d’amour subsistant encore à son égard. Pourtant, les souvenirs le hantaient encore parfois, parce que la dernière année avec elle avait été difficile. Ses appels téléphoniques furtifs, les textos de fin de soirée à des revendeurs et des médecins obséquieux qui avaient commencé à l’approvisionner, et la glissade dans tous ces mensonges. Il se souvenait encore du choc qu’il avait éprouvé quand il s’était réveillé au milieu de la nuit et l’avait trouvée en train de fouiller dans son portefeuille et d’empocher de l’argent pour acheter davantage de pilules.

Ce n’était même pas à propos de l’argent qu’elle avait pris. Il se fichait de l’argent. C’étaient les mensonges et les secrets, et comment ils l’avaient lentement rongé. La dernière année qu’il avait passée avec elle avait représenté les douze mois les plus difficiles pour son cabinet. La seule année où ses revenus avaient baissé par rapport à l’année précédente. *Radicalement*. Il n’arrivait pas à se concentrer sur son travail, ni sur ses clients. La façon dont elle s’était jouée de lui avait failli lui coûter l’entreprise qu’il avait travaillé si ardemment à construire. Flynn, le réalisateur de films d’action, avait déniché

un gros client pour eux, et en l'espace de ces quelques derniers mois avec Sabrina, Clay avait perdu ce client pour eux.

S'il avait été un joueur de baseball, on ne l'aurait pas simplement renvoyé sur le banc. Il aurait été ramené dans les ligues mineures pour la façon dont il avait gâché cette négociation.

— En surface, elle était prête à agir. Elle a fait une confession complète. A dit qu'elle avait un problème et qu'elle avait besoin d'aide. Mais elle rechutait chaque fois et recommençait à en chercher davantage, dit-il, et même s'il avait énormément souffert à l'époque, ça ne lui faisait plus aucun mal.

Elle faisait partie du passé, et il avait tiré des leçons de toute cette expérience. Il n'allait pas refaire les mêmes erreurs.

Julia posa doucement la main sur son bras, la laissant reposer contre les lignes claires de son tatouage.

— Je suis désolée, Clay. C'est moche.

— Ouais, ça l'est, dit-il. C'est difficile quand quelqu'un pour qui on a de l'affection ne change pas et n'essaie même pas. Je n'arrêtais pas de l'aider, et elle n'arrêtait pas de promettre d'aller chercher de l'aide, dit-il en dessinant un cercle dans l'air avec son index, mais ça n'est jamais arrivé. Et alors, on continue sa vie.

— En effet. Et te voilà ici, dit-elle en se retournant pour déposer un tendre baiser sur sa poitrine. Puis sur son épaule. Puis sur sa mâchoire.

— Me voilà.

— Je suis heureuse que tu sois ici avec moi, murmura-t-elle, et c'était tellement peu dans sa nature de se laisser aller ainsi, mais il adorait quand elle le faisait dans des moments comme celui-ci. J'adore cette fin de semaine.

Et il était là, à tomber amoureux plus vite qu'il s'y était attendu.

CHAPITRE 9

C'est pour ça qu'il détestait les mensonges. C'était logique. Tout à fait logique. Et, bon sang, elle ne devait pas s'inquiéter, parce qu'elle n'avait pas de problème de drogue comme en avait eu son ex. Elle en était même loin. Elle avait un problème d'argent, et ce n'était pas sa faute. Mais elle avait aussi un problème avec la vérité, parce qu'elle ne pouvait parler à quiconque de ces dollars qu'elle devait à Charlie. Elle ne pouvait certainement pas en parler à Clay. Il se débrouillait bien tout seul, et elle ne voulait pas que Charlie plante ses griffes dans son nouvel amoureux.

« Nouvel amoureux ? »

Merde alors ! Ce n'était qu'une fin de semaine. Un moment, rien de plus, et elle ne pouvait certainement pas songer à lui comme étant son amoureux, peu importait à quel point elle appréciait chaque seconde des journées passées avec lui, de la façon dont il la caressait à celle qu'il avait d'affoler son cœur.

Comme si ce cœur pouvait s'ouvrir à nouveau.

Comme si elle pouvait l'y laisser entrer sans se faire brûler, parce qu'il y avait quelque chose à propos de lui qui s'accordait simplement avec elle. Peut-être était-ce sa façon de la tenir contre lui, ou encore la façon dont elle se sentait quand elle était avec lui.

Libre.

C'était une sensation qu'elle désirait depuis longtemps, et elle l'excitait en même temps qu'elle l'effrayait.

Julia chassa sa nervosité par un baiser. Elle posa ses lèvres sur la mâchoire de Clay, puis enfouit ses doigts dans ses cheveux mouillés, et le contact détourna temporairement ses pensées de ce qu'elle savait qui allait venir. Le moment où elle devrait lui dire quelque chose à propos de son passé.

— Qu'en est-il de toi ? demanda-t-il, et ça y était.

C'était son tour de partager.

— Tu veux connaître mes squelettes ? dit-elle en faisant glisser une main le

long de sa poitrine, dessinant une ligne sur son corps fabuleusement ferme dans un effort pour le déconcentrer.

Sa respiration s'accéléra, et son membre s'éleva dans l'eau, mais il lui prit la main avant qu'elle ne l'atteigne.

— Ne me distrais pas. Nous sommes en train de parler, dit-il d'un ton enjoué mais ferme.

Elle fit semblant de bouder.

— Mais, il y a d'autres choses plus amusantes que de parler.

— Nous allons y venir, ma belle. Je te promets que j'ai prévu plein d'autres choses pour toi.

— Mais je dois d'abord avouer avoir déjà fait partie d'une colonie de nudistes ?

— Ouais, fit-il avec un sourire pendant qu'il la faisait tourner pour qu'elle s'étende contre son corps, dos à lui, sa queue rigide contre le dos de Julia.

— Et le temps que j'ai passé dans un réseau de *call-girls* de luxe avec ton ami avocat ?

— Ah, ça aussi.

— D'accord, dit-elle, pour en finir au plus tôt. J'ai un ex du nom de Donovan. Nous nous sommes fréquentés de temps en temps pendant quelques années. Il était beau et il avait une grosse...

— Hé, un instant.

— Eh bien, pas comme toi, dit-elle en agitant ses fesses contre ce qui mettait en évidence à quel point Clay Nichols était bien équipé.

Tellement bien. Si incroyablement doté en matière de longueur et de largeur. Elle remercia sa bonne étoile pour ça.

— Ce n'est pas comme si ça me préoccupait. C'est simplement que je ne veux rien entendre concernant les prouesses d'un autre.

— Est-ce que j'ai dit qu'il faisait des prouesses ?

— Julia, dit-il avec un soupir. Est-ce que quelqu'un t'a déjà dit que tu étais évasive ?

— D'accord. Que penses-tu de ça comme franc-parler ? Donovan et sa queue font partie du passé, mais il y a eu cet autre gars, Dillon. C'était un

photographe et il travaillait de temps en temps pour des agents immobiliers en s'assurant que les pièces des maisons paraissaient superbes et immenses sur toutes les photos et il signait aussi des contrats avec certaines compagnies en ville pour illustrer des produits, dit-elle sans ajouter le type de produits qu'il photographiait — comme les limousines de Charlie.

Elle n'ajouta pas non plus que, même si Charlie possédait vraiment une flotte de limousines qu'il louait, cette entreprise ne représentait pratiquement que sa seule activité légale. Ses autres activités relevaient plutôt du domaine du racket, soupçonnait-elle, et elle avait l'intuition que Charlie's Limos s'adonnait aussi au blanchiment d'argent. En tout cas, c'est ce que Dillon lui avait dit. Quand il s'agissait de Charlie, elle avait décidé de ne pas poser de questions. Elle ne voulait pas connaître ses transactions d'affaires ; elle en savait déjà trop, d'après ce que Dillon lui en avait dit. Tout cela avait paru inoffensif à l'époque, quand il revenait à la maison avec un paquet de billets verts après avoir photographié une nouvelle limousine allongée.

— Il m'a encore payé en argent comptant. Je pense que Charlie est allergique aux chèques, disait-il.

— Quelle terrible affliction.

— Ils lui donnent de l'urticaire.

— C'est ce que lui font aussi probablement les reçus, blagua-t-elle.

Elle était loin de se douter que Dillon était vraiment tombé sur quelque chose. Il frayait avec le plus dangereux type de client.

— En tout cas, nous avons été ensemble pendant un moment, dit-elle à Clay en chassant loin dans son esprit les pensées sur ses ex. Mais la situation s'est dégradée peu à peu au cours des derniers mois. Et, franchement, je ne sais même plus où il se trouve.

— Vraiment ?

— Ouais, vraiment. Ça s'est terminé, et il n'est même plus à San Francisco, dit-elle.

Et c'était vrai. Dillon était parti. Elle n'avait aucune idée où il était allé, mais elle avait des soupçons. Aux Îles Cayman. Peut-être au Mexique. Introuvable. À boire des piña coladas sur la plage en se disant que c'était elle qui avait fait les

frais de la plaisanterie. C'était là l'autre raison pour laquelle elle gardait ses secrets. Elle avait honte, si terriblement honte de la façon dont Dillon l'avait bernée. Elle avait été arnaquée et elle ne voulait pas que quiconque sache qu'on l'avait roulée dans la farine.

— Pourquoi ça s'est terminé ?

— Je te l'ai dit. Nous nous sommes éloignés l'un de l'autre. N'est-ce pas de cette façon que ça se termine d'habitude ?

— D'habitude.

— Mais, Clay ?

— Oui ?

— Je ne veux plus parler de nos ex. Nous avons fait ça, et me voilà maintenant dans ce bain avec toi ; les chandelles sont allumées, et la musique joue ; tu es dur, parce que tu l'es toujours ; et je pense que ce serait un bon moment pour arrêter de parler et commencer à faire d'autres choses.

Elle se leva, prit une serviette et se sécha. Une minute plus tard, elle était dans sa penderie et choisissait pour lui une chemise blanche et une cravate bleu de cobalt.

CHAPITRE 10

« La cravate chanceuse. »

Nouée lâchement autour du cou de Julia, sa cravate d'homme important pendait de manière attrayante entre ses seins, descendait jusqu'à son somptueux nombril, puis, comme une flèche, pointait vers le trésor enfoui sous sa petite culotte de dentelle noire.

Elle portait une de ses chemises, fraîchement lavée et déboutonnée, ainsi qu'une paire de bas noirs et des talons hauts.

La tenue. La plus provocante. Du monde.

— Asseyez-vous, monsieur, lui dit-elle en montrant du doigt une chaise grise dans le coin de sa chambre à coucher.

Elle servait habituellement à recevoir sa cravate ou sa chemise qu'il y lançait à la fin de la journée. Maintenant, il y était assis, appuyé contre le dossier, se préparant au spectacle. Il ne portait qu'une serviette blanche autour de la taille, et ses cheveux étaient trempés après le bain.

Elle se pencha vers l'avant et appuya sur « jouer » sur son téléphone en lui accordant un délicieux point de vue sur ses seins. *Candyman* de Christina Aguilera emplit la pièce, le rythme saccadé alourdissant l'atmosphère déjà enivrante. Les lumières étaient tamisées, sauf celle sur la table de nuit. Il ne l'éteignait pas. Il voulait regarder. Il voulait tout voir.

Alors que les premières notes se faisaient entendre, elle marcha jusqu'à lui en se pavanant et fit glisser ses ongles le long de son cou.

— Bienvenue au Club des filles cravatées, dit-elle en ronronnant.

— Mon genre de club préféré.

Elle fit courir sa main le long de son bras, et il éprouva une sorte de courant électrique.

— J'ai l'impression que vous aimerez nos services.

— Est-ce que ce club autorise le toucher, m'dame ? Je ne veux pas enfreindre les règles.

— Seulement avec certains clients, répondit-elle, puis elle pivota sur elle-même et marcha dans l'autre direction en lui présentant une vue fantastique de son cul dans son *string*.

Que ne ferait-il pas pour déchirer ce *string* avec ses dents en ce moment. Il la pencherait vers l'avant, s'agenouillerait et tirerait jusqu'à ce qu'il le déchire en révélant sa belle chatte humide.

Son imagination était déjà survoltée. Elle se tourna, se pencha et secoua sa magnifique chevelure. Ses mèches rousses et trempées tombèrent en cascades le long de ses jambes. Quand elle rejeta brusquement la tête vers l'arrière, elle ondula des hanches.

De manière provocatrice.

Tellement provocatrice que sa queue érigea la serviette en une véritable tente.

Elle fixa son érection, et un petit sourire pervers se dessina sur ses lèvres.

— Je vois que notre club vous plaît.

— Il me plaît tellement, dit-il.

— Voyons voir si nous pouvons vous aider à l'apprécier encore davantage, dit-elle en pressant ses mains sur son ventre puis en les faisant glisser sur son estomac.

Elle commença à jouer avec les boutons de sa chemise, montrant un sein, puis le cachant sous le tissu, puis révélant l'autre. Elle referma brusquement la chemise, feignant l'innocence tandis qu'elle se retournait, ses mains sur ses genoux maintenant, agitant pour lui ce magnifique cul pendant que le refrain de la chanson se faisait plus bruyant.

Un grognement monta dans la poitrine de Clay, et sa queue palpita. Il mourait d'envie de la prendre, de la toucher, d'être en elle. Il était un câble à haute tension. Mais il attendit patiemment, les mains sur ses genoux et lui laissa jouer son rôle tandis qu'elle retournait vers lui, ses talons cliquetant contre le plancher de bois franc.

Quand elle l'atteignit, elle posa ses mains sur les jambes de Clay et agita lentement ses hanches tout en dansant.

— Le personnel du club dit que vous avez demandé une danse-contact.

— J'ai fait ça ?

Elle fit glisser une main le long de sa cuisse, l'aguichant en se rapprochant de son membre.

— En vouliez-vous une ?

— Oui, quand vous enlèverez cette chemise.

Elle haussa un sourcil et ouvrit un côté de sa chemise, puis pressa son sein droit contre la poitrine de Clay.

— Est-ce que je peux faire ça, alors ?

— Oui, grogna-t-il, son corps complètement rigide parce qu'il refusait de bouger, de céder au désir de la toucher partout et d'être touché.

Elle ouvrit l'autre côté maintenant, lui révélant sa poitrine.

— Et ça ?

Elle se rapprocha, comme si elle était un chat dressant le dos pendant qu'elle frottait ses seins contre lui. Il inhala vivement par le nez. Ses doigts s'agitèrent du désir de saisir ses hanches et de la rabattre sur son érection douloureusement rigide, mais il garda ses doigts écartés sur ses jambes pendant qu'elle retirait une manche, puis l'autre, et laissait tomber la chemise blanche sur le plancher. Elle se retourna, vêtue seulement de son *string*, de ses bas, de ses talons hauts et de la cravate de Clay. Elle se laissa descendre sur ses cuisses toujours recouvertes de la serviette.

— Oh mon Dieu, apparemment, vous aimez la danse-contact, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-il d'une voix tendue, ses mains impatientes de la tenir.

Elle tournoya de haut en bas en l'aguichant pendant qu'elle approchait son cul délicieux dangereusement près de son érection, mais pas suffisamment. Elle se baissa encore et une fois, juste une, se frôla contre lui. Il laissa échapper un dur soupir. Il pouvait sentir la chaleur de Julia à travers sa serviette.

— Vous êtes trempée, dit-il.

Elle se retourna et posa un pied sur le bras de la chaise, l'autre fermement planté sur le sol tandis qu'elle balançait ses hanches vers lui.

— Non, monsieur. Je suis inondée. Je pensais que nous avions déjà précisé ça.

— Laissez-moi découvrir à quel point vous l'êtes.

— Seulement si je peux découvrir à quel point vous êtes dur, dit-elle en ponctuant sa réplique d'un balancement de hanches près de son visage.

Il pouvait sentir son excitation, l'odeur délicieuse de sa chatte si près de lui. Il voulait l'inhaler, se tremper dans ses fluides. Incapable de se retenir, il leva une main et glissa un doigt dans l'élastique de sa culotte en étirant contre elle le minuscule pan de coton.

— Oh, dit-elle d'un air espiègle en regardant sa main, la culotte vous dérange-t-elle ?

— Oui, elle m'obstrue la vue. Je veux voir votre chatte maintenant, dit-il, puis il glissa la culotte le long de ses jambes.

Sa respiration se fit irrégulière pendant qu'il la voyait se dénuder, le mince fil de son désir soyeux brillant de ses lèvres à sa culotte comme une piste d'indices alors qu'il retirait le bout de tissu. Il n'en pouvait plus. Il avait besoin de la goûter, de noyer sa bouche dans son odeur, de sentir son sexe trempé sur tout son visage.

Mais plus encore, il voulait que ses cris passionnés lui remplissent les oreilles. Il voulait voir un désir sans borne traverser son corps. Il voulait contrôler son plaisir. Au moment où elle commença à ouvrir sa serviette, il lui saisit la main pour l'arrêter.

— Non.

— Je ne peux pas vous toucher ?

— Pas encore. Va sur le lit, dit-il en lui faisant savoir qu'il prenait les rênes maintenant.

— La danse est finie ?

— La danse est foutument finie, et je vais te montrer ce que tu m'as fait, dit-il.

Il se leva et retira brusquement la serviette en lui laissant voir à quel point il la désirait. Les yeux de Julia s'assombrirent de désir en regardant sa queue. Sa réaction le fit bander davantage.

— Tu me punis pour t'avoir excité ?

Il secoua la tête.

— Non. Je te récompense pour m’avoir excité, mais nous allons le faire à ma façon. Tu m’as foutument excité, maintenant je veux te voir au supplice. Grimpe sur mon lit et mets-toi à quatre pattes.

Elle brandit ses poignets et lui adressa un clin d’œil coquin.

— J’étais impatiente que ça arrive.

— Vas-y. Et garde tes souliers et tes bas.

Elle se dandina jusqu’au lit. Il la suivit et l’observa pendant qu’elle grimpait et se mettait à quatre pattes au milieu de l’édredon blanc sur son grand lit. Sa cravate pendait de son cou sur les couvertures. Il la rejoignit sur le lit, se pencha sur elle et tendit les mains autour de son cou.

— Je vais détacher ça maintenant et l’utiliser pour autre chose, dit-il en dénouant rapidement la cravate.

Elle tomba dans ses mains pendant que Julia agitait ses fesses contre lui. Il lui assena une bonne claque sur les fesses.

— Est-ce que je t’ai dit d’agiter ton cul contre moi ?

— Non.

— Veux-tu une autre claque ?

— Peut-être, dit-elle de cette voix aguichante en se frottant de nouveau contre lui.

Elle se trouva récompensée par une autre claque, qui lui fit émettre un long gémississement pendant qu’elle arquait le dos.

— Je vais vérifier à quel point tu aimes ça, dit-il en plongeant sa main entre les jambes de Julia pour s’en assurer.

Ah oui, il en avait la preuve, alors il la claqua de nouveau, et elle retint son souffle.

Puis, il rapprocha brusquement ses mains l’une contre l’autre, et elle tomba sur ses coudes. Il enroula sa cravate autour de ses poignets, une fois, deux fois, puis la passa entre eux pour resserrer le lien. Il termina le tout par un nœud solide, puis en attacha l’extrémité à la tête de lit. Il attrapa un oreiller et le glissa sous son visage.

— C’est pour atténuer tes cris, si tu en as besoin.

— En supposant que tu me fasses crier, dit-elle.

— Je vais te faire crier, Julia. Je vais m’assurer que les voisins sachent à quel point tu vas aimer ça.

Il recula pour regarder son œuvre. Elle était sur les genoux et les coudes, ses mains attachées avec la cravate bleu de cobalt aux lattes de la tête de lit, son superbe corps tendu.

— Mmm, murmura-t-il en se caressant le menton. Foutument parfait.

— Et maintenant quoi ?

— Maintenant, je vais te mettre au supplice, ma belle, dit-il.

Puis, il fit courir ses mains de ses épaules jusqu’à son dos désirable et ses fesses. Il plaça ses pouces à cet endroit préféré où ses jambes rencontraient son cul, et il écarta ses fesses.

— Tu as le cul le plus parfait que j’ai jamais vu. Les choses que je pourrais faire avec ce cul, fit-il d’un ton songeur.

— Quelles sortes de choses ?

— Oh, tu vas voir, dit-il en la titillant avec ses pouces qu’il frottait doucement entre ses jambes. Ça t’a excitée de danser pour moi ? Ne sois pas insolente avec moi, sinon je vais retirer mes mains, dit-il en faisant glisser légèrement un doigt sur sa chatte.

— Oui, murmura-t-elle.

— Pouvais-tu sentir ton *string* se mouiller à chaque mouvement que tu faisais pour moi ?

Il frota légèrement son doigt contre le clitoris enflé de Julia, et elle gémit en relevant ses fesses. Une invitation. Une magnifique invitation alors qu’elle lui montrait avec son corps, avec ses mouvements, à quel point elle voulait ça.

— Oui. Je pouvais me sentir complètement excitée, Clay.

— Dis-moi ce que ça te faisait.

— J’avais l’impression que mon entrejambes était en feu. J’étais impatiente et j’inondais pratiquement ma culotte, dit-elle, et ses paroles le firent grogner tandis qu’il appuyait ses pouces contre sa chair tendre.

— Ça m’a fait tellement bander de te voir te pavaner dans ma maison en portant ma chemise et ma cravate et en m’aguichant terriblement, lui dit-il. Tu veux voir à quel point ?

— Oui, s’il te plaît.

Il lâcha ses fesses puis frotta son gland contre elle, s’imprégnant de sa délicieuse humidité. Un grognement sourd s’éleva de sa poitrine en la sentant si humide, si prête.

Elle gémit quand il s’écarta.

— Mais je ne vais pas te l’accorder tout de suite.

Il agrippa ses fesses, écartant ses jambes encore davantage, se donnant un point de vue parfait sur sa chatte luisante qui était si foutument tentante qu’il ne put résister à y enfouir son visage.

À la seconde où il la toucha, elle grogna son nom en une sorte de supplication pour qu’il se serve de sa langue. Mais il ne prévoyait pas lui donner sa langue tout de suite, alors il l’agita une fois contre son clitoris, puis s’arrêta.

— Ça, c’est pour m’avoir titillé, dit-il d’un ton brusque.

— *Clay*, gémit-elle.

— Qu’est-ce que tu veux, ma belle ? Dis-moi ce que tu veux.

— Je veux davantage.

— Non, tu veux te faire baiser. Je peux le voir en fixant cette magnifique chatte, dit-il en ramenant sa main entre ses jambes. Tu mouilles complètement ma main.

— Parce que je te veux, dit-elle, et il pouvait entendre le désir dans sa voix se transformer en un genre de désespoir.

— Ce serait cruel de ma part de refuser ça à ta chatte en ce moment, dit-il, puis il plongea un doigt en elle, et immédiatement, elle hurla.

Il agita son doigt d’avant en arrière et passa son autre main devant elle pour serrer un de ses seins. Il était penché sur elle, la baisant durement avec un doigt et palpant ses seins pendant qu’elle ne pouvait rien faire d’autre que se balancer contre sa main.

Elle se tendit autour de son doigt.

— Tu as dit que tu en voulais plus ? demanda-t-il.

— Bon Dieu, oui.

Il enfouit deux doigts en elle et la sentit se raidir pendant que sa chatte

l'inondait tellement elle était excitée.

— Maintenant, baise ma main, Julia. Baise ma main comme tu baises tes propres doigts quand tu te masturbes.

— Tu crois que je me masturbe en pensant à toi ?

— Je sais que tu le fais, ma belle. Je sais que tu le fais. Maintenant, montre-moi comment, sinon j'arrête, dit-il en cessant de bouger en elle pour lui donner la possibilité de sentir ce que c'était que de vouloir être baisée à tout prix.

En quelques secondes, elle se mit à se balancer contre ses doigts.

— C'est comme ça, dit-elle, le souffle court, pendant qu'elle se balançait d'avant en arrière contre sa main et se projetait de haut en bas sur ses deux doigts. C'est comme ça que je me baisais avec mes doigts en pensant à toi, cette semaine.

— J'aime ça quand tu me dis la vérité. Parce que quand tu le fais, je peux te récompenser de la façon que j'aime. Maintenant, continue de baiser ma main, et je veux te sentir venir sur moi, dit-il en frottant son pouce contre sa chatte et son clitoris palpitant tandis qu'elle le chevauchait, et bientôt, il la sentit se tendre autour de ses doigts.

Elle recula brusquement en poussant, puis hurla son nom, son corps tout entier se tordant contre la main de Clay. Ses cris se répercutèrent dans la maison, et bientôt, mais pas trop tôt, elle ralentit. C'est à ce moment qu'il mordilla ses fesses, et le son que Julia émit ensuite en était un de surprise.

...

Elle retint son souffle.

Elle était dans un autre univers maintenant, dans un monde de béatitude tel qu'elle n'en avait jamais connu. À peine consciente de ce qu'il lui faisait. Intoxiquée par son contact, tout son corps lui paraissait dépourvu d'ossature et beau tout à la fois. Et il n'en avait pas terminé avec elle. Pas le moindre. Les mains de Clay glissaient le long de son dos, tellement fermes et puissantes pendant qu'il la cartographiait avec ses doigts, en même temps qu'il embrassait

les contours de son derrière.

Son cul était relevé, et il pouvait en jouer à sa guise. Elle n'avait aucune idée jusqu'où il prévoyait aller ou si elle le laisserait faire. Probablement pas *aussi* loin, mais elle ne pouvait nier la façon dont elle se sentait fondre alors qu'il faisait glisser sa langue le long de son cul, sur ses fesses, puis qu'il plongeait entre ses jambes en enfonçant sa langue dans sa chatte en feu.

Elle pouvait à peine former des mots maintenant. Pouvait à peine parler après cet orgasme. Tout ce qu'elle pouvait dire, c'était son nom.

— J'ai compris, fit-il doucement. Je vais m'occuper de toi.

— Je sais, murmura-t-elle en se sentant totalement intoxiquée.

Il recommença à l'embrasser, en débutant cette fois à l'arrière de ses genoux pour pouvoir la lécher en remontant jusqu'à ses cuisses.

— Oh mon Dieu, gémit-elle, parce que sa langue avait quelque chose de magique.

Il revint derrière elle en agitant sa langue sur sa chair, puis il l'embrassa entre les jambes. Elle ne savait trop si sa chatte pouvait composer avec ça en ce moment, être parcourue par sa langue fougueuse, mais elle était désireuse de voir. Toutefois, ce n'était peut-être pas dans cette direction qu'il allait.

Parce que... oh...

Était-ce sa langue là ? Était-ce censé être aussi bon ? Son corps répondit pour elle, et elle se balança de nouveau contre lui. Un long gémissement de désir s'échappa de sa gorge quand il agita sa langue contre son cul, écartant davantage ses fesses avec ses pouces. Elle se sentait si vulnérable, tellement ouverte à lui en ce moment, et même si une partie d'elle avait envie de lui balancer une remarque sarcastique, elle était sans voix pendant qu'il la léchait, étonnée de constater à quel point elle adorait que sa langue se trouve à cet endroit. Seulement lui, seulement cet homme pouvait s'en tirer en faisant ça. Il pressa tendrement ses pouces contre ses fesses en frottant doucement un doigt le long de sa chatte tout en léchant son cul.

De multiples sensations l'envahirent, le plaisir pulsant à travers son corps pendant qu'il la caressait de nouvelles façons, lui montrant quel amant magistral il était et comment il se réjouissait de lui donner du plaisir. Parce que

c'était ce qu'il faisait. Oh, vraiment. Des langues de feu se dispersèrent en elle, enflammant sa peau, tandis qu'il agitait sa langue contre son derrière avec de petits coups rapides et durs.

Bientôt, elle sentit son ventre se tendre, son sexe se serrer, et elle cria son nom quand un autre orgasme la traversa, provoquant des vagues de plaisir jusqu'au bout de ses doigts. Sa vision se brouilla quand elle ferma brusquement les yeux et s'abandonna aux sensations, à la façon dont il la prenait simplement et l'amenait le long de ce sentier de plaisir pur et absolu. Elle se laissa tomber sur les coudes, le dos fléchi. Elle était foutument près de s'effondrer, mais elle voulait encore davantage de lui.

— Garde ce cul dans les airs, ma belle, dit-il, et elle l'entendit déchirer une enveloppe de condom et l'enfiler.

Il fit glisser ses mains le long de ses cuisses et provoqua chez elle un tremblement alors qu'il relevait son cul encore plus haut et se donnait l'accès qu'il désirait à sa chatte.

En un seul mouvement rapide, il se trouva en elle, son membre rigide la remplissant si complètement qu'elle était certaine que c'était là la définition de l'intensité. Elle gémit et chuchota son nom d'une voix rauque.

— Clay, c'est tellement bon de t'avoir en moi.

— Il n'y a pas d'autre endroit où je veuille être en ce moment, dit-il en posant fermement ses mains autour de ses hanches. Regarde-toi, ajouta-t-il pendant qu'il s'enfonçait en elle, sa queue l'étirant de manière si exquise que c'était presque injuste d'éprouver un tel plaisir. À quatre pattes, attachée à mon lit. Ton corps parfait à ma disposition.

— Tu peux me prendre de n'importe quelle façon que tu le désires, dit-elle, sa voix plus excitée qu'elle ne l'avait jamais été.

— Je veux te prendre de toutes les façons possibles, répondit-il en s'enfonçant davantage en elle, sa queue frottant son clitoris gonflé à chaque coup délirant. Te regarder te tordre de plaisir en sachant que c'est moi que te fais ça.

Elle se tordit contre lui pour lui montrer comment elle bougeait pour lui.

— Comme ça ? Tu aimes quand tu me fais me tortiller comme ça ?

— Ouais, ça me fait bander encore plus, dit-il d'une voix devenue rauque pendant qu'il commençait à la pénétrer plus rapidement.

Elle pouvait à peine bouger avec ses mains attachées à la tête de lit, mais elle n'en avait pas besoin, parce qu'il s'assurait qu'elle soit de nouveau au paradis en la prenant, en se glissant en elle, en agrippant ses hanches pendant tout ce temps. Elle se pressa contre lui, adoptant son rythme, et ils se retrouvèrent bientôt dans un synchronisme douloureusement immoral.

— Tu vas jouir encore, dit-il d'une voix rude en se penchant sur son dos, sa poitrine l'effleurant alors qu'il s'appuyait sur le lit avec ses mains.

Il la couvrait complètement et il y avait peu de choses qu'elle puisse faire, mais elle avait besoin de peu, car tout se résumait à un plaisir instinctif, naturel, intense qui lui traversait le corps. Il agrippa ses poignets ligotés et les serra tandis qu'il s'enfonçait encore plus profondément en elle et la prenait comme si elle lui appartenait.

Ce soir, c'était le cas. Et même si elle détestait lui appartenir, en ce moment, elle en était ravie. Elle le savourait, se réjouissait de sentir cet homme puissant contrôler chaque gramme de son plaisir et chaque centimètre carré de son corps. Elle était à peine consciente de la puissance de sa voix, des sons qui s'échappaient de ses lèvres, des cris sauvages qui la remplissaient.

Mais bientôt, elle se dirigeait vers le précipice, et il l'y poussait, fonçant à tête baissée dans un autre orgasme.

— Mors l'oreiller quand je vais te faire venir encore, dit-il.

Elle étouffa ses cris pendant qu'elle se précipitait de l'autre côté, se brisant en une pure béatitude aveuglante.

— Tu me fais jouir tellement fort, Julia, tellement fort, dit-il en s'enfonçant en elle tandis qu'il la rejoignait.

CHAPITRE 11

La lune brillait au-dessus d'eux, baignant le balcon dans une lumière scintillante. Julia s'était pelotonnée dans un des chandails de Clay. Le nom de son alma mater était inscrit sur le devant, et sans savoir pourquoi, elle aimait encore plus le porter. Ce n'était peut-être pas seulement parce qu'il lui appartenait, mais parce qu'il révélait aussi quelque chose à propos de lui. C'était un homme qui connaissait ses affaires. Il était passionné dans son travail et il s'y consacrait pleinement.

Mais Dillon avait connu ses affaires aussi, n'est-ce pas ? C'était un photographe passionné, en tout cas, jusqu'à ce qu'il disparaisse. Peut-être qu'il était en train de prendre des photos de plage quelque part. Elle n'en avait aucune idée.

Elle planta ses baguettes dans le carton de pad thaï, attrapa quelques nouilles et en prit une bouchée. Étendue sur un banc extérieur, ses jambes reposant sur les cuisses de Clay. Il avait recouvert le banc d'une couverture, parce que le bois était encore trempé après la récente pluie. Maintenant, le ciel nocturne était calme, et les légers indices de la dernière tempête restaient dans l'air.

Il était vêtu de *boxers* et d'un tee-shirt qui mettait en valeur ses bras musclés et puissants. Elle se rendit compte qu'elle appréciait énormément le coup d'œil, même si elle l'avait déjà vu souvent nu et s'en était réjouie. Il était superbe en tout temps — dans une chemise de soirée, dans un tee-shirt, en tenue d'Adam.

— Mmm. Ça fait du bien.

Il prit aussi une bouchée de nouilles.

— Nous avons dépensé assez d'énergie pour avoir de l'appétit.

— C'est vrai, dit-elle en déposant le carton sur la table.

Il posa les mains sur les jambes de Julia et commença à masser doucement ses mollets avec ses mains puissantes.

Elle s'étira et se rapprocha, savourant la sensation relaxante de ses mains fermes qui lui procuraient un nouveau type de plaisir, un plaisir qui faisait

chanter ses muscles et inondait ses veines de chaleur.

— Tu es trop bon pour moi, murmura-t-elle.

— Seulement quand je veux l'être, répondit-il, et il soupira de plaisir tandis qu'il frottait ses jambes, puis descendait à ses pieds, tenant sa cheville dans une main pendant qu'il massait la plante de son pied avec ses pouces. J'imagine que ça peut faire du bien à tes pieds avec ces terribles talons hauts que tu portes.

— J'aime bien mes terribles talons hauts.

— J'adore tes terribles talons hauts et je veux m'assurer que tu puisses continuer de les porter.

— Dans quelle situation les aimes-tu le plus ? demanda-t-elle d'un air espiègle.

— Avec tes jambes autour de mon cou.

Elle lui sourit, une sorte de satisfaction hébétée imprégnant la nuit.

— Quelle heure est-il ? J'ai l'impression que le monde s'est évanoui autour de moi, ce soir.

Il se pencha pour baiser son tibia.

— Bien. C'est comme ça que ça devrait être. Et pour répondre à ta question, il est près de minuit.

Elle éprouva une brève poussée de tension, comme un sentiment d'alerte. Demain soir, à cette heure, elle serait en route pour San Francisco. Cette fin de semaine — parfaite comme elle était — serait terminée. Ce serait un délicieux souvenir, mais seulement ça. Une tranche de sa vie qui ferait partie du passé.

Une partie d'elle aurait voulu arrêter le temps et vivre dans cette évasion à New York pendant un moment, oublier ses dettes, oublier ses responsabilités, oublier Kim et son mari et les autres employés du Cubic Z. Ignorer le monde entier et vivre dans cette bulle de sexe et de bonne entente et cette agréable connaissance progressive de l'autre qui vous berne et vous fait tomber amoureux. Et Dieu qu'elle tombait amoureuse, tête première dans une sorte de folle affection, du type qui faisait en sorte qu'elle voudrait lui envoyer de tendres textos et des messages pervers, qui faisait en sorte qu'elle voulait lui parler de tout et de rien, tout entendre à propos de la journée qu'il avait passée. Chaque journée.

Être la première personne qu'il verrait le matin et la dernière qu'il verrait le soir.

Quelle idée folle. Elle devait être défoncée. Enivrée de sexe grandiose. Elle avait besoin de s'éclaircir les idées obscurcies par l'orgasme.

— Alors, mademoiselle Julia, comment ça va se passer ?

Elle leva un sourcil interrogateur.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il pointa un doigt sur elle et sur lui, puis parla d'une voix claire et ferme.

— Toi et moi. Je ne veux pas que ce soit seulement une affaire d'une fin de semaine. Je veux te revoir.

Elle le fixa d'un regard étonné. Il n'était certainement pas le genre d'homme qui voulait une relation à distance. Pourtant, il avait dit avoir fréquenté Sabrina pendant un moment, et elle n'avait aucune raison de croire qu'il jouait un jeu ou qu'il était un tombeur. Et même si elle n'était pas certaine de ce qu'elle voulait de lui, il y avait une chose dont elle était sûre : elle voulait le revoir. Il avait ébranlé son univers de plusieurs façons. Avec du plaisir et des rires et les manières tendres qu'il avait. C'était là le problème : il était si bon pour elle, et elle n'avait simplement pas de place dans sa vie pour ce type de possibilité. L'un ou l'autre, ou les deux, finiraient par en souffrir.

Mais elle avait suffisamment d'ennuis, alors elle fit un choix impulsif, celui d'être absolument honnête en cet instant à propos de ce qu'elle éprouvait.

— J'aimerais ça, dit-elle, sans arrière-pensée, mais je vis à l'autre bout du pays.

— J'en suis conscient et je veux te revoir encore et encore. Tu ne fréquentes personne d'autre, n'est-ce pas ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Non, bien sûr que non. Je ne ferais pas ça.

— Et je suppose que tu aimes être avec moi ?

— De toute évidence.

— Alors faisons ça, dit-il sur un ton des plus nonchalants, comme s'il était vraiment aussi facile d'entretenir une relation à cinq mille kilomètres de distance.

— Comment ? Comment sommes-nous censés faire ça ?

Même si elle avait à ce point de l'affection pour lui, les histoires d'amour à cette distance représentaient un gigantesque obstacle.

— Il y a cette chose qu'on appelle un avion, dit-il. Ça vole. Tu montes à bord. Je monte à bord. Nous descendons tous les deux de l'autre côté.

— Haha, très drôle.

— Merci beaucoup. J'aime m'assurer que tous les compartiments fonctionnent à plein, y compris celui de l'humour.

— Eh bien, ça marche. Mais je travaille énormément, tu sais, dit-elle alors que son instinct naturel qui la poussait à ériger des murs faisait son apparition.

— Moi aussi.

— Alors, nous ne pourrions pas nous voir si souvent.

— Si tu n'es pas intéressée à ce que ça se poursuive, tu devrais simplement le dire plutôt que de souligner les obstacles, fit-il, ses yeux noirs fixés sur elle, son regard sérieux et intense.

Elle ouvrit la bouche pour parler, mais c'était comme si on lui avait injecté une surdose de nervosité. Une surdose qu'elle se devait d'ignorer.

— Je suis intéressée à ce que ça se poursuive, dit-elle en ayant l'impression que c'était là un aveu, comme si elle admettait quelque chose de difficile, mais de vrai.

Parce que c'était censé ne durer qu'une fin de semaine. Ça ne devait pas être plus que ça. Mais l'idée que leur relation prenne fin après une fin de semaine lui pesait comme une pierre sur la poitrine.

— Bien, dit Clay en faisant glisser ses doigts sur son mollet.

Elle était déjà habituée à ses caresses et savait déjà qu'elles allaient terriblement lui manquer.

— Alors, nous allons nous organiser comme nous le pourrons, ajouta-t-il.

— OK, mais ça pourrait être dispendieux.

— Je ne sais pas comment te l'annoncer de manière gentille, alors je vais être direct. Je gagne bien ma vie, j'accumule des milles aériens et j'ai une carte de crédit qui fonctionne.

Elle laissa échapper un soupir enjoué, même si intérieurement, ça faisait

partie de ce qui l'inquiétait et représentait surtout la raison pour laquelle elle devait le garder à bonne distance de Charlie. Il trouverait un moyen de le faire chanter, le coincerait dans toutes sortes d'ennuis. Un important avocat ayant une liste de clients riches à souhait ? Il s'en donnerait à cœur joie avec Clay.

— Je veux te voir et je vais acheter tes billets et les miens, poursuivit-il. J'ai aussi des clients à San Francisco et à Los Angeles et je me rends souvent sur la côte ouest.

— J'en suis sûre, mais je ne veux pas que tu paies pour moi. Je n'aime pas devoir quoi que ce soit, dit-elle avec fermeté.

Elle ne voulait plus jamais devoir quoi que ce soit à quiconque.

— Je ne veux pas être remboursé. Je veux te voir. Je ne suis pas en train de t'acheter. Je dis que je veux te fréquenter, et certaines fréquentations nécessitent un taxi, certaines nécessitent une voiture, et d'autres, un billet d'avion. Et si c'est le coût du transport — un billet d'avion —, si c'est ce qu'il m'en coûte de New York à San Francisco, je ne vois pas en quoi ce serait différent si tu vivais à Brooklyn et venais me voir ici à Manhattan la fin de semaine, dit-il en gardant les yeux fixés sur elle pendant tout ce temps alors qu'il parlait sur un ton si confiant.

— Je suppose, mais je ne veux pas me sentir comme une femme entretenue, répondit-elle, même si elle adorait l'idée de le fréquenter.

Il s'était montré plus que convaincant en affirmant qu'ils devraient tenter le coup.

Il éclata d'un grand rire.

— Personne dans le monde entier ne pourrait t'entretenir. Je serai simplement heureux si je peux passer quelques heures avec toi.

— Tu aimes le sexe à ce point ? fit-elle en pressant joyeusement ses orteils contre ses durs abdominaux.

— Tu sais que j'aime le sexe. Je pense que ce que tu ne saisis pas, c'est à quel point j'aime tout le reste avec toi. J'aime ce qu'il y a là-dedans, dit-il en tendant le bras pour lui tapoter le front de son index, et j'aime faire ces choses ici qui impliquent la conversation, ajouta-t-il en passant son pouce sur les lèvres de Julia.

Il fit descendre son doigt sur sa poitrine, dessinant une ligne entre ses seins et s'arrêtant sur son cœur.

— J'aime aussi les choses que je vois là.

Julia sentit son cœur s'accélérer, et c'était une sensation tellement étrangère pour elle ; il y avait si longtemps qu'elle avait éprouvé un sentiment pour quelqu'un.

Ça l'effrayait, tout en lui paraissant merveilleux. Mais n'était-ce pas ce qu'on éprouvait quand on avait de l'affection pour quelqu'un ? Un peu comme sauter d'un plongeon ? Elle agrippa sa main et la tint serrée contre sa poitrine. Les yeux de Clay brillaient de bonheur, d'une sorte de joie sincère, comme si elle venait de lui dire oui, ce que, supposa-t-elle, elle venait de faire.

— Alors, tu vas être mon petit ami ?

— Je ne suis pas ton petit ami, ma belle, je suis ton amoureux. Le seul.

— De toute évidence. Tu es mon seul amoureux. Aucune femme ne pourrait t'avoir et désirer ou avoir besoin d'un autre homme.

— Bien. Maintenant, tu te souviens de ce que je disais à propos d'aimer toutes les choses que nous faisons ?

Elle inclina la tête.

— Oui ?

Il se pencha sur le banc et lui embrassa doucement les lèvres, puis les frôla du bout des doigts. Le moindre baiser la faisait frémir de plaisir.

— Je pourrais faire ça et d'autres choses toute la nuit. Mais en ce moment, je veux que tu te serves de ces lèvres pour m'en apprendre davantage sur toi. Tu as dit que ta meilleure amie était ta sœur. À part Gayle, ta coiffeuse. Étais-tu proche de McKenna quand vous avez grandi ? Ou êtes-vous devenues les meilleures amies plus tard ?

Elle écarquilla les yeux, impressionnée par le fait qu'il se souvienne de tous ces détails, jusqu'au prénom de sa coiffeuse.

— Nous avons toujours été proches. Nous n'avons qu'une année de différence. Des jumeaux irlandais, comme ils disent. Nous nous querellions comme le font les sœurs, mais la plupart du temps, nous étions comme ça, dit-elle en croisant son index et son majeur. Nous lisions les mêmes livres,

aimions les mêmes émissions de télé. Nous étions toutes deux des *fans* finies de *My So-Called Life*. L'émission n'a duré qu'une saison, mais nous avons regardé les épisodes encore et encore sur le câble et récité ensemble les répliques, et nous adorions aussi Jordan Catalano dans cette émission. Alors, quand McKenna et moi avons commencé à fréquenter des garçons au secondaire, nous avons convenu que nous nous appellerions toujours pour savoir comment les choses allaient.

— Ah, ce bon vieil « appel urgent d'une amie », dit-il en dessinant des guillemets dans l'air.

— Ouais, dit-elle en hochant fièrement la tête. Mais nous avons convenu que si l'une d'entre nous passait un mauvais moment et avait besoin d'être sauvée, elle allait dire : « je n'arrive pas à croire que Jordan s'est cassé un bras ». Et si nous passions un bon moment et aimions vraiment bien un garçon, nous dirions « tu regardes *My So-Called Life* en ce moment ? ».

— Dring, dring. McKenna appelle. Tu ferais bien de répondre.

Julia fit semblant de répondre au téléphone.

— Salut, McKenna. Comment ça va ? dit-elle dans son téléphone inexistant.

Elle s'arrêta comme pour écouter.

— Oh, je suis tellement heureuse que le bras de Jordan ne soit pas cassé.

Elle croisa le regard de Clay, et il sourit pendant qu'elle poursuivait son appel.

— Qu'est-ce que tu dis ? Tu regardes *My So-Called Life* en ce moment ?

Le sourire de Clay s'élargit, illuminant son superbe visage.

— C'est la meilleure émission. Eh bien, passe du bon temps, parce que moi, je m'amuse comme une folle.

Elle raccrocha son téléphone imaginaire et frôla du doigt la mâchoire déjà hirsute de Clay.

— Vous, monsieur, vous êtes encore mieux que *My So-Called Life*, dit-elle en s'étonnant de la facilité avec laquelle elle venait de faire un tel aveu.

C'était précisément ce qu'elle n'avait pas voulu qu'il se produise cette fin de semaine. *Ressentir*. Vouloir. Commencer à tisser des liens qui s'étendraient bien au-delà d'une fin de semaine.

Mais elle était là, à dresser des plans, à prendre des engagements, à dire exactement comment elle se sentait.

Dans quoi s'embarquait-elle ? Elle devait appliquer les freins et régler d'abord sa dette. Mais soudain, la bouche de Clay était sur la sienne, l'embrassant passionnément encore, la consumant avec ses lèvres d'une manière qui faisait vibrer ses os et chanter son sang, et toute idée de frein et de dettes et d'ennuis s'évanouit dans son cerveau, parce que le désir s'était soudain abattu sur elle.

Il la prit dans ses bras, la porta à l'intérieur, en haut des marches et dans son lit. Cette fois, il n'y eut ni liens, ni cordes, ni gestes durs, même si elle avait adoré tout ça. Maintenant, il l'étendit simplement sur son lit et l'embrassa de la tête aux pieds, la faisant fondre complètement. Elle trembla, en raison de la manière dont il la caressait et parce que son cœur battait follement d'espoir à propos de ce qu'ils pourraient être ensemble. Ils pourraient être si bons l'un pour l'autre. Il la pénétra en prenant son temps et lui fit l'amour lentement, tendrement, tandis qu'elle enveloppait ses bras et ses jambes autour de lui, puis se délecta de toutes les façons qu'ils avaient de jouir ensemble.

CHAPITRE 12

Le brunch semblait une bonne idée. Julia imaginait une de ces matinées paresseuses à New York. Ils avaient fait l'amour, s'étaient douchés, puis s'étaient promenés dans le Village et étaient tombés sur un fantastique petit restaurant qui servait du merveilleux pain perdu et des omelettes décadentes. Non, un instant. Elle avait une meilleure idée. Ils iraient dans un casse-croûte, parce que les casse-croûtes new-yorkais étaient les meilleurs du monde et que ceux de San Francisco ne leur venaient pas à la cheville. Sur la banquette, ses mains la caresseraient partout, sur son dos, sa taille, ses jambes. Ils retourneraient chez lui, incapables d'arrêter de se caresser, puis se précipiteraient l'un sur l'autre dans l'ascenseur et entreraient dans son appartement, déjà à demi nus. Enfiévrés et frénétiques, il la prendrait une dernière fois, en un au revoir sexuel débridé qui les ferait se manquer l'un l'autre terriblement quand elle partirait pour l'aéroport, une heure plus tard, en lui faisant un signe de la main dans son taxi, essayant de ne pas le fixer par la vitre pendant tout le temps où la voiture s'éloignerait.

Elle étira les bras au-dessus de sa tête tout en appréciant ce fantasme pendant que le soleil matinal filtrait à travers la fenêtre, peignant la chambre à coucher avec la lueur de l'aube. Clay dormait profondément et ronflait faiblement, couché sur le ventre, les couvertures sur ses hanches. Son superbe dos, puissant et musclé, était exposé à sa vue. Elle fut tentée de tendre la main et de le toucher, de dessiner des lignes sur sa peau, mais une lumière clignota sur la table de chevet.

Elle saisit son téléphone et se dirigea vers la salle de bain, puis fit défiler ses messages pendant qu'elle se brossait les dents.

Il y avait d'abord Kim qui disait qu'ils avaient eu un samedi soir épatant et avaient encaissé de bonnes sommes. Ensuite, McKenna disait que l'émission de télé de Chris avait atteint un sommet inégalé dans les audimats et que les cadres du réseau lui avaient parlé de renouveler son contrat. Le mot était suivi de

plusieurs points d'exclamation.

Puis, il y avait un message de Charlie.

Julia se raidit en l'ouvrant.

Nous avons un gros poisson en ville, ce soir. Nous devançons la partie. Dois te voir ici à vingt et une heures. Tu as une chance de rembourser ta dette beaucoup plus vite si tu peux lui vider les poches.

Elle lui répondit rapidement.

Impossible. Je ne serai pas de retour avant vingt-trois heures.

Elle déposa le téléphone sur le comptoir, termina de se brosser les dents et se rinça la bouche avec un verre d'eau. Son téléphone vibra de nouveau.

Tu as peut-être pris ça pour une demande. Ça n'en était pas une. Je te verrai à vingt et une heures.

La colère s'insinua en elle, terrible, contre Charlie, contre Dillon, contre toutes les manières dont elle était endettée vis-à-vis eux. Elle cliqua sur le message et composa le numéro de Charlie.

Il répondit à la deuxième sonnerie.

— Je ne suis pas en ville, murmura-t-elle, les dents serrées. Je ne peux pas être là.

— J'ai vu les horaires d'avion, la Rouquine. J'ai même vérifié pour toi, et il y aura un billet à ton nom sur le vol de retour de onze heures. Ça te mènera en ville à quatorze heures trente, alors tu auras amplement le temps de te faire belle et de montrer ces adorables seins pour distraire notre flambeur.

Elle ferma les yeux et serra sa main libre. Elle se sentait comme sa prostituée. Comme son sale petit truc pour les attirer, parce que c'était ce qu'elle était. Une femme dont on se servait.

— Vous ne comprenez pas ? dit-elle à voix basse pour éviter que Clay l'entende même si la porte de la salle de bain était fermée. Je ne peux pas.

— Mais tu peux le faire et tu vas le faire. Et si tu ne le fais pas, je serai heureux de me rendre à ton bar plus souvent. Après tout, il se pourrait très bien qu'il m'appartienne bientôt. Comment crois-tu que ta jolie petite amie enceinte aimerait travailler pour moi ? Peut-être que nous pourrions même faire travailler son enfant pour moi bientôt aussi, dit-il, et son estomac se noua à

cette pensée.

Des images de la douce Kim et de sa famille qui feraient partie du cercle de servitude de Charlie lui donnèrent envie de vomir et de baisser la tête de honte.

— Mais je n'ai pas décidé si j'allais garder le Cubic Z ouvert ou si je prendrai plaisir à le raser et à te voir perdre tout l'argent dont tu avais besoin pour ton bar. Mais tu auras devant toi la preuve concrète pour te souvenir de ne jamais essayer de prendre de nouveau mon argent, dit-il, et c'était comme s'il avait son pied posé sur elle, le pressant, la gardant coincée et prostrée sous tout son poids. À moins que tu reviennes, que tu joues et que tu gagnes.

S'il y avait une chose que Julia avait apprise dans cette vie et au cours des mois où Charlie l'avait tenue en laisse, c'était que le plus fort l'emportait. Il n'y avait pas moyen de bluffer quand vous deviez de l'argent à quelqu'un qui vivait selon sa propre loi, qui agissait selon ses propres règles. Qu'on le qualifie de mafieux, qu'on le qualifie de *gangster*, elle se foutait de la sémantique. Un véritable Tony Soprano^{2*}, mais sans son héritage italien, Charlie était comme Tony, au sens où c'était lui qui dirigeait et que vous ne l'emmerdiez pas. Il n'était pas nécessaire qu'elle garde un visage impassible avec Charlie parce que son propre jeu était pourri. Il avait une suite royale. Il pouvait prendre d'elle ce qu'il voulait. Elle connaissait ses manières, avait entendu parler de tout ce qu'il avait fait, de la façon dont il s'assurait qu'on lui remboursait toujours l'argent qu'on lui devait, et ce, pour bien davantage que ce à quoi le débiteur s'était engagé.

L'intérêt qu'il exigeait vous tuait presque.

Quand vous aviez une dette envers lui, il vous possédait, et ça signifiait que tous les gens pour qui vous aviez de l'affection se trouvaient menacés si vous ne pouviez rembourser les intérêts. Bientôt, il empiéterait, et s'attaquerait à sa famille, à ses amis, à tous les gens qu'elle aimait. Elle ne pouvait courir le risque de le mettre en colère. Il ferait du mal à quelqu'un pour la punir de son impudence. Elle n'avait d'autre choix que de céder à ses exigences.

— D'accord. Je vous verrai ce soir.

Elle frappa violemment le bouton sur son écran, mais c'était loin de la satisfaire. Elle enfouit durement ses deux mains dans ses cheveux, puis tira

fermement pour faire quelque chose, quoi que ce soit, qui puisse la libérer de sa colère. Elle aurait voulu brandir un poing vers le ciel, fracasser son téléphone sur le plancher, mais à la fin, elle allait devoir faire ce que Charlie lui ordonnait. Revenir à la maison, se glisser dans une robe noire moulante et des souliers à talons trop hauts, et s'asseoir à la table, prête à se faire reluquer et à gagner. Elle était son arme secrète, un double coup de poing avec des nichons et du talent.

Elle regarda l'heure. Le vol sur lequel il la voulait partait dans deux heures.

Ses yeux lui brûlaient, et elle était sur le point de pleurer à grands sanglots. Elle inspira fortement, ravalant sa douleur. Elle était idiote de croire qu'elle pourrait entretenir une quelconque relation amoureuse pendant qu'elle tentait encore de se sortir du gâchis que sa dernière relation lui avait laissé. C'est ce qu'elle était : une idiote, une cible, un pion. Elle s'était fait avoir, Dillon l'avait arnaquée, et elle n'avait aucune idée que ça se produisait jusqu'à ce que ça arrive. Maudit soit-il pour l'avoir coincée ainsi pendant qu'il s'en tirait à bon compte en ne lui laissant d'autre choix que de s'éloigner de l'homme pour qui elle commençait à éprouver un véritable sentiment.

Mais si elle s'amourachait davantage de Clay, elle ne ferait que le mettre dans la mire de Charlie. Elle devait s'extirper de cette situation avant que ses problèmes ne deviennent ceux de Clay. Personne ne voulait de ce genre de merde dans sa vie.

...

Elle fourrait ses vêtements dans sa valise. Clay se frotta les yeux et se couvrit la bouche en bâillant. C'était peut-être une illusion, mais il semblait bien que Julia s'apprêtait à foutre le camp. Vêtue de ses jeans et d'un chandail, elle était en train de refermer la fermeture éclair de sa valise.

— Je pensais que ton vol n'était que vers 17 h, dit-il en se frottant la mâchoire.

Elle secoua la tête.

— Je me suis trompée. C'était à 11 h 17 et non à 17 h 11.

— Changeons ça, alors.

— J’ai essayé. L’autre vol est rempli, dit-elle, et sa voix était tendue comme si elle parlait à travers un crible.

— Vraiment ? fit-il en haussant un sourcil.

— Oui, vraiment, dit-elle sans le regarder.

Elle continuait de se battre avec sa valise. Il sortit du lit pour l’aider, et s’agenouilla sur le plancher près d’elle. Son épaule se frappa contre la sienne, et elle tressaillit comme s’il l’avait brûlée.

— Ça va ?

— Oui, ça va, dit-elle d’un ton brusque pendant qu’il refermait la valise pour elle.

— Tu ne sembles pas aller bien.

— Il faut seulement que je parte, c’est tout. Je déteste être en retard et rater un vol. Ça me stresse complètement, dit-elle, et sa voix était tendue, comme si elle était sur le point de pleurer.

Avait-elle quelque mauvais souvenir d’enfance après avoir raté un vol ? Parce que de toute évidence, elle semblait plus triste que le justifiait la situation.

— Alors, laisse-moi t’accompagner à l’aéroport. Nous pourrons au moins passer plus de temps ensemble dans la voiture.

Elle secoua la tête.

— C’est gentil, mais je dois partir tout de suite. Le taxi est déjà là, dit-elle en se levant. Je dois partir. Je vais devoir travailler ce soir, aussi.

Il pencha la tête de côté, ne dit rien et se contenta de l’examiner. Il avait l’habitude des négociations, de conclure des ententes, de savoir quand quelqu’un mentait, et ses poils se hérissaient.

Elle ne semblait plus aussi tendue ou triste. Elle semblait débiter un tas de conneries.

— Lequel est-ce, Julia ?

Les mots avaient jailli plus durement qu’il l’aurait souhaité. Ou peut-être étaient-ils aussi durs que ce qu’il éprouvait.

— Est-ce que tu travailles ce soir ou as-tu mélangé tes heures de vol ? Parce

que je croirais l'un ou peut-être l'autre, mais les deux donnent l'impression que tu accumules les prétextes.

Elle poussa un profond soupir et plissa les yeux.

— Ne songe même pas à m'accuser de mentir.

— Je n'ai pas porté d'accusation. J'ai demandé, dit-il. Mais c'est intéressant de voir ce que tu as imaginé.

Ses yeux s'écarquillèrent, et ils étaient débordants de colère.

— Je dois partir, fit-elle d'une voix sèche. Je dois m'en aller d'ici. J'ai des choses à faire à la maison, et c'est comme ça. Je t'appellerai plus tard.

— Je suis tellement désolé d'apprendre que le bras de Jordan est cassé, dit-il sans prendre la peine de dissimuler l'irritation dans sa voix.

Elle lui lança un regard furieux, mais ne dit rien pendant qu'elle agrippait sa valise, descendait les marches jusqu'à l'entrée et quittait son immeuble.

La porte se referma avec un bruit métallique. Le son se répercuta à travers son loft, le laissant dans un silence froid et vide.

Il aurait pu partir à sa poursuite, la suivre, lui prendre doucement le bras et lui demander si elle allait bien, s'il avait fait quelque chose de mal. Mais ça ne servirait à rien. Elle ne voulait pas qu'il l'arrête. Elle n'avait pas besoin qu'il l'arrête. C'était une femme qui avait pris sa décision, et il était suffisamment orgueilleux et intelligent pour savoir qu'elle s'était jouée de lui, surtout quand il prit son ordinateur et se laissa tomber sur le canapé dans son salon pour vérifier le courriel de Virgin Atlantic, puisque c'était lui qui avait acheté le billet pour elle.

Son cœur s'arrêta. Il sentit la honte se répandre dans sa poitrine. Il n'avait aucune idée de ce qui avait mal tourné, mais l'heure sur le billet lui apprit que ses sentiments n'avaient été qu'à sens unique.

Elle était encore sur le vol de 17 h 11.

Il jura un nombre incalculable de fois pendant qu'il refermait brutalement son portable. Il passa une main dans ses cheveux pendant que la colère et la frustration couraient dans ses veines. La dernière chose qu'il voulait, c'était de garder cette sensation. Il prit ses vêtements d'exercice et se rendit au gymnase de boxe pour passer la matinée à frapper seul le sac de sable en laissant se

déverser sa colère et sa douleur. Cette stupide douleur qu'il éprouvait d'avoir été largué.

Il ne l'avait connue que peu de temps. Il n'avait passé que quelques jours avec elle. Ces journées avaient été parfaites, merveilleuses, mais même alors, son cœur ne devrait pas souffrir de son absence. Une sorte de trou béant dans sa poitrine.

Il ne devrait rien ressentir.

Rien. Il laissa ces mots se répercuter dans sa tête avec chaque coup de poing, jusqu'à ce que son esprit finisse par se vider et que son corps soit épuisé, et il espéra contre toute attente qu'il l'oublierait rapidement.

2.* N.d.T. : Chef mafieux dans une populaire télésérie américaine.

CHAPITRE 13

Quitte.

Pour un joueur de cartes, il y avait de pires mots, comme « tout perdu » ou « beaucoup perdu ».

Mais pour l'instant, le mot lui faisait mal.

C'était là qu'elle en était arrivée. Les mains vides après sa course de retour pour jouer l'appât de Charlie.

— Tu m'as déçu ce soir, la Rouquine. Je m'attendais à davantage de ta part, dit-il, penché sur un bol de nouilles fumant.

Il avala une cuillerée, les nouilles traînant le long de son menton, puis avala la dernière.

Il abattit son index sur le livre de comptes près de lui.

— Ça ? Cette ligne vide pour toi, ce soir ? Elle me dit que tu as autre chose en tête. C'est le cas ?

Elle secoua la tête, pinça les lèvres comme si elle pouvait retenir toutes les insultes qu'elle aurait voulu lui lancer au visage. Ses poings se serrèrent à ses côtés.

— Non, marmonna-t-elle.

Il repoussa sa chaise, et les pattes crissèrent sur le plancher du restaurant chinois. Il se leva et lui saisit durement le menton. Ses doigts calleux serraient sa mâchoire au point de pratiquement pousser l'intérieur de sa joue dans ses dents. Instinctivement, elle eut envie de crier, de hurler de douleur, mais il verrait ça comme un signe de faiblesse, et la faiblesse n'avait pas sa place dans son circuit de poker. Si elle se laissait aller à crier, il la foutrait dehors et trouverait un autre moyen de lui extorquer de l'argent. Un pire moyen, sûrement.

Il ramena son menton vers lui, la forçant à le regarder.

— Tu me mens, la Rouquine. Tu mens comme tu mens à la table avec ton visage impassible. Tu es partie pendant la fin de semaine pour voir un homme,

n'est-ce pas ? Et tu ne peux pas t'arrêter de penser à lui.

Elle roula des yeux comme si cette idée était ridicule.

— J'aimerais avoir fait quelque chose d'aussi intéressant. Je vous ai dit que j'allais voir des amis à New York. C'est tout.

— Alors, tes amis t'ont distraite, fit-il en énonçant chaque mot d'une manière si sèche qu'une goutte de salive vola de ses lèvres et atterrit sur le menton de Julia. Faut-il que je leur rende visite ? Que je les embauche ?

— Non, cria-t-elle tandis qu'il touchait ses peurs les plus profondes. Mais peut-être que vous n'auriez pas dû me rappeler. J'ai à peine eu le temps de descendre de l'avion avant de venir ici.

Il ricana pendant que ses doigts serraient son visage.

— Tu avais trois heures entre les deux. C'est suffisant.

— Eh bien, ça ne l'était pas assez, ce soir.

Il la tira violemment vers lui, si près qu'elle ne pouvait plus voir son visage en entier. Toutefois, elle résista, ses talons hauts plantés dans le plancher alors qu'il serrait brutalement sa mâchoire.

— Je ne peux pas me permettre que ma tricheuse ne me rapporte rien.

— Parfois on gagne, parfois on perd, parfois il pleut. C'est comme ça, dit-elle sur un ton aussi neutre que possible dans les circonstances.

Il relâche sa poigne sur son menton puis la fixa d'un air curieux, comme si elle était un animal de laboratoire.

— Je n'aime pas le baseball. Ne me sers pas des analogies avec le baseball. Sers-moi ton visage le plus impassible et bats mes gros parieurs. C'est tout ce que j'exige de toi.

— C'est ce que vous allez continuer d'obtenir.

— Mais je n'ai pas aimé ta prestation ce soir, la Rouquine. Si ça se reproduit, je vais augmenter tes dettes.

Son cœur se serra, et elle aurait voulu hurler « non ». Un grand cri qui se disperserait dans la nuit.

— Ce n'est même pas ma faute. Ce n'est même pas mon argent, dit-elle d'un ton insistant, comme si ça pourrait le faire changer d'avis.

— C'est ta faute. C'est ton argent. Et tu m'appartiens, jusqu'à ce que je dise

que c'est terminé, fit-il en fouillant dans sa poche.

Il sortit son couteau, l'ouvrit et l'abattit sur la table. Elle tressaillit et ne put dissimuler ses émotions cette fois, quand le métal s'enfonça dans le bois, le bruit résonnant dans ses oreilles. Il ne retira pas la lame mais la laissa ainsi comme quelque étrange trophée.

— Ou veux-tu que je rende visite à ta belle amie barmaid ? demanda-t-il en dessinant un cercle sur son ventre pour lui rappeler qu'il savait que Kim était enceinte.

Son cœur se tordit.

— Non.

— Et ta sœur ? C'est une jolie femme et tellement pleine d'entrain sur son petit blogue de mode, dit Charlie de sa voix calme, égale.

C'était comme s'il lui avait percé le ventre avec son couteau, ses organes sanglants offerts à la vue de tous. Elle se mordit durement la lèvre, essayant de s'empêcher de frémir. Charlie ne s'était jamais approché de sa famille ou de ses amis. Il n'avait jamais mentionné McKenna jusqu'à maintenant, et son cœur se mit à battre au rythme de sa frayeur. Elle ferait n'importe quoi pour garder sa sœur éloignée de lui.

— S'il vous plaît, laissez-les en dehors de ça. Ça n'a rien à voir avec eux.

— Tu as raison, dit-il en hochant fermement la tête et en pointant un doigt vers elle puis vers lui. C'est notre affaire, et nous allons continuer à faire des affaires jusqu'à ce que tout soit réglé, sinon je pourrais devoir me rembourser auprès d'eux aussi. Est-ce que c'est clair ?

À ces paroles, elle sentit le sol s'ouvrir sous ses pieds. Il l'avait fait. Il avait fait la chose qu'elle craignait : menacer sa famille. La peur parcourut tout son corps et se nicha dans son ventre en un nœud pervers où il prévoyait s'installer pendant très, très longtemps.

— Oui, fit-elle dans un souffle.

— Maintenant, sors d'ici, et je vais t'appeler quand j'aurai une partie que tu ne gâcheras pas.

Elle tourna les talons et quitta le restaurant, Skunk lui tenant la porte ouverte. Il baissa la voix jusqu'à murmurer, comme s'il ne voulait pas que Charlie

l'entende.

— Tu veux que je t'appelle un taxi ? demanda-t-il.

Il donnait l'impression d'être un ours doux et sympathique. Comme s'il voulait vraiment faire quelque chose de gentil après que Charlie lui ait parlé de cette façon. Il avait un certain penchant pour elle, mais elle n'allait pas se laisser berner. Elle savait où reposait sa loyauté, et ce n'était pas avec la femme qu'il voulait aider. C'était avec l'homme qui le possédait, comme Charlie possédait presque tout le monde avec qui il travaillait.

Sauf elle. Elle se dit que Charlie ne faisait que la louer et qu'un jour, la location prendrait fin.

— Non merci. Je n'ai pas besoin d'un taxi, répondit-elle, et elle marcha jusque chez elle, le brouillard s'étendant sur la ville, menaçant la nuit de son emprise. D'un geste vif, elle essuya une larme sur sa joue.

Mais une autre glissa, puis une autre, et c'est ainsi qu'elle se rendit chez elle en souhaitant qu'il y ait un moyen de sortir plus rapidement des griffes de Charlie. En souhaitant ne jamais avoir rencontré Dillon, qu'il ne se soit jamais enfui avec 100 000 \$ appartenant au gangster pour qui il travaillait et qu'il n'ait jamais affirmé avoir pris cet argent pour elle.

Quand elle arriva à son appartement et se versa un verre de whisky, elle eut une envie folle de prendre le téléphone et d'appeler Clay. Pour lui dire pourquoi elle s'était enfuie, qu'il lui manquait et que cette fin de semaine avait été la meilleure qu'elle ait jamais passée.

Mais elle pouvait encore sentir la poigne de Charlie sur son menton et elle savait, elle savait foutument, qu'elle ne devait s'engager auprès de quiconque. Parce que quand vous devenez proche des gens, votre dette devient la leur, et la leur devient vôtre, et il ne vous reste rien d'autre qu'un douloureux sentiment de honte pendant que vous essayez de toutes vos forces de vous libérer.

Clay pourrait être exactement comme Dillon : un homme qui disparaît et lui laisse tous ses problèmes.

Elle mit le téléphone dans un tiroir de la cuisine qu'elle referma brutalement.

...

— Décroise tes jambes, dit Gayle à Julia en pointant ses ciseaux.

— Tu as l'arme. Je fais ce que tu dis, répondit Julia en suivant les ordres. Mais pourquoi est-ce que je te voie toutes les six semaines et que je n'arrive toujours pas à me souvenir de décroiser mes jambes quand tu commences à me couper les cheveux ?

— Peut-être parce que tu as trop d'autres choses en tête, dit Gayle en tapotant l'épaule de Julia puis en se positionnant pour tailler le bout de ses cheveux.

La coiffeuse était habillée de noir comme toujours, et son hommage d'aujourd'hui à la couleur de la nuit était un haut de tunique noir et des leggings moulants, avec aux pieds des bottes de cow-boy noires. Sur son bras se trouvait une marque permanente : un tatouage dans une écriture cursive disant : « Je veux qu'on m'adore ». Julia appréciait l'audace qu'il y avait à marquer son corps avec le souhait d'être aimée. Elle enviait cette sorte d'audace. Le souhait s'était réalisé ; Gayle avait travaillé à New York quelques fois par année à couper les cheveux de célébrités, et lors d'un récent voyage, elle avait rencontré quelqu'un pour qui elle avait eu le coup de foudre, et c'était réciproque. Il n'y avait aucun ennui, aucun problème, aucun passé qui fasse obstacle. Il avait emménagé ici pour être avec elle.

Évidemment, on ne savait jamais ce qui allait arriver. Quand quelqu'un vous attirerait. Elle n'aurait jamais prédit que Dillon puisse être un salaud de première classe. La colère déferla en elle en songeant à son ex ; comme une bille dans une machine de Rube Goldberg^{3*}, elle roula le long des rails en accélérant. Son estomac se tordit, et Dillon n'en était pas la seule cause. Elle était terriblement tendue depuis qu'elle avait quitté Clay dans un tourbillon de poussière à New York. Chaque soir, elle avait été tentée de lui texter, de l'appeler, de clavarder. Chaque soir, elle avait résisté.

Elle avait l'impression que l'intérieur de sa poitrine était comme une soupape sous pression. La valve était coincée, alors la pression continuait de monter. Elle frappa du bout du pied sur le plancher de bois franc du salon pendant que Gayle travaillait.

— Qu'est-ce qui se passe, Julia ? Tu es à cran, aujourd'hui.

Elle laissa échapper un profond soupir comme si le poids de la dernière

semaine se déversait dans cette seule expiration.

— Oh Gayle, ça devient de plus en plus dur, dit-elle parce qu'elle n'en pouvait plus.

Sa coiffeuse était la seule personne qui ait une idée des problèmes que Dillon avait jetés à sa porte quand il s'était enfui avec l'argent de Charlie en affirmant que Julia allait le rembourser. Elle reconnaissait qu'une coiffeuse était semblable à un psy. Peut-être même à un prêtre. C'était une personne à qui vous pouviez confier tous vos secrets. Gayle ne faisait pas partie de sa vie de tous les jours. C'était quelqu'un qu'elle voyait toutes les six semaines. Elle était en sécurité, protégée du mal qui l'entourait.

— Je dois toujours une foutue tonne d'argent, et les gens à qui je le dois ne me rendent pas la tâche facile, et en plus de ça, j'ai rencontré quelqu'un qui me plaît vraiment, mais je ne peux pas me laisser aller à m'approcher de lui à cause de tout ce qui se passe. Je veux lui faire confiance, mais il pourrait m'arnaquer aussi. Malgré cela, il me manque terriblement, ce qui n'a aucun sens, parce que ce n'était qu'une fin de semaine. D'accord, c'était deux fins de semaine, mais elles étaient tout de même extraordinaires, dit-elle dans un flot de paroles.

Elle s'arrêta de parler pendant une seconde et fixa dans le miroir le reflet de son amie.

— Wow. C'était comme au confessionnal ou quelque chose du genre.

Gayle serra l'épaule de Julia puis se remit à couper.

— Je suis si heureuse que tu aies rencontré quelqu'un qui te plaise. Ça fait un bout de temps depuis Dillon, et même alors, tu n'étais pas terriblement éprise de ce salaud. Et tu avais raison, bien sûr, ajouta-t-elle rapidement avec un sourire empreint d'ironie.

Julia plissa les yeux.

— C'est vraiment un salaud. Et je me sens tellement stupide de lui avoir fait confiance ou même de l'avoir fréquenté.

— C'est là le problème. Parfois, on ne sait tout simplement pas comment quelqu'un se révélera en fin de compte, dit Gayle pendant qu'elle passait un peigne dans la chevelure mouillée de Julia en appréciant son travail jusqu'ici.

— N'est-ce pas ? Alors je pense que c'est tant mieux s'il ne se passe rien avec cet autre gars. Il pourrait finalement être exactement comme Dillon. J'ai été idiot de me laisser entraîner avec lui, et même encore plus à cause de la façon dont il m'a embobinée.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je veux dire, tu ne peux pas t'en vouloir de ne pas avoir su que Dillon allait arnaquer son employeur et te mettre sa dette sur le dos, dit-elle, parce que c'était ce qu'elle en savait.

Non pas que Charlie était un *gangster*, mais que Dillon lui avait escroqué de l'argent.

— On devrait couper les couilles à ce gars.

— Si jamais je le revois, je peux t'emprunter ces ciseaux ?

— Je vais en commander une meilleure paire. Une paire pour couper les couilles. Mais parlons plutôt d'un plus joyeux destin pour les couilles. Comment il est, cet autre gars ? dit Gayle en arrêtant de couper un moment pour frapper sa hanche contre l'épaule de Julia en lui adressant un clin d'œil salace dans le miroir.

— Je veux tout entendre à propos de lui, termina-t-elle.

Julia ne put s'empêcher de sourire tandis que les souvenirs lui revenaient en tête — des images qui lui réchauffaient le cœur et lui excitaient le corps. Les puissantes mains de Clay la retenant contre le lit. Sa langue se promenant sur tout son corps, sa bouche prenant possession de la sienne. OK, maintenant elle faisait plus que sourire. Elle était terriblement excitée. Une forte poussée de désir se répandit en elle, puis une bouffée de chaleur inonda son cœur quand elle songea à toutes les choses gentilles qu'il lui avait dites.

— C'est l'homme le plus *sexy*, le plus débauché, le plus brillant et le plus gentil que j'ai jamais rencontré.

Gayle écarquilla les yeux.

— Plus, plus. Dis-m'en plus.

Elle lui raconta sa fin de semaine. Pas en détail, mais suffisamment pour que Gayle reste bouche bée et que la tension s'amenuise momentanément chez Julia. Le seul fait de parler de Clay lui faisait du bien. C'était le plus près qu'elle allait s'approcher de lui, parce qu'une fois qu'elle aurait quitté ce

salon, elle allait se barricader de nouveau. Elle allait se ligoter les mains dans le dos si c'était ce qu'il fallait pour lui résister.

3.* N.d.T. : Appareil qui exécute une tâche simple de manière délibérément compliquée.

CHAPITRE 14

Son associé minoritaire resta ébahi quand il vit le cadeau. Un ensemble de fers 5 que Flynn convoitait depuis des semaines. Il en parlait. Lui en montrait des images sur Internet. C'en était pratiquement venu à du golf pornographique. Mais Flynn avait conclu le contrat avec les Pinkerton la veille, et avec la somme que les producteurs de films engrangeaient, il contribuait grandement aux revenus de l'entreprise. Ce type de dévouement et d'enthousiasme devait être récompensé.

— Merde, dit-il en tendant le bras pour retirer un bâton, le manipulant comme s'il s'agissait d'une sorte de trésor.

Il le caressa de la paume.

— Flynn, mon vieux. Tu ne peux pas te mettre à essayer les bâtons de golf dans mon bureau. Si tu fais ça, je vais devoir les reprendre, blagua Clay.

— Je ne peux pas me retenir, dit Flynn, les yeux écarquillés en regardant le bâton dans sa main. C'est un objet de beauté. Presque mieux qu'une femme.

— Alors, tu n'as pas rencontré la femme idéale, répondit Clay pendant que son esprit se tournait vers Julia et la façon dont elle semblait la femme parfaite pour lui.

Intelligente, pleine d'esprit, brillante et avec ce petit côté vulnérable sous sa carapace. Son esprit s'inonda d'images de leur fin de semaine : elle, blottie sur son banc sur le balcon ; lui, lavant ses jambes dans le bain ; ce baiser sous la pluie qu'elle avait demandé avec insistance. Puis, toutes ces choses qu'ils avaient partagées, ses histoires à propos de sa sœur, ce qu'il lui avait raconté à propos de l'Action de grâce et l'aisance qu'ils avaient l'un avec l'autre. Comme deux personnes qui étaient destinées à s'unir. Jusqu'à ce qu'elle s'enfuit en invoquant un mensonge. Un nœud se forma dans sa poitrine, et ses épaules se tendirent, à la fois de colère et d'agacement.

« Merde. »

Ça ne fonctionnerait pas. Il n'avait pas ce qu'il fallait dans sa tête ou son

cœur pour continuer de retourner vers elle et toutes les façons dont il la désirait. Bonne chose qu'il doive voir Michele ce soir. Elle était douée pour le garder concentré sur le présent et non sur le passé.

— Je pars rencontrer une amie pour quelques verres, dit-il à Flynn, puis il attrapa son veston et sortit en faisant quelques appels téléphoniques quand il déboucha dans les rues de New York.

Premièrement, il téléphona à son copain Cam à propos de leur partie de poker cette semaine et pour s'enquérir de renseignements qu'il lui avait demandé de trouver sur un autre client éventuel — un producteur télé qui avait paru un peu louche quand il était venu le voir en affirmant que son studio l'avait baisé.

— J'ai fait des recherches sur ton gars et je peux voir comment il peut passer pour un sale escroc à la façon dont les choses se sont terminées avec son dernier contrat. Mais tu sais quoi ? J'ai examiné sa vie sous tous les angles, et il est aussi propre qu'on puisse l'être, lui dit Cam.

— C'est bon à savoir, répondit Clay, soulagé que son instinct l'ait trompé.

Ça se produisait rarement, mais c'était pour cette raison qu'il aimait faire ses devoirs et réaliser à l'avance des recherches sur les clients.

— C'est pour ça que tu m'aimes. Allez, avoue-le. Tu m'adores parce que tu ne sais jamais si quelqu'un est une ordure, mais je peux *toujours* le découvrir.

— C'est vrai. Et je suppose que je t'aime d'une quelconque manière pitoyablement nécessaire qui me rend malade, le taquina-t-il.

— Ahh, tu es tellement chou quand tu m'inondes de compliments. Alors, tu vas conclure cette entente ?

— Probablement.

— Donc, c'est toi qui paies les cigares, cette semaine. Je veux les cigares cubains les plus raffinés sur lesquels tu puisses mettre tes sales mains, parce que je prévois te soutirer tout l'argent que tu as dans les poches, dit Cam, et Clay ne put s'empêcher d'éclater de rire devant l'outréculance de son ami.

— Ça reste à voir, dit-il avant de raccrocher et d'appeler Davis.

Quand la sonnerie retentit, la pluie commença à tomber. Le téléphone pressé contre son oreille, il se fraya un chemin à travers la foule de l'heure de pointe

sur Lexington Avenue. Des femmes en jupes et talons hauts et des hommes en costumes commencèrent à ouvrir leurs parapluies.

Toutefois, la pluie n'était pas assez intense pour qu'il s'inquiète de devenir trempé.

— Est-ce qu'ils prennent soin de toi sur le Vieux Continent ? dit-il dans le téléphone.

— Bien sûr. Tu sais que les producteurs m'adorent, fit Davis.

— Modeste, comme toujours.

— Tout comme toi, rétorqua-t-il.

— Pas de problèmes, alors ? Rien dont je doive m'occuper ?

— Tu m'as déjà obtenu cette disposition de quatre jours de travail par semaine pour que je puisse retourner à la maison voir Jill, alors tout va très bien.

— Ah, je suppose que c'est pour cette raison que je ne t'ai pas vu quand tu es venu à New York, la fin de semaine dernière, blagua Clay au moment où il s'arrêtait à un feu rouge.

— C'est renversant, n'est-ce pas, comment je préfère passer du temps avec elle plutôt qu'avec toi ?

— Scandaleux, répondit Clay.

— Quoi de neuf, en ce qui te concerne ? Qu'est-ce qui s'est passé avec cette femme que tu trouvais séduisante ?

Clay serra les dents de frustration. Il n'avait pas envie de parler de Julia et de la façon dont elle était partie. Il s'était maintenant écoulé plus d'une semaine sans qu'il ait de nouvelles d'elle. Il ne l'avait pas appelée et il faisait de son mieux pour ne pas penser à elle en se réfugiant dans le travail, dans les contrats, en faisant tout ce qu'il pouvait pour ses clients. C'était là-dessus qu'il se concentrait. La tête dans les affaires et nulle part ailleurs. Il ne pouvait tolérer que se répète l'histoire de Sabrina, surtout maintenant que Flynn avait obtenu un contrat avec les Pinkerton. Il se sentait encore coupable d'avoir perdu l'important réalisateur de films d'action comme client cette année-là, quand sa concentration s'était embrouillée à cause des ennuis de Sabrina. Il devait bien former son associé et lui montrer comment continuer d'apporter

des contrats. Les Pinkerton étaient importants, et il allait s'assurer que son entreprise les traite convenablement et leur accorde beaucoup d'attention.

— C'était toute une femme, dit-il vaguement au moment où le feu passait au vert, et il traversa la rue, approchant du restaurant où il allait rencontrer Michele. Mais je m'en vais prendre un verre avec ta sœur.

— Eh bien, assure-toi de garder les mains dans tes poches, dit Davis sur un ton léger.

Clay secoua la tête et leva les yeux au ciel.

— Va te faire foutre ! On se rappelle plus tard.

Après avoir raccroché, il poussa la porte du restaurant, essuya les gouttes de pluie sur son veston et se fraya un chemin jusqu'à Michele, qui était perchée sur un tabouret au bar. Au moment où elle le vit, elle lui fit un signe de la main, et quand il approcha, elle l'étreignit et lui donna un baiser sur la joue.

— Tu n'as pas de parapluie, dit-elle en agitant un index d'un air de reproche.

Il desserra sa cravate vert foncé puis dénoua le foutu truc.

— Je suis un homme. Les hommes ne transportent pas de parapluie.

— Je suis une femme. J'ai un grand parapluie, répondit-elle en hochant la tête vers le porte-parapluie près de la porte. Le mien, c'est celui à pois de plus d'un mètre.

— Est-ce que c'est censé un être substitut pour quelque chose, Michele ?

— Oh oui. Tu as tout deviné. J'ai envie d'un pénis, alors je transporte un gros bâton, dit-elle avant de tapoter le tabouret de bois à côté d'elle. Assieds-toi et prends un verre.

— J'en ai besoin, fit-il en enlevant son veston et en le laissant tomber sur le dossier du tabouret. Un whisky sec, dit-il au barman.

Quand son verre arriva, il l'avalait d'un coup puis en commanda un autre, qui subit le même sort. Michele sourcilla.

— Une journée merdique ?

— Une semaine merdique, marmonna-t-il en se passa rudement la main dans les cheveux.

Il était sûr que ses cheveux étaient dressés sur sa tête. Il y avait passé la main pendant toute la semaine, comme si ce geste pouvait atténuer la frustration qui

s'était installée dans ses os et dans ses veines grâce à une certaine Julia Bell. Ça n'avait pas de sens à ses yeux. Il avait examiné la situation sous tous les angles et il n'arrivait pas à comprendre comment ils avaient pu passer un si bon moment ensemble — une fin de semaine inoubliable —, puis établir ensuite un silence radio.

— Parle-moi, dit Michele en posant doucement une main sur son bras.

Il baissa les yeux sur sa main. Tout chez elle était familier et sans danger. Il la connaissait depuis des années, et même s'il ne l'avait plus jamais touchée après ce baiser ivre au collège, il y avait chez elle quelque chose de réconfortant. Peut-être parce qu'ils étaient des amis de longue date ; peut-être parce qu'elle était psychiatre. Elle gagnait sa vie en aidant les gens. Peut-être pourrait-elle l'aider à trouver un sens au départ précipité de cette femme.

— D'accord, dit-il parce que l'alcool avait déjà commencé à lui délier la langue et qu'il voulait chasser de sa poitrine cet enchevêtrement de colère et de douleur. Tu es prête pour ça ?

— Le docteur est en séance, dit-elle en se redressant le dos convenablement. Mais comme il s'agit d'une séance hors des heures de travail, j'insiste pour avoir un autre verre.

Elle commanda une autre tournée pendant qu'il commençait à parler.

— J'ai rencontré quelqu'un, débuta-t-il, puis il lui raconta l'histoire.

Pas tous les détails. Il n'allait pas lui avouer qu'il avait eu une terrible érection pendant toute la dernière semaine et qu'il avait refusé de faire quoi que ce soit à ce propos parce qu'il savait qu'il penserait à Julia, et il voulait arrêter de songer à sa fougueuse rouquine. Il ne lui dit pas non plus qu'en faisant l'amour à cette femme, il avait vécu l'expérience sexuelle la plus intense de sa vie. Elle était sa partenaire parfaite en tout — dans la chambre à coucher et en dehors. Il n'avait jamais apprécié la compagnie d'une femme autant que la sienne et il avait l'impression qu'ils pourraient faire n'importe quoi ensemble.

— Nous avons vraiment eu un bon moment. Une fin de semaine parfaite. Et nous étions en train de tomber amoureux l'un de l'autre. J'en étais sûr. Nous avons parlé de nous revoir, de tenter notre chance ensemble, dit-il.

Les traits de Michele se tendirent, et ses lèvres se serrèrent quand il lui parla des projets qu'ils avaient faits pour une fréquentation à longue distance.

— Tout semblait s'organiser parfaitement. Chaque petite chose.

Elle prit une profonde respiration.

— Chaque chose ?

Sa voix semblait tendue comme si la question était difficile pour elle.

— Ouais, dit-il en essayant de ne pas laisser transparaître son désir dans sa voix.

Il avait la gorge sèche seulement à penser à Julia.

— Nous nous entendions bien.

— Oh. J'ai cru que tu voulais dire..., commença Michele avant de s'interrompre tandis qu'elle rougissait.

C'était ça qu'il avait voulu dire, mais il n'avait pas l'intention de partager avec la sœur de Davis les détails de sa vie sexuelle. Ce qu'un homme faisait derrière des portes closes, dans une limousine, ou dans un bar du West Village — il changea nerveusement de position en se souvenant de l'orgasme stoïque qu'avait eu Julia au Red Line pendant qu'il la caressait sous le bar — était entre l'homme et la femme. Seulement, la femme qu'il désirait s'était enfuie ; elle ne voulait pas de lui.

— Mais le lendemain matin, elle est partie à toute vitesse. Alors, dis-moi, Michele. Dis-moi, ma sage petite psychologue. Qu'est-ce que je ne comprends pas ? Est-ce qu'elle me désire ardemment en secret et qu'elle ne sait pas comment me le dire ? demanda-t-il en exprimant clairement les choses parce qu'il mourait d'envie d'avoir une explication. Parce qu'elle me manque foutument et que je la veux dans ma vie. Est-ce que j'ai raté un indice de sa part ? Gâché quelque chose ? Y a-t-il quelque chose que je doive faire ?

Michele ne répondit pas immédiatement. Elle prit son verre et en avala une autre gorgée. Après l'avoir déposé, elle le regarda directement, ses yeux brun foncé à la fois intenses et affectueux.

— Je vais être franche. Je vais être directe et te parler comme je parlerais à un de mes patients. Voilà, Clay, dit-elle en posant une main sur sa cuisse. Ce n'est pas comme ça qu'une femme se comporte quand elle aime un homme.

Ses épaules s'affaissèrent, et il laissa échapper un profond soupir.

— Ouais ?

Elle inclina la tête.

— Elle fait partie du passé. Je déteste te dire ça, parce que de toute évidence, elle te plaisait énormément, mais elle s'est enfuie. Peut-être qu'il y a quelque chose qui la lie dans sa vie. Peut-être qu'elle a un passé sombre. Peut-être qu'elle est secrètement mariée et qu'elle ne pouvait passer qu'une fin de semaine avec toi. Mais si elle a vraiment passé un moment extraordinaire et qu'elle était vraiment ouverte à une fréquentation à longue distance comme elle l'affirmait, alors elle t'aurait téléphoné quand son avion a atterri. Elle t'aurait texté. Elle t'aurait, je ne sais pas trop, dit Michele avec un rire forcé, envoyé des photos coquines.

Clay grimaça, et sa queue se mit au garde-à-vous à la pensée de voir apparaître sur son écran à la maison une photo indécente de Julia. Peut-être une photo d'elle avec ces superbes seins épanouis qu'il avait une terrible envie de lécher, d'embrasser, de palper. Ou de ce cul, si rond et alléchant et qui ne demandait qu'une fessée. Dans son esprit, il pouvait entendre le bruit de sa paume frappant ses fesses, le son sec, et le *oh* de surprise qui s'échapperait de ses lèvres suivi d'un gémissement. Elle aimait les fessées. Il rageait de n'avoir pas eu la chance de claquer ses fesses plus d'une fois.

Il avait envie d'abattre son poing sur le bar.

— Alors, le fait qu'il n'y ait pas de photos coquines sur mon téléphone démontre clairement que cette femme est sortie de ma vie, dit-il, les lèvres serrées, voulant à peine admettre la dure vérité que Michele lui exposait.

Elle lui adressa un sourire de sympathie.

— Oui, Clay. Elle fait partie du passé. Quand une femme veut être avec un homme, elle fait l'effort de le voir, de l'appeler, de passer du temps avec lui, tout comme il le fait avec elle. Elle aspire à être honnête et franche. À ouvrir son cœur. De plus, c'est ce que tu mérites, dit-elle en lui serrant le bras.

Pendant une seconde, il eut l'impression qu'elle s'attardait sur son biceps, mais c'était peut-être l'alcool qui lui embrouillait l'esprit. Ce qui lui rappela qu'il avait besoin d'un autre verre.

Au moment où il partit, il était pratiquement sûr d'être ivre. En marchant jusqu'au métro, à deux pâtés de maisons plus loin, il modifia cette évaluation en constatant que les taxis, les voitures et les feux de circulation autour de lui devenaient plus flous. Il n'était pas ivre. Il était soûl. Tellement soûl qu'il ne vit aucune raison de ne pas lui envoyer un texto pendant qu'il descendait les marches jusqu'à la plateforme. Il tendit la main pour prendre le téléphone dans sa poche, mais le rata la première fois. Il faillit se frapper contre le wagon de métro pendant que ses doigts volaient sur l'écran.

« Je n'arrête pas de penser à toi. »

Il appuya sur le bouton d'envoi puis jura contre lui-même en souhaitant pouvoir revenir en arrière. Il n'allait rien obtenir en retour de Julia, et ça n'allait que rendre sa fuite encore plus douloureuse.

Quand il sortit sur Christopher Street, il espéra que les dieux qui se consacraient aux textos d'ivrognes veillaient sur lui. Que peut-être il n'y avait pas eu de réception sous terre et qu'il avait été sauvé de ses stupides désirs pour elle.

Mais son message était bien là, parmi les envois, et il se moquait de son cœur perfide.

CHAPITRE 15

Julia frotta quelques cristaux de sucre le long du rebord d'un verre de martini et tendit le cocktail qui faisait sa réputation à une femme vêtue d'un tailleur noir ordinaire, ennuyeux, qui était entrée quelques minutes plus tôt en tirant une grosse mallette noire du type qui était habituellement rempli de produits pharmaceutiques. Julia supposa qu'elle était représentante commerciale pour une des grandes compagnies pharmaceutiques et qu'elle avait servi sa salade toute la journée, avec peu de succès. Simplement dit, elle avait l'air complètement crevée.

Elle soupira lourdement, puis appuya son menton sur sa paume. Julia éprouvait de la sympathie pour elle-même sans connaître ses malheurs. La vie pouvait être une maîtresse cruelle. Parfois, les journées vous laissaient à plat. Les nuits aussi, ces nuits solitaires où tout ce qu'elle voulait c'était un moment de répit, un doux rappel du fait qu'elle n'était pas une femme seule luttant contre le monde entier.

— Dégustez-moi ça, dit Julia en glissant le Purple Snow Globe devant la femme. J'espère que ça améliorera un peu votre journée.

La femme lui sourit brièvement.

— Vous n'avez aucune idée à quel point j'en ai besoin.

— C'est ma spécialité, mais si vous ne l'aimez pas, dites-le-moi, et je vais vous préparer autre chose.

La femme prit une gorgée, et son regard fatigué s'alluma. Julia aurait juré qu'elle avait actionné un commutateur et que ses yeux étaient passés du terne au bleu étincelant.

— C'est divin.

Julia sourit.

— Je suis heureuse que vous l'aimiez, fit-elle, et pour l'instant, cela suffisait à rendre un peu meilleure sa semaine merdique.

Elle n'avait peut-être pas gagné sa partie de poker, elle avait peut-être perdu

son homme, mais au moins, elle pouvait bien faire une chose : préparer une boisson et redonner temporairement courage à une femme épuisée.

Elle se dirigea vers le robinet de bière à pression, remplit un verre de Pale Ale pour un client régulier, un gars maigrichon qui s'arrêtait toujours après le travail. Elle l'aimait bien, parce qu'il n'avait jamais essayé de la draguer. Il n'était ici que pour les verres.

— Comme d'habitude, dit-elle en lui tendant le verre.

Il leva un chapeau imaginaire et prit sa première gorgée. Elle rassembla ses pourboires d'autres clients et retourna à la caisse enregistreuse, puis glissa des billets dans le tiroir.

— Je pourrais avoir votre plus extraordinaire Coke diète ?

Un large sourire apparut sur le visage de Julia, et elle se tourna pour apercevoir la personne qu'elle aimait le plus au monde : sa sœur McKenna parée d'une robe vert émeraude classique avec un jupon blanc dépassant légèrement du rebord de la jupe. Elle portait sur les épaules une cape de fausse fourrure blanche cent pour cent rétro. Près d'elle se trouvait son fiancé, Chris, vêtu d'une chemise à carreaux et de jeans, l'accoutrement de soirée pour le surfeur le plus nonchalant de Californie qu'il était. Ils formaient le couple le plus heureux qu'elle connaisse, et c'était pour cette raison que Julia n'allait jamais crever leur bulle de bonheur en leur dévoilant ses problèmes. Elle éprouvait une joie particulière à voir sa sœur en amour et elle ferait n'importe quoi pour empêcher que le cœur de McKenna soit meurtri de nouveau.

— Toujours, pour toi, dit-elle avant de se pencher sur le bar pour étreindre sa grande sœur. Et salut, beau gosse, dit-elle à Chris en l'embrassant sur la joue.

— Salut, Julia. Comment vont les affaires ce soir ?

— Toujours bien au Cubic Z, répondit-elle d'un air rayonnant, heureuse d'avoir la possibilité de parler des affaires du bar.

Elle était fière de son minuscule morceau de terre dans SoMa, et c'était là une autre raison pour laquelle elle voulait à tout prix s'extirper des griffes de Charlie. Elle ne voulait pas qu'il reprenne l'endroit. L'idée qu'il dirige ses activités illégales à partir de son bar en menaçant d'autres victimes avec son

couteau qui n'était pas dangereux en soi, mais symbolisait tout ce qu'il pourrait faire, lui faisait tourner l'estomac. Il pourrait réduire le bar en poussière, la laissant elle, Kim et la famille de Kim sur la paille. Elle versa à McKenna un Coke diète, puis demanda à Chris quel poison il voulait.

— N'importe quelle bière pression, dit-il, et elle grimaça intérieurement en entendant les mots.

Évidemment, elle entendait cette phrase plusieurs fois par soir, mais elle lui rappelait Clay et ce qu'il avait dit la première fois qu'ils s'étaient rencontrés ici. Après qu'elle eut tendu son verre à Chris, elle les regarda tous les deux.

— Pourquoi cet attirail sophistiqué ? Vous allez à un bal ou quoi ?

Chris sourit et secoua la tête.

— Non, mais mon réseau organise une *fiesta* pour célébrer nos cotes d'écoute record, alors je me suis mis en beauté, dit-il en prenant entre ses doigts le col de sa chemise.

— Tu as bien réussi, dit-elle, et une fois de plus, son esprit se tourna vers Clay, vers l'allure superbe qu'il avait en portant n'importe quoi et rien.

Elle aimait son style chic, ses cravates de dirigeant et ses chemises empesées, ses manches et la façon dont il les roulait en révélant ses avant-bras si épais et puissants.

Elle éprouva un vif serrement de douleur, qui se logea dans sa poitrine. Elle n'avait pas seulement envie de ses bras ; elle avait envie de l'homme tout entier, au-dedans comme en dehors, de la façon dont il la tenait à celle dont il lui parlait. Il avait voulu en apprendre davantage sur elle, et elle ressentait exactement la même chose à son égard. Il la fascinait avec son mélange de dureté et de tendresse. Même s'il lui semblait insensé de s'ennuyer de quelqu'un avec qui elle n'avait passé que quelques nuits, elle n'avait jamais rencontré quelqu'un comme lui, quelqu'un qui captivait son esprit et son corps.

Elle secoua la tête comme si elle pouvait de cette façon cesser de penser à lui. Elle tendit la main vers le robinet pour verser une bière à un autre client.

— Parlant de cotes d'écoute inégalées, commença McKenna d'une voix qui laissait penser qu'elle avait quelque chose en tête, Chris est sur le point de renouveler son contrat, et il cherche un nouvel avocat, alors j'ai pensé à ton

type...

La main de Julia se figea sur le robinet, et la bière commença à déborder du verre.

Ton type. Oh, comme elle aurait voulu qu'il soit *son type*, et tout ce que ce titre impliquait : les nuits, les jours, les moments, les enlacements.

— Oh, merde, dit-elle en se rendant compte que la mousse débordait.

Elle prit une serviette, essuya le côté du verre, le nettoya et le tendit au client.

— Que penses-tu de ça ? demanda McKenna quand elle revint.

— Il est assez dur en affaire, n'est-ce pas ? intervint Chris. Je parlais à ma sœur l'autre jour, et elle m'a dit qu'il avait négocié toutes sortes d'avantages pour Davis.

Julia redressa le dos.

— Je ne fais pas d'affaires avec lui, mais d'après ce que j'ai entendu, ses clients ne tarissent pas d'éloges à son propos.

— Tu pourrais nous présenter ?

— C'est toi qui m'as présentée à lui, souligna Julia.

— Mais c'était plus informel, une chose que je lui ai mentionnée en passant au théâtre. Je me suis dit que pour ça, une présentation plus officielle serait mieux.

Puis une lueur brilla dans le regard de McKenna, comme si elle prenait conscience de quelque chose. Il y avait plus d'une dizaine de jours que Julia était revenue de son voyage, et elle en avait peu parlé, sauf quelques textos disant que tout s'était bien passé, qu'elle était revenue, et qu'elle était extrêmement occupée. Elle n'avait pas dit à sa sœur qu'elle était partie en vitesse. McKenna se pencha sur le bar et plissa les yeux.

— Tu es toujours éprise de lui ?

Julia était sur le point d'inventer une réponse quand elle entendit un client l'appeler.

— Oh, excuse-moi !

La femme au tailleur agitait les doigts.

Julia alla la trouver.

— Comment c'était ?

La femme tapota le verre.

— Je n'ai jamais rien bu comme ça. C'est extraordinaire.

— Je suis si heureuse que vous aimiez ça.

— Écoutez. J'ai un ami — il s'appelle Glen Mills — dont le magazine fait une recherche sur le meilleur cocktail du monde, poursuivit la femme. Je vais lui parler de celui-là.

— Ce serait gentil de votre part, dit-elle, même si elle savait que les clients disaient des trucs comme ça tout le temps, alors elle ne misait pas là-dessus.

Elle ne ressentait rien de plus, en tout cas, qu'une simple fierté pour un boulot bien fait.

— Quel est votre nom ?

— Julia, lui répondit-elle tandis que la femme lui tendait un billet de vingt.

— Gardez la monnaie, Julia.

Puis, elle partit en tirant sa mallette, mais cette fois, son pas était enlevé et énergique. Julia revint vers sa sœur en espérant éviter de parler de Clay. Elle n'avait pas besoin d'éprouver ce vide douloureux en songeant à lui toute la soirée, surtout parce qu'elle était certaine de le ressentir toute la nuit, seule dans son lit. Elle regarda sa montre.

— Hé, il va y avoir foule ici d'un moment à l'autre.

— Alors, peux-tu faire la présentation à Clay ? demanda encore McKenna, et de toute évidence Julia n'allait pas pouvoir ignorer cette requête.

Elle réfléchit à la question. Elle avait essayé d'éviter la tentation, rangé son téléphone dans un tiroir de cuisine pendant les soirées quand elle aurait voulu lui envoyer un texto ou l'appeler, partait courir le matin pour essayer de se changer les idées. Mais aucune de ces tactiques n'avait pu empêcher Clay d'occuper la majeure partie de son cerveau. Elle avait rêvé de lui chaque nuit. La seule mention de son nom la faisait rougir et provoquait une bouffée de chaleur entre ses jambes. Ça faisait un bon moment, et elle ne s'était même pas caressée depuis qu'elle était partie. Si elle le faisait, elle ne verrait que son image, et ça ne l'aiderait pas à le chasser de son esprit.

Peut-être, seulement peut-être, qu'un bref courriel pour sa sœur satisferait ce désir en elle et assouvirait sa soif de lui. Comme une sorte de sevrage

progressif. Un tout petit geste, et c'en serait fini.

— Je vais m'en occuper pour vous, répondit-elle, et elle eut un petit sursaut d'espoir.

À tout le moins, elle avait une raison de communiquer avec lui et elle tenta de ne pas trop s'enflammer devant la perspective de lui envoyer un mot, mais elle ne pouvait pas s'en empêcher : elle était excitée.

— Maintenant, on peut parler d'autre chose que d'affaires, s'il vous plaît ? Comme votre mariage ? C'est de ça que je veux surtout bavarder. Je peux à peine attendre un autre mois pour voir ma grande sœur descendre l'allée.

Chris et McKenna prirent tous deux un air radieux. Il l'embrassa brièvement sur la joue, et elle passa ses bras autour de son cou, et Julia se sentit heureuse de la façon dont sa sœur pouvait être libre avec l'homme pour qui elle avait de l'affection.

— Nous allons faire du karaoké, comme tu sais, dit McKenna.

Et elle commença à lui raconter tous les détails, et même si Julia les connaissait déjà presque tous, puisqu'elle était demoiselle d'honneur, elle n'avait aucune objection à les entendre encore. Le bonheur de sa sœur la faisait sourire, alors elle écouta McKenna la mettre à jour à propos de leur projet de mariage, et elle aussi était impatiente que le couple s'unisse.

...

Plus tard, ce soir-là, tandis que la foule diminuait, elle prit son téléphone pour appeler, quand elle vit que Clay lui avait envoyé un texto.

Ses yeux s'écarquillèrent, illuminés. Avec un élan d'espoir, elle ouvrit le message.

Je n'arrête pas de penser à toi.

Son cœur s'accéléra tandis qu'elle savourait les mots, chacun d'eux comme une pâtisserie fine. Elle pressa le téléphone contre sa poitrine comme si ce simple geste pouvait le rapprocher d'elle, puis partit dans la pièce d'entreposage, parce qu'elle avait besoin d'un moment seule avec son texto : elle referma la porte, s'appuya contre elle et fixa de nouveau l'écran comme une idiote éperdue d'amour, faisant glisser le bout de ses doigts sur son

message.

Elle examina ses options. Elle pourrait faire semblant de ne l'avoir jamais vu. Elle pourrait l'effacer. Elle pourrait continuer d'ignorer Clay. Mais cette seule idée lui nouait l'estomac. Elle était vraiment dans tous ses états depuis qu'elle avait quitté New York. Elle avait mal dormi, elle avait été maussade quand elle avait couru le matin et elle pouvait à peine se concentrer sur son livre en se mettant au lit. Ses pensées la ramenaient toujours vers lui. Une réponse pourrait atténuer quelque peu la tension qui s'était emparée d'elle.

Même si elle connaissait les risques, elle devint de plus en plus convaincue à chaque seconde qui passait qu'il n'y avait rien de dangereux à répondre à son message. C'était simplement répondre à un message. Parfois, un cigare n'était qu'un cigare.

Le moins qu'elle puisse faire, c'était de lui répondre.

J'adorerais savoir à quoi tu penses...

Ce n'est que plus tard qu'elle se rendit compte qu'elle avait complètement oublié la demande de McKenna à propos d'une présentation. Tant mieux. Une autre raison de poursuivre le dialogue.

Soit dit en passant, le fiancé de ma sœur souhaite-rait te parler de l'idée de travailler ensemble. Je vais t'envoyer ses informations, bien que je veuille toujours savoir à quoi tu penses.

Elle s'arrêta un moment, ses pouces flottant au-dessus de l'écran du téléphone, puis elle ajouta, simplement pour qu'il n'y ait pas de malentendu à propos de ses intentions :

xoxo.

CHAPITRE 16

De : cnichols@gmail.com

À : purplesnowglobe@gmail.com

Date : 16 avril, 7 h 48

Objet : Ce à quoi je pense...

À tout. Tes cheveux. Ton cul. Tes magnifiques seins. Tes lèvres. Ton corps blotti dans mon lit. Ton attitude. Et surtout, pourquoi merde tu es partie comme ça.

De : purplesnowglobe@gmail.com

À : cnichols@gmail.com

Date : 16 avril, 11 h 08

Objet : Les autres pensées, s'il te plaît

Quelque chose s'est passé. Pouvons-nous revenir à ces autres sujets, plutôt ?

De : cnichols@gmail.com

À : purplesnowglobe@gmail.com

Date : 16 avril, 17 h 48

Objet : Pas sûr...

Je ne sais pas. Pouvons-nous ?

De : purplesnowglobe@gmail.com

À : cnichols@gmail.com

Date : 16 avril, 23 h 48

Objet : Sois sûr...

Dis-moi.

De : cnichols@gmail.com

À : purplesnowglobe@gmail.com

Date : 17 avril, 6 h 48

Objet : La balle est dans ton camp

Tu me dis ce que tu portes. Tu me dis si tu n'arrêtes pas de penser à moi. Tu me dis pourquoi tu n'es pas ici, étendue sur mes genoux, avec ton magnifique cul qui réclame ma paume.

De : purplesnowglobe@gmail.com

À : cnichols@gmail.com
Date : 17 avril, 9 h 48
Objet : Ça m'apprendra

Alors, tu dis que tu veux me donner une fessée ?

De : cnichols@gmail.com
À : purplesnowglobe@gmail.com
Date : 17 avril, 15 h 48
Objet : Ma main est prête

Tu n'as pas idée.

De : purplesnowglobe@gmail.com
À : cnichols@gmail.com
Date : 17 avril, 15 h 49
Objet : Mon cul l'est aussi

Oh, j'ai une idée. J'ai vraiment une idée. Et j'adorerais ça. Je pense aussi que tu as un penchant pour mon cul.

De : cnichols@gmail.com
À : purplesnowglobe@gmail.com
Date : 17 avril, 23 h 48
Objet : Plus encore

C'est la perfection. Je veux le mordre. Le lécher. Le fesser. L'agripper fermement pendant que je te baise.

De : purplesnowglobe@gmail.com
À : cnichols@gmail.com
Date : 18 avril, 1 h 10
Objet : Ce qui signifie...

Alors, je crois comprendre que tu me désires toujours ?

De : cnichols@gmail.com
À : purplesnowglobe@gmail.com
Date : 18 avril, 7 h 01
Objet : Oui

Tu le sais bien. Ça n'a pas changé.

De : purplesnowglobe@gmail.com

À : cnichols@gmail.com

Date : 18 avril, 11 h 34

Objet : Idem...

Je te désire toujours...

Clay fixa l'écran de l'ordinateur, ses doigts flottant au-dessus du clavier pendant qu'il réfléchissait à une réponse. Mais merde, elle se moquait de lui. *Je te désire toujours*. Comment pouvait-elle dire ça, compte tenu de la façon dont elle était partie ? Ça n'avait aucun sens, et Michele lui avait très clairement expliqué que si Julia avait voulu jouer le jeu, elle ne serait pas disparue ainsi pour réapparaître tout à coup. Il s'écarta de son clavier, comme un alcoolique essayant de s'éloigner du bar. Il prit une plume et un contrat sur la pile de paperasse sur son bureau, lança son téléphone sur le meuble, puis sortit et verrouilla la porte.

S'il restait trop près du clavier ou du téléphone, il ne pourrait s'empêcher de poursuivre sur ce terrain avec elle. Parce qu'elle était aussi irrésistible à ses yeux qu'elle l'avait été cette toute première nuit. Tête inclinée pendant tout le trajet, il se dirigea vers un banc à l'extérieur de Central Park et s'y assit en faisant de son mieux pour se plonger dans les détails d'un accord de licence que l'acteur Liam Connor avait besoin de conclure avant d'ouvrir un nouveau restaurant à New York dans quelques semaines. D'habitude, Clay ne s'occupait pas d'accords dans le domaine de la restauration, mais Liam était un client de longue date et lui avait demandé de jeter un coup d'œil aux dispositions avec l'autre copropriétaire. Clay se passa la main dans les cheveux pendant qu'il examinait les petits caractères, mais bientôt, les mots qu'il connaissait par cœur, comme « indemniser » et « responsabilités », se soulevaient de la page, et il pouvait à peine les mettre en contexte. Cette lecture était un exercice lent et cruel, parce qu'il ne pouvait se concentrer sur quoi que ce soit.

Elle ondulait devant lui comme un foutu mirage, le tentant, l'aguichant. Chaque fois qu'il ouvrait ou fermait les yeux, elle était là. Belle et attirante, elle l'attisait. Il pouvait l'imaginer, pouvait sentir sa présence, toucher sa silhouette.

Elle avait laissé son empreinte sur lui, et il la désirait jour après jour, nuit après nuit.

Il jura à voix haute et leva les yeux. Personne ne s'en était rendu compte. Personne ne s'en souciait. C'était New York, et la ville vivait sa propre vie. Alors, il fixa la foule du déjeuner, un médecin soucieux passant en vitesse dans son uniforme, le type en costume qui tirait sur sa cravate avant de taper un message sur son téléphone, deux femmes en jeans et en chandails de bonne coupe, chacune tenant en équilibre dans ses mains un plateau de carton de cafés au lait. Un autobus passa lentement sur la Cinquième Avenue, puis s'arrêta et laissa descendre plusieurs passagers qui paraissaient tout aussi pressés de parvenir à leurs destinations. Sans qu'il sache comment, le chaos de la ville l'apaisait pour le moment et calmait son esprit. Il prit une profonde respiration, puis revint au contrat.

Une demi-heure plus tard, il avait trouvé la disposition qui le préoccupait le plus, alors quand il rencontra Liam pour le lunch, il lui parla des points qu'il voulait régler.

— C'est pour ça que je te garde à ma disposition, mon vieux, dit l'acteur en lui adressant ce fameux sourire qui faisait battre le cœur des femmes et payer un maximum à ses clients pour voir son visage sous les projecteurs. Tu vas venir me voir dans *Suspects de convenance*, n'est-ce pas ?

— Comme si j'allais rater ça, répondit Clay en inscrivant mentalement la date sur son calendrier pour aller voir l'adaptation sur scène du film à succès.

Ils passèrent le reste du repas à parler du travail à venir de Liam, des films qu'ils avaient tous deux adorés ou détestés, puis de sports, toujours de sports.

À la fin du lunch, Clay espéra simplement qu'il pourrait continuer à se concentrer ainsi et poursuivre ses affaires. Il n'avait pas besoin d'autres distractions. Quand il retourna à son bureau, frais et dispos — en majeure partie —, après ces quelques heures loin des laisses électroniques, il cliqua sur son téléphone et trouva un autre message de la femme qui n'était jamais loin de son esprit.

À : cnichols@gmail.com

Date : 18 avril, 14 h 23

Objet : À propos du désir...

Si incroyablement intense... de toutes les façons

Pendant une seconde, il perdit toute maîtrise de soi, alors que sa peau s'échauffait et que son cœur s'accélérait, battant contre sa poitrine avec le désir douloureux de la tenir de nouveau dans ses bras. Il était inutile de résister, alors il tapa rapidement une réponse, la sauvegarda dans ses brouillons et se dit qu'il verrait s'il se sentirait encore ainsi ce soir. Quand la journée de travail se termina, il se rendit au gymnase pour marteler le sac de sable jusqu'à ce que ses épaules soient douloureuses comme jamais auparavant.

En route vers chez lui, il sortit son téléphone, ouvrit ses brouillons et prit une décision.

CHAPITRE 17

De : cnichols@gmail.com
À : purplesnowglobe@gmail.com
Date : 18 avril, 17 h 23
Objet : Ce qui nous ramène à...

Alors pourquoi ? Pourquoi es-tu partie ?

De : purplesnowglobe@gmail.com
À : cnichols@gmail.com
Date : 18 avril, 20 h 48
Objet : La vérité

J'avais peur.

De : cnichols@gmail.com
À : purplesnowglobe@gmail.com
Date : 18 avril, 20 h 48
Objet : La vérité, c'est bien

À propos de quoi ?

De : purplesnowglobe@gmail.com
À : cnichols@gmail.com
Date : 19 avril, 2 h 03
Objet : Ça peut être...

De nous rapprocher.

De : cnichols@gmail.com
À : purplesnowglobe@gmail.com
Date : 19 avril, 7 h 48
Objet : Re : Ça peut être...

N'aie pas peur.

De : purplesnowglobe@gmail.com
À : cnichols@gmail.com
Date : 19 avril, 11 h 19
Objet : Re : Re : Ça peut être...

Mais j'ai peur.

De : cnichols@gmail.com
À : purplesnowglobe@gmail.com
Date : 19 avril, 17 h 59
Objet : Promesse

Je ne vais pas te blesser.

De : purplesnowglobe@gmail.com
À : cnichols@gmail.com
Date : 19 avril, 22 h 03
Objet : Promesses, promesses

C'est facile de promettre. Difficile de respecter sa parole.

De : cnichols@gmail.com
À : purplesnowglobe@gmail.com
Date : 19 avril, 23 h 08
Objet : Question

Vas-tu te laisser contrôler par la peur ?

Bonne question.

Allait-elle laisser Charlie contrôler chaque aspect de sa vie ? En ce moment, il la fixait des yeux, assis à la table du fond chez M. Pong, comme si elle était un moucheron sur sa chaussure, et c'était après qu'elle lui ait donné son argent. La pile de billets était plus mince qu'à l'habitude, mais au moins, elle avait gagné un peu d'argent.

— Fous le camp d'ici, lui dit-il d'une voix froide, calculatrice. Tu me fatigues, parce que tu prends trop de temps à me rembourser.

— J'ai gagné pour vous, ce soir, souligna-t-elle.

Mais en quoi était-ce utile ?

Charlie était de mauvaise humeur, et peut-être que c'était à cause d'elle, ou peut-être à cause d'un autre de ses pions qui n'avait pas gagné suffisamment.

— À peine. C'est à peine suffisant, dit-il en plaçant la mince pile en éventail contre son visage et en la frappant sur le nez avec les billets.

Elle tressaillit, étonnée que l'argent puisse blesser à ce point.

Alors qu'elle quittait le restaurant chinois, elle faillit percuter un homme au visage bien défini et aux yeux tristes qui fixaient avec envie l'affiche du restaurant, et elle s'interrogea sur toute cette peur dans sa vie. Elle avait peur de Charlie, de ses menaces voilées à son endroit, à l'endroit de Kim, et du fait qu'il puisse lui arracher de plus en plus de son entreprise, jusqu'à ce qu'il soit satisfait. Mais les hommes comme lui ne l'étaient jamais, n'est-ce pas ? Elle craignait pour sa sœur et voulait à tout prix protéger le bonheur difficilement conquis de McKenna avec Chris. Surtout, elle était terrifiée à l'idée de tout gâcher. Qu'arriverait-il si elle ne parvenait pas à gagner le reste de l'argent ? Se retrouverait-elle dans les griffes de Charlie pour toujours ? Le temps filait, et elle l'imagina l'enchaîner pour toujours et qu'elle ne puisse jamais lui échapper.

Elle ne savait pas ce qui arriverait.

Tout ce dont elle était certaine, c'était que cette peur était horrible. Ce vide la torturait. Et la seule chose qui lui avait semblé la moins bonne et

concrète dans sa vie était le fait de s'ouvrir à Clay. Elle avait vécu dans le cocon de ses propres mensonges nécessaires pendant tant de mois que le peu de vérité qu'elle pouvait partager avec lui était libérateur.

De : purplesnowglobe@gmail.com

À : cnichols@gmail.com

Date : 20 avril, 2 h 02

Objet : Bonne question

Je ne sais pas... Je ne veux pas que la peur me contrôle... mais je ne peux pas m'empêcher non plus de te désirer.

De : cnichols@gmail.com

À : purplesnowglobe@gmail.com

Date : 20 avril, 7 h 32

Objet : Un nouvel aspect de toi

N'arrête pas de me désirer. Je pense que tu ne t'es jamais montrée aussi ouverte.

De : purplesnowglobe@gmail.com

À : cnichols@gmail.com

Date : 20 avril, 9 h 52

Objet : C'est à cause du courrier électronique.

Aimes-tu ça ?

De : cnichols@gmail.com

À : purplesnowglobe@gmail.com

Date : 20 avril, 15 h 22

Objet : J'adore ça...

J'aime à peu près tout chez toi, sauf quand tu t'enfuis de moi.

De : purplesnowglobe@gmail.com

À : cnichols@gmail.com

Date : 20 avril, 23 h 08

Objet : Courir dans l'autre sens ?

Préfèrerais-tu que je coure vers toi ?

De : cnichols@gmail.com
À : purplesnowglobe@gmail.com
Date : 21 avril, 6 h 03
Objet : Oui

J'aimerais que tu te retrouves à genoux pour ce commentaire sarcastique.

De : purplesnowglobe@gmail.com
À : cnichols@gmail.com
Date : 21 avril, 9 h 32
Objet : J'adore cette position

Je me mettrais à genoux pour toi. Tu le sais. Je me mettrais à genoux et je te prendrais dans ma bouche. Sous ton bureau. Pendant que tu serais en réunion. J'adore tellement te goûter.

De : cnichols@gmail.com
À : purplesnowglobe@gmail.com
Date : 21 avril, 15 h 43
Objet : Tu me tues

Je resterais impassible et ne laisserais rien paraître.

De : purplesnowglobe@gmail.com
À : cnichols@gmail.com
Date : 21 avril, 16 h 04
Objet : Impitoyable

Je ferais n'importe quoi pour que tu cèdes.

De : cnichols@gmail.com
À : purplesnowglobe@gmail.com
Date : 21 avril, 16 h 14
Objet : Je sais, crois-moi, je sais

Je n'en doute pas. J'ai une excellente maîtrise.

De : purplesnowglobe@gmail.com
À : cnichols@gmail.com
Date : 21 avril, 19 h 17
Objet : Tu changes de sujet...

C'est pourquoi tu es un si bon avocat. À propos, j'ai entendu dire que tu représentais Chris,

maintenant. Merci de t'occuper de lui.

De : cnichols@gmail.com
À : purplesnowglobe@gmail.com
Date : 21 avril, 19 h 43
Objet : Des pipes aux affaires...

Merci de me l'avoir présenté. Je vais en faire un enfoiré encore plus riche.

De : purplesnowglobe@gmail.com
À : cnichols@gmail.com
Date : 21 avril, 23 h 23
Objet : Arrogant, j'aime ça.

Je le parierais. J'aimerais avoir une raison d'être dans le monde du divertissement et t'avoir comme avocat.

De : cnichols@gmail.com
À : purplesnowglobe@gmail.com
Date : 22 avril, 5 h 55
Objet : Si je l'étais

Je me battrais pour toi, Julia. Je t'obtiendrais tout ce que tu voudrais. Je te donnerais tout ce que tu voudrais.

De : purplesnowglobe@gmail.com
À : cnichols@gmail.com
Date : 22 avril, 10 h 09
Objet : Tu le ferais...

Et toi ? Qu'est-ce que tu veux ?

De : cnichols@gmail.com
À : purplesnowglobe@gmail.com
Date : 22 avril, 17 h 12
Objet : En un mot

Toi.

De : purplesnowglobe@gmail.com
À : cnichols@gmail.com
Date : 22 avril, 20 h 29

Objet : Re : En un mot

La même chose. Je veux la même chose.

De : purplesnowglobe@gmail.com

À : cnichols@gmail.com

Date : 23 avril, 11 h 10

Objet : Ça va ?

Encore là ?

De : purplesnowglobe@gmail.com

À : cnichols@gmail.com

Date : 23 avril, 15 h 63

Objet : Salut

Hé... Tu as été bien tranquille... Tout va bien ? Ne m'oblige pas à t'appeler J

De : purplesnowglobe@gmail.com

À : cnichols@gmail.com

Date : 23 avril, 21 h 01

Objet : Devrais-je m'inquiéter ?

C'était quelque chose que j'ai dit ?

De : cnichols@gmail.com

À : purplesnowglobe@gmail.com

Date : 23 avril, 21 h 40

Objet : C'était quelque chose que tu as dit...

Qu'est-ce que tu portes ?

De : purplesnowglobe@gmail.com

À : cnichols@gmail.com

Date : 23 avril, 21 h 52

Objet : Je ne travaille pas ce soir, alors la réponse est...

Chemisier. Bas. String. Talons hauts.

De : cnichols@gmail.com

À : purplesnowglobe@gmail.com

Date : 23 avril, 22 h 04

Objet : Dur...

C'est la vérité ?

De : purplesnowglobe@gmail.com

À : cnichols@gmail.com

Date : 23 avril, 22 h 15

Objet : Tout à fait

Je le jure.

De : cnichols@gmail.com

À : purplesnowglobe@gmail.com

Date : 23 avril, 22 h 22

Objet : Vaut mieux

Es-tu sûre ?

De : purplesnowglobe@gmail.com

À : cnichols@gmail.com

Date : 23 avril, 22 h 30

Objet : À 100 %

Oui

De : cnichols@gmail.com

À : purplesnowglobe@gmail.com

Date : 23 avril, 22 h 37

Objet : Ceci n'est pas une demande

Enlève ton string.

De : purplesnowglobe@gmail.com

À : cnichols@gmail.com

Date : 23 avril, 22 h 40

Objet : Tes désirs sont des ordres

C'est fait.

Julia sursauta quand elle entendit frapper lourdement à sa porte. Bon Dieu, qu'est-ce qui se passait ? Il était vingt-trois heures. Son sang se glaça dans ses

veines. Il ne pouvait y avoir qu'une personne qui frappe durement à cette heure. Charlie. Ou ses hommes. Elle enleva ses souliers, marcha tranquillement jusqu'à la porte et jeta un coup d'œil par le trou de la serrure.

CHAPITRE 18

Son corps réagit instantanément. Viscéralement. Sa peau s'échauffa, et elle aurait juré qu'elle hallucinait. Pour s'en assurer, elle fit glisser la chaîne, relâcha le verrou et s'imprégna de la vue si bienvenue de Clay debout devant la porte, qui dénouait sa cravate, puis détachait le premier bouton de sa chemise.

Elle voulait l'enlacer. L'embrasser avec ferveur. Lui dire à quel point elle était foutument heureuse de le voir. Elle écarta les lèvres pour parler, mais il était trop rapide. Ses mains étaient déjà sur son visage, sur ses joues, son regard torride parcourant son corps de la tête aux pieds.

— Tu n'as pas tes talons hauts.

— Je les ai enlevés en venant répondre à la porte.

— Enfile-les.

Elle se défit de son étreinte, se pencha et glissa ses pieds dans ses souliers rouges à talons de dix centimètres. Elle se trouva grandie, debout face à l'homme qu'elle n'arrivait pas à oublier. Le corps de Clay était prêt à s'élancer, ses muscles bandés, la veine dans son cou palpitante. Son regard était sombre et intense et rayonnait de sexualité. Il la parcourut encore des yeux, et elle fondit sous son regard. Il avait les mains serrées sur ses côtés. Il s'avança d'un pas et saisit encore ses joues entre ses mains. Elle faillit s'effondrer ; elle et Clay étaient combustibles. Elle le désirait tant que chaque cellule de son corps le réclamait. Sa peau était en feu, et son cœur battait la chamade. Elle le regarda déglutir, puis frôler ses lèvres de son pouce. Ce seul petit geste la rendit haletante, et elle mordilla son pouce.

Clay roula des yeux pendant qu'elle le mordait doucement. Elle se sentit excitée par sa réaction, par la façon dont sa respiration s'était accélérée.

Quand il ouvrit les yeux, il la fixa pendant un moment puis écrasa ses lèvres contre les siennes en un baiser brûlant qui lui apprit qu'il voulait la dévorer. Qu'il le voulait à tout prix. Quand il mit fin au baiser, elle fit les premiers pas en murmurant d'une voix désespérée :

— Prends-moi.

— Tourne-toi.

Elle se pencha sur la table de la cuisine, sa poitrine sur le métal, son cul dans les airs où elle savait qu'il le voulait, s'offrant à lui pour qu'il la possède. Elle tourna la tête vers lui et le regarda pendant qu'il finissait de dénouer sa cravate puis l'arrachait de son cou et déboutonnait sa chemise.

Sa poitrine montait et descendait tandis qu'elle le regardait, la chaleur coulant entre ses jambes à chacun des gestes qu'il faisait. Il laissa sa chemise ouverte, et elle s'émerveilla devant sa poitrine, devant les muscles durcis. Sa main agit de son propre chef, et elle tendit un bras derrière elle pour le toucher. Il lui claqua la main et releva sa jupe noire moulante sur son dos, exposant davantage de sa peau, puis il fit courir ses mains le long de son échine. Il plongea une main entre ses jambes et fit glisser un doigt le long de ses lèvres gonflées.

— Oh, cria-t-elle alors que ses yeux se fermaient, et sa bouche forma un O parfait.

— Est-ce que tu t'es caressée ? demanda-t-il avec la voix d'un avocat en cour.

Elle était une témoin enthousiaste, impatiente d'être contre-interrogée.

— Non, dit-elle, et il frota encore ses doigts contre elle en provoquant un gémissement de plaisir.

Elle agita son cul contre lui. Il leva la main, et elle retint son souffle, sachant ce qui allait venir. Ses yeux s'écarquillèrent quand il lui claqua une fesse, un dur pincement qui se dispersa sur son derrière.

Il se pencha pour frôler ses lèvres contre sa chair, et elle gémit alors qu'il apaisait la douleur avec sa langue. Il glissa de nouveau sa main entre ses jambes, provoquant des étincelles de chaleur à travers tout son corps.

— Tu ne t'es pas caressée une seule fois depuis que je t'ai vue ?

Elle secoua la tête.

— Non, je le jure. Je savais que si je le faisais, je ne ferais que penser à toi et que ça me rendrait folle du désir de t'avoir.

Il enfouit un doigt en elle, et elle vit des étoiles quand il agita son pouce sur

son clitoris.

— Alors, tu as tout gardé ça pour moi ?

— Oui, haleta-t-elle.

— Bien. Parce que je vais tout prendre. Je veux tout.

Il retira sa main, la leva de nouveau, et Julia frissonna en sachant qu'il allait la claquer encore. Elle désirait ce mélange doux-amer de plaisir et de douleur, et cette fois, la claque fut suivie de son doigt qui glissait entre ses jambes pendant qu'il la frottait là où elle le désirait le plus.

— Je ne me suis pas caressé non plus, Julia, dit-il en commençant à détacher ses pantalons. Tu sais ce que ça veut dire ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-elle pendant qu'il descendait ses *boxers* et libérait son énorme érection.

Elle écarta les lèvres à la vue de sa queue épaisse, rigide et palpitante. Elle le désirait tellement. Le désirait tout entier. Il agrippa son membre en se caressant de haut en bas. Elle regarda, hypnotisée, pendant qu'un petit gémissement lui échappait.

— Ça veut dire que je suis bandé comme un cheval depuis que tu m'as quitté. Je me suis promené dans New York complètement au garde-à-vous, en pensant à toi et sans rien y faire pour la même raison, dit-il en positionnant l'extrémité de sa queue contre les lèvres humides de sa chatte.

Une douce torture s'empara de son corps alors qu'elle essayait de reculer vers lui, de l'attirer en elle, inondée d'un désir insatiable.

— Je ne voulais pas penser à toi, parce que tu étais tout ce à quoi je pensais déjà, dit-il pendant qu'il plongeait la main dans sa poche pour prendre un condom, déchirait l'emballage et l'installait.

— C'était la même chose pour moi, dit-elle.

Elle pouvait entendre l'impatience dans sa propre voix. Elle avait tellement besoin de ça ; non seulement du lien physique entre eux, mais de *lui*. De cet homme, de la façon dont il la faisait sentir dans tout son être. Il avait touché quelque chose de si profond en elle, quelque chose qu'elle avait tenu caché et protégé. Mais il était là, à se frayer un chemin autour de la forte-resse de son cœur endurci, et elle le voulait tout entier. Elle était terriblement reconnaissante

qu'il soit apparu ce soir — la première preuve évidente que sa chance était peut-être en train de tourner.

— Je n'ai pas arrêté de penser à toi aussi. Je te veux tellement.

— Je te veux aussi.

Il se pencha sur son corps et posa sa poitrine contre elle pendant qu'il frottait son membre rigide contre sa chatte.

— Et j'ai détesté la manière dont tu m'as quitté, ajouta-t-il.

— Je l'ai détestée aussi, dit-elle en se tortillant contre lui, luttant pour le guider en elle.

Il agrippa ses poignets au-dessus de sa tête et les plaqua contre la table.

— *Julia*, fit-il d'une voix rauque en frottant sa bouche le long de sa gorge, provoquant chez elle un gémissement désespéré. Il y a une chose que je dois te dire.

— Oui ? fit-elle le souffle court, son dos arqué, son corps moulé au sien.

Il se recula pour la regarder dans les yeux. Sa voix était saccadée.

— Je suis fou de toi, mais en ce moment, je vais te baiser comme si je te détestais. J'ai besoin de te baiser rageusement, mais n'oublie pas ça : je suis fou de toi.

Elle se mordit la lèvre, le désir la traversant comme une étoile filante à travers le ciel.

— Je suis folle de toi, murmura-t-elle, mais le dernier mot se perdit quand il s'enfonça en elle, la remplissant en un seul mouvement rapide.

Elle gémit bruyamment et ferma les yeux, savourant la sensation de son membre chaud et rigide en elle. Dieu que c'était bon de le sentir ainsi. Il commença à la pilonner, durement, rapidement. Tout comme il l'avait promis. Ses seins étaient écrasés contre la table de cuisine, et elle se fichait qu'ils lui fassent mal. Elle accueillait la douleur. La façon dont chaque partie de son corps le *sentait*. Ses jambes tremblaient tandis qu'il fonçait en elle, ses poignets l'élançaient, et sa joue vibrait tellement elle était pressée contre la surface impitoyable de métal. Mais avec chaque poussée, elle le prenait plus profondément en elle, son désir croissant. Elle devenait plus humide à chaque coup violent, parce qu'elle avait terriblement besoin qu'il la baise au point

d'évacuer de sa vie toutes les tensions, tous les problèmes et tous les ennuis.

— Plus fort, l'exhorta-t-elle, et elle fut récompensée par un grand coup.

— Fais attention à ce que tu souhaites, dit-il d'une voix rude contre son oreille.

— J'aime ça de cette manière. Je ne le regrette pas.

— Ne me regrette jamais, dit-il tandis que sa mâchoire hirsute frottait contre sa joue.

— Jamais, dit-elle entre deux halètements.

Elle remonta son cul.

— Caresse-moi, dit-elle sur un ton suppliant, mais elle savait qu'il aimerait ce son.

— Tu veux que je caresse ton clitoris ? demanda-t-il pendant qu'il la pilonnait.

— Oui, s'il te plaît.

— Bien. J'aime la façon dont tu as demandé si poliment, dit-il en lui lâchant les poignets.

Il se tenait derrière elle maintenant, s'enfonçant durement en elle, tandis qu'il tenait sa hanche d'une main et que l'autre se glissait entre ses jambes pour frotter son clitoris. À la se-conde où il la toucha, elle hurla de plaisir.

— *Oui.*

C'était tout ce qu'elle pouvait dire. Tout ce qu'elle pouvait parvenir à exprimer. Elle cria « oui » encore et encore pendant qu'il la martelait, prenant possession de son corps, le reprenant pour lui, la revendiquant avec la baise vigoureuse qu'elle désirait. Le doigt de Clay s'agitait sur son clitoris gonflé, la caressait exactement au bon rythme, avec juste la bonne friction, jusqu'à ce que le monde s'évanouisse et que tout devienne flou, sauf le plaisir sans nom qui traversait son corps. Son orgasme explosa alors qu'elle franchissait à toute vitesse le bord du précipice. Il était là avec elle, lui agrippant les hanches, plongeant plus profondément, se libérant jusqu'à ce qu'il s'effondre sur elle.

Elle haletait comme si elle venait de faire une course. Puis, ses lèvres étaient sur son cou et l'embrassaient doucement, tendrement, tandis qu'il remontait peu à peu vers sa bouche.

— Je suis tellement fou de toi, murmura-t-il, et même si le corps de Julia était encore excité par la rencontre de leurs bouches, son cœur était également inondé de chaleur par ses paroles.

— J'éprouve la même chose, Clay, exactement la même chose, murmura-t-elle en tournant la tête pour qu'il puisse mieux l'embrasser.

Il s'écarta, jeta le condom dans la poubelle et retourna vers elle. Il leva son corps épuisé de la table où elle était encore étendue, encore étourdie après l'amour, puis il jeta un coup d'œil autour et trouva rapidement la porte de sa chambre à coucher et l'y transporta. Il l'étendit sur le lit, se rendit à la salle de bain, attrapa quelques papiers mouchoirs et les lui apporta. Elle se nettoya et les lui tendit pour qu'il les jette.

Elle se demanda brièvement comment il avait trouvé son appartement, mais se dit qu'une rapide recherche sur Google avait dû lui révéler rapidement son adresse.

Quand il revint, il parcourut la chambre des yeux, et elle n'était pas certaine s'il allait passer la nuit ou non. Elle sentit la nervosité monter en elle pendant qu'elle se demandait ce qu'il ferait ensuite.

CHAPITRE 19

Alors, c'était là qu'elle se tenait le soir, quand il avait envoyé tous ces courriels. Pelotonnée sur son grand lit, par-dessus les couvertures rouge vin, à demi nue, ne portant que son chemisier.

En tout cas, c'est ainsi qu'il aimait l'imaginer et comment il aimait la regarder.

Il n'avait jamais été du genre à se soucier du décor dans la maison d'une femme, mais quelque chose semblait tout à fait convenir dans les rouges foncés, les pourpres royaux et les couleurs dorées de sa chambre — des teintes chaudes pour une femme dont le style suintait la sexualité.

Sur sa table de nuit se trouvait une liseuse électronique, et il aurait parié qu'elle était remplie de livres qu'elle aimait — des histoires d'aventure, lui avait-elle dit la nuit où ils s'étaient rencontrés. Des histoires de sauvetage en mer, d'escalades audacieuses en montagne, de prouesses qui défiaient les possibilités. C'était une femme aventureuse, et ce qu'elle lisait reflétait cet aspect d'elle. Un foulard pourpre était drapé par-dessus la lampe sur la table de nuit, et il lui vint à l'esprit d'autres usages pour ce foulard. Il regarda les photos encadrées sur sa commode — des photos de sa sœur et d'elle, et de sa sœur avec un chien.

— C'est la chienne de McKenna. *Miss Pac-Man*.

— Joli chienne.

— Elle est mignonne et intelligente, dit Julia avec une certaine fierté dans la voix, un peu comme une tante à propos d'un enfant. Elle est aussi loyale et dévouée.

— Comme un chien devrait l'être.

— Et une personne, ajouta-t-elle.

— Oui, acquiesça-t-il avec enthousiasme. Es-tu loyale et dévouée ?

Elle inclina la tête d'un air sérieux, tandis que ses yeux verts soutenaient son regard. Il y avait une intensité dans son regard. Une certitude.

— Je ne veux que toi, je ne pense qu'à toi, dit-elle.

— Je connais bien ce sentiment.

Elle tapota le lit près d'elle.

— J'aime ton allure dans mon appartement.

— J'aime ton allure en ce moment, dit-il en grimpant sur le lit pour la rejoindre.

— Vas-tu enlever ces pantalons et passer la nuit ? demanda-t-elle en zieutant son corps à demi nu.

— J'y songe, dit-il sur un ton empreint d'ironie.

— Qu'est-ce que je peux faire pour te convaincre de rester ?

Il s'étonna de constater qu'il n'y avait aucun badinage dans sa question. Il était habitué à son côté séducteur, à la façon dont elle faisait courir ses ongles le long de son bras pour obtenir ce qu'elle voulait. Mais c'était là un nouvel aspect de Julia, vulnérable, et il se prit à espérer qu'elle allait finalement s'ouvrir à lui.

Il fit glisser son index le long de la mâchoire de Julia. Il déglutit. Il allait s'infiltrer en elle.

— Laisse-moi entrer, dit-il pendant que ses doigts traçaient une ligne autour de son cœur.

— Comment ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Dis-moi pourquoi tu as peur. Dis-moi pourquoi tu t'es enfuie.

Elle laissa échapper un profond soupir et se tourna sur le dos. Elle ferma les yeux ; son visage semblait tendu. Il fit descendre sa main le long de son bras nu.

— Hé, dit-il doucement. Tu es ici maintenant. Je suis ici maintenant. Je dois savoir ce qu'il faut que je fasse pour ne plus te faire fuir.

Elle ouvrit les yeux et se tourna pour lui faire face. Son expression était plus douce, maintenant.

— Ce n'est rien que tu puisses faire ou ne pas faire. C'est moi.

— D'accord. C'est ça, de manière générale. Mais dis-moi comment je peux t'aider à te sentir bien dans notre relation, dit-il. Parce que pendant un moment, j'étais foutument certain de ne plus jamais te revoir. Mon amie Michele me l'a

même affirmé en termes clairs.

Comme si elle venait de subir une brûlure, Julia tressaillit en s'éloignant de lui, puis se redressa en position assise.

— Michele ? Qui est-ce ? Ton ex ?

Il rit.

— Michele est seulement une amie. C'est la sœur de Davis, et je la connais depuis des années. Il se trouve que c'est aussi un psy.

— Tu lui as parlé de moi ? demanda Julia en croisant les bras.

— Oui, répondit-il, puis il tira sur ses hanches pour qu'elle revienne s'étendre près de lui, mais elle s'éloigna davantage dans le fouillis des oreillers à la tête du lit.

— Hé, je lui parlais de toi parce que je t'aime bien. Que ce soit clair.

Elle plissa les yeux, lui jeta un regard dur, mais ne dit rien.

— Et j'essayais de te comprendre, et je ne te comprends pas encore tout à fait, alors aide-moi.

— D'accord, mais je ne veux pas que d'autres femmes te touchent, dit-elle d'un ton sec en le regardant d'un air furieux.

Il éclata malgré lui d'un rire profond. Sa réaction lui plut, sachant à quel point elle était possessive.

— Je crois avoir exprimé clairement que je suis l'homme d'une seule femme, et tu es mon type de femme. Mais ce n'est pas de moi que nous parlons. Je veux savoir ce qui se passe avec toi, dit-il en réussissant cette fois à la blottir contre lui.

Elle prit une respiration, pinça les lèvres, puis exhala. Elle le regarda directement de ses jolis yeux verts teintés de tristesse et d'un peu de peur. Son cœur s'élança vers elle, parce qu'il voulait la rassurer, l'aider. Elle se lécha les lèvres et parla d'une voix tremblante qui se renforçait au fur et à mesure qu'elle s'exprimait.

— J'ai certains ennuis qui découlent de mon passé et qui me poursuivent. Et je ne peux pas en dire plus, parce que je ne veux pas que toi ou quiconque pour qui j'ai de l'affection se retrouve empêtré dans mes problèmes.

Il allait lui dire qu'il ne craignait pas ses problèmes et il ne s'attendait

certainement pas à ce que quiconque entreprenne une relation sans un certain passé, mais elle leva la main pour l'interrompre.

— Un jour, je vais m'en libérer, mais en ce moment, il y a des choses dont je dois m'occuper, et c'est pourquoi je t'ai quitté si rapidement, dit-elle, d'une voix peinée. Je suis désolée.

— Est-ce que quelqu'un te fait du mal ? demanda-t-il en serrant les poings tout en conservant une voix neutre.

Il ne voulait pas l'effrayer, mais il n'avait aucun doute sur le fait qu'il s'attaquerait à quiconque lèverait la main sur elle.

— Non, répondit-elle rapidement en secouant la tête. Je te jure que je n'ai pas de problèmes avec les pilules ou quoi que ce soit comme ton ex.

Elle lui agrippa le bras en plongeant ses doigts dans sa chair pour bien se faire comprendre.

— Je te le jure.

— Ce sont d'excellentes nouvelles, mais de quelle sorte de problème s'agit-il, alors ?

— Clay, dit-elle sur un ton doux mais insistant. C'est tout ce que je vais dire. Je veux garder les gens pour qui j'ai de l'affection en dehors de ça. Et j'ai de l'affection pour toi. Profondément et davantage que je l'aurais cru, dit-elle en lui prenant la main et en entrelaçant ses doigts avec les siens. Tellement plus, ajouta-t-elle en serrant sa main, et son toucher le fit frissonner.

Elle lui embrassa la main. Dieu du ciel, il pourrait s'habituer à ce côté d'elle. Il aimerait voir chaque jour ce côté d'elle.

— C'est à moi de composer avec mon problème et c'est ce que je fais.

Il voulait l'aider, mais il n'était pas sûr qu'elle le laisserait faire, alors il essaya une autre façon de comprendre l'ampleur de ce *problème*.

— Est-ce que c'est quelque chose qui devrait m'inquiéter ?

Elle secoua la tête.

— Non.

Il haussa un sourcil, puis il examina son visage en essayant de la déchiffrer. Il ne savait trop ce qui se passait, mais il sentait au fond de lui-même qu'elle disait la vérité. Ou peut-être voulait-il seulement la croire. Peut-être qu'il

pourrait. Pour l'instant, tout au moins.

— OK, je vais faire de mon mieux pour ne pas m'inquiéter en ce moment, alors, dit-il, même s'il savait que ce serait difficile, parce que déjà — dans ses entrailles —, il s'inquiétait pour elle, se préoccupait de tout ce qui la concernait.

Il voulait la protéger. Le fait qu'elle ne soit pas le genre de femme qui ait besoin qu'on prenne soin d'elle ne représentait pas un facteur pour lui. Elle était sienne, et il ne supporterait pas que quiconque lui fasse du mal.

— Bien, dit-elle, et son visage s'illumina de nouveau, puis son sourire espiègle réapparut pendant qu'elle faisait danser ses doigts le long de sa poitrine. Alors, à quoi dois-je le plaisir de cette visite surprise en fin de soirée ?

— Je suis en ville pour une réunion. Je vois Chris demain à propos de ses renégociations.

— McKenna ne m'en a pas parlé.

Il lui tapota le bout du nez.

— C'était une décision de dernière minute. Nous l'avons planifiée aujourd'hui, et j'ai pris un vol en soirée. Je m'en vais à L.A. tôt demain après-midi, alors j'ai glissé cette réunion dans mon horaire.

— Je suis heureuse que tu m'aies incluse dans ton horaire, dit-elle, tout en glissant la main sous la taille de son pantalon. Maintenant, est-ce que j'ai réussi à te convaincre d'enlever ça et de passer la nuit avec moi ? Je ne suis pas une bonne cuisinière, mais je connais un endroit où je peux t'amener manger de fantastiques crêpes, demain matin.

Il fit semblant de réfléchir intensément à la nourriture.

— J'adore effectivement les crêpes.

— Et passer la nuit avec moi. Tu ferais mieux d'adorer ça aussi, dit-elle en le frappant joyeusement.

— Je crois pouvoir apprécier une autre nuit avec toi.

— Un instant. Où est ta valise ?

— Dans la limousine. Le chauffeur attend à l'extérieur.

— Pour que tu puisses t'enfuir si nécessaire ?

Il secoua la tête.

— Quand est-ce que tu vas comprendre que ce n'est pas moi qui m'enfuis ma belle ? Et que je ne suis pas un salaud présomptueux qui pourrait apparaître sur le pas de ta porte avec une valise pour passer la nuit, à moins que tu veuilles que je le fasse.

— Je veux que tu le fasses, répondit-elle avec un ronronnement grivois.

Il composa le numéro de son chauffeur, et une minute plus tard, on cognait à la porte. Clay prit sa valise, versa un pourboire au chauffeur et lui souhaita une bonne nuit. Il retourna à la chambre de Julia, pour découvrir qu'elle était appuyée au mur, qu'elle s'était débarrassée de son chemisier et de ses bas et ne portait que ses souliers rouges. Elle avança les hanches de manière séductrice, et sa queue se mit au garde-à-vous pendant qu'il s'imprégnait de sa vue, le clair de lune dessinant des ombres bleu nuit sur son corps mince, en mettant ses courbes en valeur.

— Tu ne croyais pas que j'allais me mettre au lit, n'est-ce pas ?

— Pas du tout.

— Je veux te montrer une de mes positions préférées.

— J'ai l'impression que ce sera une de mes préférées aussi, dit-il en retirant ses pantalons qu'il plaça sur une chaise d'un brun chocolat dans le coin de sa chambre.

Elle pointa un doigt vers le lit.

— Enlève tes *boxers* et assieds-toi.

— À ton service, dit-il en retirant sa dernière couche de vêtement et en se positionnant sur le rebord du lit.

Elle l'examina des pieds à la tête, et il ne pouvait nier que le désir dans ses yeux était la chose la plus excitante de sa vie. Elle le regardait comme si elle n'avait jamais désiré quelqu'un à ce point. Comme si elle n'avait jamais posé les yeux sur un homme dont elle voulait se délecter à ce point. Son corps éprouva une série de tremblements, et il éprouva de la douleur tellement il la désirait.

Un sourd grognement s'échappa de sa poitrine pendant qu'elle marchait jusqu'à lui. La vue de son corps magnifique était une chose dont il n'arriverait

jamais à se fatiguer. Elle s'arrêta, posa ses mains sur ses épaules et se pencha vers lui pour que ses seins frôlent son visage. Une poussée de chaleur l'envahit, et il tendit les bras vers elle. Il mourait d'envie de se rapprocher, avait besoin de ce superbe corps pressé contre lui. Mais elle s'écarta, agita un doigt dans l'air, puis s'éloigna vers sa table de nuit. Elle saisit le foulard pourpre et fit demi-tour.

— Ce qui est bon pour l'un est bon pour l'autre, dit-elle d'une voix charmeuse, enrôlée, qui pourrait l'amener à accepter tout ce qu'elle voulait.

— Tu vas m'attacher ?

— Juste un peu, dit-elle avant de le chevaucher en s'asseyant sur ses cuisses.

Il sentit la chaleur de sa chatte, même si elle n'était pas assez près pour toucher son membre. Mais le fait de se trouver près de son endroit préféré fit palpiter sa queue. Elle se pressa de nouveau contre lui et lui saisit les bras. Elle tira ses mains sur le matelas et les ajusta derrière son dos, enroula le foulard autour de ses poignets et les attacha.

— Hé, Julia, j'ai une question pour toi, dit-il pendant qu'elle tendait les extrémités du foulard.

— Je t'accorde la permission de la poser.

Il émit un rire étouffé.

— Je n'ai été avec personne depuis plusieurs mois et je n'ai aucune MTS. Et toi ? Prends-tu la pilule, par hasard ?

Elle se releva et le regarda dans les yeux.

— Oui. Tu es en train de dire que tu veux me sentir venir sur ta queue dans seulement quelques minutes ?

Il plissa les yeux et émit un grognement d'approbation.

— Alors, tu peux venir jouer sans protection, dit-elle en agrippant sa queue.

Ses hanches faillirent se projeter hors du lit à son contact. Tout ce qu'elle lui faisait provoquait des vagues de plaisir à travers son corps.

— Je suis impatient de sentir ta chatte brûlante m'entourer.

— Tu n'auras pas à attendre beaucoup plus longtemps, parce que je suis déjà inondée pour toi, dit-elle, puis elle laissa glisser sa main libre entre ses jambes et se caressa.

Les muscles de sa poitrine se tendirent, et sa queue palpita dans la main de Julia. Il la regarda d'un air affamé quand elle enduisit ses doigts de sa propre humidité puis les porta à la bouche de Clay.

— Frotte-toi contre moi, lui dit-il.

— Comme tu veux.

Elle glissa son doigt sur sa bouche et se lécha les lèvres, s'imprégnant de son goût.

— Encore, dit-il, et son désir s'accrut quand elle glissa ses doigts dans sa chatte et en tira davantage de sa délicieuse sève.

Elle frotta de nouveau ses doigts contre lui, et cette fois, il suçà son index, l'entraînant complètement dans sa bouche, léchant chaque délicieux gramme de son désir.

— Tu as un goût foutument fantastique.

— Ah oui ? Vraiment ? demanda-t-elle d'un air séducteur en frottant ses seins contre sa poitrine.

— Vraiment, Julia. J'adore ton goût et ton odeur, et en ce moment, cette odeur me dit que tu me veux en toi.

— Je meurs d'envie de te chevaucher, dit-elle, puis elle se retourna pour l'enfourcher de nouveau, mais dos à lui, cette fois.

— Tu es une femme cruelle. Tu sais que je veux caresser tes seins en ce moment.

— Et les serrer aussi, ajouta-t-elle tandis qu'elle se positionnait sur lui et frottait son gland entre ses jambes.

Une vague de chaleur l'envahit, comme des flammes léchant sa peau. Elle renversa la tête vers l'arrière, ses superbes cheveux roux s'étendant en éventail sur la poitrine et les épaules de Clay, l'induisant en tentation. Il aurait voulu à tout prix les agripper, puis les tirer, et elle le savait. Pendant qu'elle se frottait sur lui, elle lui lécha le cou puis remonta à son oreille, le rendant fou de désir.

— Demande-le-moi, ronronna-t-elle.

— Baise-moi, s'il te plaît, dit-il d'une voix rauque, alors que le désir se déversait dans chaque centimètre de son corps.

Elle se laissa glisser sur lui, et il poussa un grognement sourd. La sensation

de sa chatte brûlante agrippant fermement son membre lui paraissait comme un rêve enfiévré. Mais c'était réel ; tout était réel et brut et terriblement primaire, la façon dont elle le chevauchait en prenant son temps, en se soulevant et s'abaissant sur sa queue, se servant de lui comme s'il était son jouet, et en ce moment, il ne désirait rien d'autre.

Il brûlait d'envie de la caresser, d'empoigner ses hanches, de tenir fermement ses superbes seins, mais il savait qu'elle était le genre de femme qui se laissait dominer, mais qu'en retour, elle avait parfois besoin de prendre les rênes. Il la laissa le contrôler à sa guise tout en se délectant de la vue de son corps parfait qui montait et descendait sur lui à mesure que ses gémissements se faisaient plus forts et plus irréguliers, jusqu'à ce qu'elle crie son nom, et il n'avait besoin que de sa jouissance sur sa queue pour se joindre à elle dans l'orgasme.

...

L'eau chaude s'abattit sur sa tête, et il savonna les seins de Julia. Pour la vingtième fois. Bien que ç'aurait pu être la trentième ou la quarantième. Clay avait du mal à en tenir le compte. Il était trop difficile de leur résister.

— Hé, monsieur, je suis pratiquement certaine que mes seins sont propres comme un sou neuf. Il n'y a pas un soupçon de saleté sur eux, dit-elle en lui administrant un coup sur la poitrine.

— Mmm... laisse-moi seulement m'en assurer, dit-il en les savonnant de nouveau. Tu serais capable de m'hypnotiser avec ces seins.

— Tu vas suivre mes ordres, dit-elle tandis qu'elle agitait sa poitrine en un rythme fascinant, puis elle leva la main d'un geste vif et attrapa le savon dans sa main.

— Ah ! s'exclama-t-elle en le brandissant d'un air triomphant. Maintenant, je peux finalement me laver, parce que j'ai une terrible envie d'aller dormir.

Il lui reprit le savon, attira son corps séduisant contre le sien.

— Laisse-moi faire. Je te promets de laver tout le reste.

— D'accord, répondit-elle en tendant les mains. Je suis à ta disposition.

Il s'agenouilla dans la douche, l'eau lui bombardant le dos pendant qu'il lui lavait les jambes, puis passait doucement le savon sur sa chatte pour remonter vers son ventre et le long de ses bras. Il frota de nouveau le savon contre ses paumes, puis le laissa tomber dans le porte-savon et lui lava le cou. Elle pencha la tête vers l'arrière, exposant à son regard la délicieuse colonne de sa gorge. Tendrement, il fit glisser ses mains sur elle puis la plaça sous l'eau et la rinça. Il l'entoura de ses bras, la taille mince de Julia s'ajustant parfaitement à son étreinte.

— Mmm. J'aime te tenir contre moi, murmura-t-il en fermant les yeux.

Il pouvait la sentir sourire pendant qu'elle moulait son corps au sien en prenant ce qu'il lui donnait.

— Je sais, répondit-elle d'une voix douce, ensommeillée. J'aime que tu me tiennes dans tes bras, Clay. Je suis tellement heureuse que tu sois ici, ce soir.

C'était le *tellement* qui l'émut et l'attira vers elle. Il pensait pouvoir nier son attirance. Il croyait presque qu'il pourrait l'oublier. Mais il était rendu beaucoup trop loin pour la laisser aller. Elle était sienne, et il n'y avait qu'une seule solution à ça. Elle devait faire partie de sa vie.

— Moi aussi.

Bientôt, elle rompit l'étreinte et le lava à son tour, faisant glisser ses mains habiles sur le corps de Clay, le regard espiègle dans ses yeux lui disant qu'elle prenait autant plaisir à le toucher que lui mourait d'envie de la caresser. Elle s'arrêta sur son bras et traça d'un doigt les contours de son biceps tatoué.

— La passion, dit-elle d'une voix songeuse. C'est tellement toi. Ça te convient parfaitement. Tu es l'homme le plus passionné que j'aie connu. Tu l'es dans ton cœur, et au lit, et dans tes convictions et dans chaque chose que tu accomplis.

Elle l'avait *saisi*. Elle le connaissait. Elle comprenait qui il était et ce qui le motivait. C'était grisant d'être lié à ce point à quelqu'un.

— C'est facile d'être passionné avec toi, Julia.

— Et merci de m'avoir laissée faire ça dans la douche, dit-elle en faisant glisser ses doigts sur ses épaules.

— De m'avoir lavé ?

Il haussa un sourcil d'un air interrogateur.

Elle hocha la tête.

— Et pour m'avoir laissée te ligoter les mains.

— Comme je l'ai déjà dit, je n'ai aucun problème avec ça. Je suis ouvert à pratiquement n'importe quoi.

— J'aime ça.

— Et toi ? Il y a une chose que tu ne veux pas que je fasse ? demanda-t-il pendant qu'elle fermait le robinet de la douche et lui tendait une de ses grandes serviettes duveteuses. Jolie serviette, fit-il sur un ton désinvolte.

Elle ne répondit pas immédiatement, mais plia lentement sa serviette en deux, puis en quatre. Il l'observa d'un air curieux. Elle porta la serviette à ses yeux, et un sourire de compréhension se dessina sur le visage de Clay en devinant son jeu.

— Je l'ai. Pas de bandeau sur les yeux.

Elle recommença à se sécher.

— J'aime simplement être capable de voir, c'est tout. Il n'y a que le bandeau que je n'aime pas tellement. Et ce n'est pas parce que j'ai déjà vécu des situations terribles à propos des yeux bandés. Mais l'idée de ne rien voir me fait sentir un peu trop vulnérable, et pour une femme qui a du mal à faire confiance, eh bien, je ne suis pas sûre que ce soit le meilleur type d'excentricité pour moi.

Elle posa la serviette sur un crochet, et il fit de même.

— Il y a plusieurs autres formes d'excentricité que je serais heureux d'essayer avec toi, Julia, dit-il, puis il lui prit la main et la conduisit dans sa chambre à coucher.

Une fois sous les couvertures, il l'étreignit, puis écarta ses cheveux de son oreille.

— Je suppose alors que je vais devoir imaginer de quoi tu aurais l'air avec ma cravate sur les yeux en ne portant rien d'autre que des bas, assise sur une chaise à te caresser pendant que je regarde.

Elle tourna la tête pour lui adresser un regard rempli de curiosité.

— Est-ce que c'est ton fantasme ?

Il inclina la tête.

— C'est un parmi plusieurs.

— Peut-être un jour, beau gosse. Peut-être un jour.

— J'ai un autre fantasme, murmura-t-il doucement dans son oreille en la pressant contre lui tandis qu'ils se couchaient en cuillère.

— Qu'est-ce que c'est ?

— M'endormir avec toi dans mes bras.

— Je pense que c'est sur le point de se réaliser.

— Je suis un homme chanceux.

CHAPITRE 20

Les crêpes étaient aussi délicieuses qu'elle l'avait promis. Le déjeuner terminé, ils partirent se promener et passèrent devant un pâté de maisons entièrement décoré de graffitis et des dépôts-vente, dans le district de Mission. C'était un quartier de plus en plus prospère, et les boutiques reflétaient fidèlement la clientèle, mais il y avait dans ces pâtés de maisons quelque chose qui le dérangeait. Il n'aimait pas l'idée qu'elle vive dans un quartier où sévissaient le crime et les problèmes, même si leur nombre diminuait. Toutefois, c'était une femme indépendante, et il n'était pas en droit de critiquer l'endroit où elle vivait.

— Tu aimes vivre ici ? demanda-t-il sur un ton nonchalant.

— Bien sûr, répondit-elle avec un haussement d'épaules tandis qu'ils contournaient un sans-abri endormi. Il y a une boulangerie formidable un peu plus loin, quelques merveilleuses brûleries et un tas de boutiques que ma sœur adore, alors j'ai l'occasion de la voir plus souvent.

— Peut-être que nous devrions tous faire quelque chose ensemble, la prochaine fois que je serai en ville, suggéra-t-il sans pouvoir nier une certaine nervosité dans sa poitrine.

La dernière fois qu'il avait demandé davantage, elle s'était enfuie. Mais peut-être qu'un dîner avec sa sœur était une chose avec laquelle elle pouvait composer.

— J'adorerais ça, dit-elle, et sa nervosité retomba en entendant sa réponse directe. Et tu vas adorer Chris. C'est le meilleur.

— Je suis impatient de le rencontrer en personne, répondit-il en regardant sa montre, dans environ vingt minutes.

— Allons chercher ta valise pour que tu ne sois pas en retard, dit-elle au moment où ils tournaient dans sa rue en passant devant une boutique de vêtements anciens, quelques portes plus loin.

Son chauffeur attendait dans une limousine devant son immeuble. Clay lui

adressa un rapide signe de la main, puis se dirigea vers l'appartement de Julia au deuxième étage. Son cellulaire était encore sur le comptoir de la cuisine. Elle l'avait laissé là pendant toute la matinée, et il avait été reconnaissant d'avoir toute son attention, un luxe qu'il avait rarement avec Sabrina. Il attrapa sa valise et tapota la table de métal.

— Bonne table. Il faut la garder.

— Je pensais l'encadrer, parce que j'aime tellement ce que nous avons fait dessus, dit-elle, puis elle descendit l'escalier avec lui, jusqu'à l'extérieur.

Elle s'arrêta brusquement et jura à mi-voix.

— Merde, marmonna-t-elle avant de passer sa main dans ses cheveux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, préoccupé.

Il la fixa des yeux puis suivit son regard jusqu'à un gros homme baraqué qui faisait les cent pas, quelques mètres plus loin. L'homme avait les cheveux noirs avec une strie blanche sur le côté. Il parcourait la rue des yeux et aperçut rapidement Julia.

Clay passa immédiatement un bras protecteur autour de ses épaules. Il se tourna vers elle puis soutint son regard.

— Ça va ?

— Ouais, dit-elle d'une petite voix pendant que le colosse marchait vers eux.

— Tu le connais ?

— En quelque sorte, répondit-elle tandis qu'elle pressait nerveusement le bout de sa langue sur ses dents.

— Julia, s'écria l'homme en s'approchant d'eux. Tu ne réponds pas à ton téléphone ? Est-ce que tout va bien ?

Il semblait étrangement inquiet, presque paternel, ce qui irrita Clay.

— J'étais sortie prendre un petit-déjeuner, dit-elle les lèvres serrées.

Le regard de Clay passa de Julia à l'homme, puis de l'homme à Julia. Il voulait savoir qui diable il était et pourquoi il lui parlait comme s'il la possédait.

— Charlie a besoin de toi, ce soir.

Julia ne lui répondit pas.

— Julia, demanda Clay doucement, qui est-ce ?

L'homme lui tendit la main et lui adressa un large sourire.

— Je m'appelle Stevie. Qui êtes-vous ?

Avant qu'il puisse répondre, Julia serra fermement son bras en une sorte de signal, semblait-il, puis se mit à parler.

— C'est Carl. Nous nous sommes rencontrés hier soir, au bar. Il allait justement repartir.

Elle adressa à Clay un regard suppliant, l'exhortant à jouer le jeu.

— Enchanté, Carl, dit-il, et du coin de l'œil, il remarqua un renflement à son tibia, comme si un pistolet y était fermement maintenu en place avec un étui de cheville.

Il n'avait aucune idée de qui était cet homme et de la raison pour laquelle il portait une arme, mais le sang s'accéléra dans ses veines, et il ressentit une brusque poussée d'adrénaline pendant qu'il envisageait diverses issues pour tous les deux si l'homme sortait son arme. Plus loin sur la rue, dans un immeuble, derrière une voiture. Ou mieux encore, il pourrait agir en premier si besoin était. Il pouvait le terrasser ; Stevie était gros et lent, et Clay avait pour lui la rapidité. Un direct dans les côtes le ferait plier en deux et leur donnerait le temps de s'enfuir.

— Moi de même, dit-il en faisant appel à son meilleur talent d'acteur.

Il n'avait aucune idée pourquoi elle avait besoin qu'il mente, et il n'aimait pas ça du tout, mais il n'allait pas lui rendre la situation plus difficile pour l'instant. Attitude paternelle ou non, l'homme avait toutes les apparences d'un casseur ou d'un revendeur de drogue.

Un vendeur de drogue.

Quand l'idée lui fut venue, il ne put la chasser de son esprit. C'était du déjà-vu. Le trottoir lui parut branlant, et les boutiques de l'autre côté de la rue parurent disparaître de son champ de vision. Sa poitrine se serra, et il éprouva un frisson, comme si on venait de le pousser dans une chambre froide.

— Quand tu ne réponds pas, dit l'homme en penchant la tête de côté et en expliquant d'une voix douce qui jurait avec sa taille et son arme, Charlie s'inquiète.

— J'y serai, répondit-elle d'une voix tendue, son corps visiblement pétri de

peur.

L'homme hocha la tête, apparemment satisfait de sa réponse.

— Je vais le lui dire. À plus tard. Et je suis ravi de vous avoir rencontré, Carl.

Il s'éloigna, et son énorme silhouette disparut le long de la rue. Clay se tourna vers elle.

— Qu'est-ce qui vient de se passer ? Pourquoi lui as-tu dit que nous nous étions rencontrés au bar hier soir ?

Le regard de Julia s'assombrit, et elle parut triste.

— Je ne veux pas qu'il sache qui tu es vraiment.

— Comment ça, Julia ? demanda-t-il.

Son cœur battait encore la chamade. Il prit une profonde inspiration.

— Il. Avait. Un. Pistolet.

— Je sais, dit-elle dans un murmure avec un regard coupable.

— Dans quelle sorte d'ennui t'es-tu fourrée ? dit-il en brandissant les mains.

— Je ne peux pas te le dire. Tu dois me faire confiance là-dessus. Je ne pouvais rien dire à propos de toi, ni dire ton vrai nom ou quoi que ce soit.

— Parce que quoi ? demanda-t-il terriblement agacé maintenant, parce qu'elle ne lui donnait aucune raison de penser que c'était acceptable.

Les mensonges n'étaient jamais acceptables.

— Seulement parce que.

— Qui sont ces gens, Julia ? Pourquoi Charlie a-t-il besoin de toi ce soir et pourquoi Stevie porte-t-il une arme dissimulée ?

Il aurait souhaité se trouver dans un tribunal, parce que d'habitude, il connaissait les réponses aux questions qu'il posait. En ce moment, il était dans le noir, sans un indice sur la direction à prendre.

— Il y a une chose avec laquelle je dois aider Charlie, dit-elle, et c'était là une des réponses les plus insatisfaisantes qu'il ait jamais entendues.

Et elle lui laissa un goût amer dans la bouche.

Il était prêt, si foutument prêt à ficher le camp de cette ville. Un élan de colère l'envahit, mais il le chassa, parce qu'il y avait cette image qui l'obsédait : le contour d'un pistolet. Et si ce n'était pas vous qui portiez le pistolet, vous

étiez d'habitude la cible. Julia était en danger, et il ne pouvait supporter cette idée.

Ses sentiments à son égard étaient trop profonds pour qu'il se contente de simplement partir.

Il avait besoin de faire tout ce qu'il était possible pour l'écarter de la ligne de tir. Il se radoucit et posa ses mains sur ses épaules.

— Si tu as des ennuis, laisse-moi t'aider, proposa-t-il en faisant de son mieux pour oublier son passé avec Sabrina et faire confiance à la femme devant lui, surtout après la nuit dernière, alors qu'elle semblait finalement s'ouvrir à lui.

— S'il se passe quelque chose, poursuivit-il, je veux t'aider. Je sais me débrouiller.

— Je ne peux pas. Je dois faire ça toute seule.

— Pourquoi ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Tu dois me faire confiance à ce propos.

— Tu me rends la tâche terriblement difficile de te faire confiance, dit-il en accrochant une mèche de cheveux derrière son oreille.

Sa lèvre inférieure trembla.

— Je sais, fit-elle, et sa voix commençait à se briser.

— Dis-moi, l'implora-t-il. Dis-moi ce qui se passe. Dis-moi ce qu'ils veulent de toi. Comment ils te tiennent. Je suis un foutu avocat, Julia.

— Clay, dit-elle doucement en s'écartant. Tu négocies des contrats pour des acteurs et des réalisateurs.

Il poussa un long soupir, parce qu'il n'aimait pas la façon dont elle avait formulé ça.

— Oui, c'est ce que je fais, et je le fais avec énormément de talent. Ça signifie que je sais comment résoudre des problèmes et que je comprends aussi les nuances subtiles à propos de la façon dont les gens interagissent, et quand tu...

Il s'arrêta un moment pour pointer un index vers elle.

— ... mens à quelqu'un qui porte un pistolet, c'est un problème. Et je veux t'aider à le résoudre, si tu veux bien me laisser faire.

Elle mâchouilla sa lèvre inférieure d'un air inquiet, et il aurait voulu faire disparaître ses peurs avec un tendre baiser et lui dire que tout irait bien. Mais il lui était impossible de savoir ça, parce qu'elle ne lui avait donné aucune raison d'ajouter foi à ses paroles.

— Je l'apprécie. Tu n'as aucune idée à quel point. Mais je ne peux pas te laisser faire ça.

— Peux-tu m'expliquer pourquoi ? Parce que chaque fibre de mon être m'incite à partir sans me retourner. Hier soir, tu m'as dit de ne pas m'inquiéter, et maintenant je suis inquiet, parce que peu importe la nature de ton problème, il me paraît de plus en plus grave. Alors pourquoi ne me laisses-tu pas t'aider ?

Elle ferma les yeux en serrant les paupières comme si elle avait mal. Puis, elle les rouvrit, et c'était comme regarder dans un miroir — il y avait dans ses yeux le même type de désespoir qu'il éprouvait. L'ennui, c'est qu'elle tenait toutes les cartes et qu'il ne savait même pas à quel jeu ils jouaient.

— J'ai seulement besoin que tu me fasses confiance. C'est tout. J'en ai besoin. Je te le jure.

Il passa doucement ses doigts dans la chevelure de Julia en souhaitant à tout prix pouvoir faire ça avec elle. S'investir complètement. Mais la situation lui était beaucoup trop familière, et elle lui donnait l'impression d'être revenu aux pires moments de sa vie, surtout quand elle lui agrippa fermement le bras.

— S'il te plaît, dit-elle.

Il avait déjà vécu ça, avait vu la même routine chez Sabrina, quand elle le suppliait de la croire, qu'elle tentait de le convaincre qu'elle n'était pas accro aux pilules. Affirmant qu'elle obtenait de l'aide, alors qu'en réalité, elle vendait ses bourses et ses bijoux pour acheter davantage de médicaments. Il n'avait aucune idée si Julia achetait des médicaments, ou si elle se débarrassait d'un passé de danseuses nue, ou cachait quelque autre sombre secret, parce qu'elle refusait de le dire. Elle lui refusait la courtoisie de lui dire la vérité, ce qui ne pouvait le mener qu'à une seule conclusion, aussi difficile soit-elle.

Elle mentait. Que ce soit directement ou par omission n'avait pas d'importance. Elle n'était pas honnête.

Et cela le blessait et l'enrageait tout à la fois.

Il eut l'impression qu'on lui déchirait le cœur quand il écarta doucement mais fermement sa main de son bras. Il n'avait pas besoin de ça dans sa vie encore une fois. Il devait s'occuper de ses affaires pour ses clients, et il ne pouvait courir le risque d'une autre relation merdique avec une femme à problèmes qui détournerait son esprit de son travail.

Julia était parfaite et captivante, brillante et séduisante, et toute son attitude exprimait un avertissement : ennuis à venir. Bonne chose qu'il ait vu ça maintenant, avant de s'être trop engagé.

— Je ne peux pas faire ça, Julia, dit-il en agrippant la poignée de sa valise. Je dois partir.

Il referma la portière de la voiture derrière lui et la verrouilla comme si ce geste pouvait garder à distance ses pensées à son égard. Il ne pouvait pas se permettre de laisser encore une fois un contrat lui glisser entre les doigts, et certainement pas à cause d'une femme qui jouait avec sa tête et son cœur. Il avait d'autres choix maintenant.

Il allait devoir trouver un moyen de l'oublier complètement et rapidement.

...

Elle planta ses talons dans le sol, imaginant des poids qui l'y clouaient et l'empêchaient de faire ce qu'elle aurait désespérément voulu faire.

Courir à sa suite.

Elle se mordit durement la lèvre inférieure. Quelque chose, quoi que ce soit pour l'empêcher de hurler son nom, de courir derrière son auto le long de la rue, de frapper des poings sur le métal et de le supplier de descendre la vitre pour qu'elle puisse lui dire qu'elle ne mentait pas, qu'elle le protégeait.

Mais elle ne pouvait vivre avec la possibilité qu'il devienne lui aussi une cible.

Elle voulait qu'il fasse partie de sa vie, le désirait de tout son être, mais ce serait pire si on lui faisait du mal. Elle tomba à genoux sur les marches de béton froides de son immeuble et se recroquevilla en une masse lamentable. Comme toute sa foutue vie et son stupide cœur aussi. Un cœur qui souffrait

pour l'homme duquel elle était tombée amoureuse et qu'elle devait laisser partir.

*Ne manquez pas Nuits séductrices tome 2
Après cette nuit*

CHAPITRE 1

La robe était si parfaite qu'elle en eut les larmes aux yeux.

— Il va en avoir le souffle coupé en te voyant descendre l'allée, parvint à dire Julia en essuyant une larme sur sa joue.

Sa sœur, McKenna, tournoya sur elle-même devant le miroir à trois faces chez Cara's Bridal Boutique dans le cœur de Noe Valley, admirant la robe à hauteur de mollet qu'elle avait choisie pour son mariage, dans quelques semaines. La robe était du pur McKenna, jusqu'au jupon de taffetas froufroutant sous sa jupe de satin.

— Elle est tellement festive et jolie à la fois, fit Julia.

— Parlant de beauté, aimes-tu encore ta robe ?

— Bien sûr, répondit Julia avec un grand sourire en montrant du doigt la robe de demoiselle d'honneur mince et noire que McKenna avait choisie pour elle.

— C'est tout à fait toi. Je voulais que tu puisses la porter de nouveau. Peut-être à un rendez-vous galant ou pour une soirée chic en ville ?

Les paroles de sa sœur lui résonnaient dans la tête, parce qu'elle ne pouvait plus souhaiter passer une soirée en ville avec l'homme qu'elle désirait de tout son cœur.

Clay l'avait quittée ce matin, sur une rue de San Francisco. Il avait mis fin à leur brève aventure amoureuse et s'était éloigné dans sa limousine. Elle ne pouvait lui reprocher d'être parti. Elle ne pouvait lui accorder ce qu'il demandait : lui confier ses problèmes. C'est ce dont Clay avait besoin plus que tout. Plus que de son corps, plus que de leurs atomes crochus et même plus encore que leurs nuits sans fin ensemble. Elle ne pouvait lui dire la vérité à propos de la raison pour laquelle elle avait menti à l'homme armé d'un pistolet qui l'avait attendue devant sa porte, ce matin, au moment où ils revenaient d'aller prendre un petit-déjeuner. Que pouvait-elle dire ? *C'est l'armoire à glace à qui la mafia a demandé de s'assurer que je rembourse cette dette qui ne m'appartient même pas ?* Si elle l'avait dit à Clay, il serait devenu

une cible aussi, parce que c'est de cette manière que ces hommes fonctionnaient : ils vous encerclaient, vous prenaient au piège de tous côtés, jusqu'à ce que les gens que vous aimiez se retrouvent dans leur champ de mire aussi.

C'était pourquoi elle avait affirmé que Clay n'était qu'un type qu'elle avait rencontré dans un bar, plutôt qu'un avocat renommé dans le domaine du spectacle et qui possédait une liste de clients encore plus renommés. Elle voulait protéger son identité et éviter d'en faire une cible.

— Et je vais la porter encore. Et plus d'une fois. C'est promis, dit-elle en étreignant McKenna, même si elle n'avait aucune idée du moment ou de l'endroit où elle la porterait.

Après avoir retiré leurs robes, McKenna paya le versement final pour les deux en déposant sa carte de crédit sur le comptoir sans y réfléchir à deux fois. Julia éprouva une pointe d'envie pour la facilité avec laquelle sa sœur pouvait se débrouiller quand il était question d'argent. C'était une femme d'affaires astucieuse, et elle avait transformé son blogue sur la mode en un empire de la mode. Si elle avait une énorme dette, elle pourrait la payer à l'instant en retirant la somme de son compte d'épargne débordant. Si elle le lui demandait, McKenna paierait sans hésiter la dette de Julia aussi, mais elle n'allait pas relier sa sœur à son problème, parce que c'était ainsi qu'il était devenu son problème, quand il lui avait été transmis, comme une maladie.

— Chris a dit que la rencontre avec Clay s'était très bien passée aujourd'hui, remarqua McKenna tandis qu'elles sortaient de la boutique sur la rue achalandée dans le trafic de piétons du milieu de l'après-midi : des mères qui poussaient leurs landaus dans des cafés, et de jeunes branchés qui retournaient au travail après le lunch, dans des restaurants aux menus entièrement bio.

— C'est super, répondit Julia sur un ton le plus nonchalant possible.

— Est-ce qu'il t'en a parlé ?

— Chris ? Pourquoi je lui parlerais ?

McKenna la poussa d'un air espiègle.

— Euh, non. Le gars *sexy* pour lequel tu es allée à New York. Le gars *sexy* qui, je le sais, te plaît terriblement. Vas-tu voir Clay pendant qu'il est en ville ?

Elle haussa les épaules et détourna le regard, et ces deux gestes suffirent pour que sa sœur s'arrête et pose les mains sur ses hanches.

À suivre...

*Leur univers en était un de sexe, d'amour et de mensonges.
Il l'enivrait. La dominait. La dévorait.*

Avec son esprit dépravé et ses propos qui le sont tout autant, Clay Nichols représente tout ce que Julia Bell n'avait jamais su qu'elle désirait et exactement ce qu'elle ne peut avoir. Une nuit, il est entré dans sa vie et lui a fait connaître des plaisirs qu'elle n'aurait pu imaginer de toute sa vie. Il a pris possession de son corps et occupé chacune de ses pensées, ce qui le rend beaucoup trop dangereux pour que Julia lui accorde son amour, alors que sa propre tête a été mise à prix. Après une semaine époustouflante avec lui, elle s'est enfuie, mais maintenant, il est revenu et il est bien résolu à la faire sienne.

Peu importe ce qu'il peut en coûter.

Elle est à ses yeux une drogue sexuelle. Sauvage, inoubliable, sans cesse désirable. Julia constitue un mystère, et Clay ne va pas la laisser partir sans combattre. Mais elle possède de sombres secrets qui menacent d'anéantir toute possibilité de bonheur. C'est une femme recherchée : les enjeux sont énormes, le danger la guette chaque minute, et pourtant, ils ne peuvent nier l'attraction qu'ils ont l'un pour l'autre. Deux personnes consumées par l'amour peuvent-elles avoir confiance quand le désir et la passion sont

confrontés à des dangers incessants?

Un roman d'amour sensuel rempli d'émotions que nous offre Lauren Blakely,
auteure à succès selon le *New York Times* et le *USA Today*.

